

CAHIERS DE CITÉ LIBRE CAHIERS DE CITÉ LIBRE CA  
CAHIERS DE CITÉ LIBRE CAHIERS DE CITÉ LIBRE CA  
CAHIERS DE CITÉ LIBRE CAHIERS DE CITÉ LIBRE CA

# POUR UNE CIVILISATION DU PLAISIR

CL-3

JEAN-CLAUDE DUSSAULT

ÉDITIONS DU JOUR \$2<sup>00</sup>





***POUR UNE CIVILISATION  
DU PLAISIR***

4

**DISTRIBUTEUR :**

Le Service des messageries des  
**ÉDITIONS DU JOUR INC.**

*1651 rue Saint-Denis, Montréal 129*  
*téléphone : 849-8328*  
*(si la ligne est occupée : 849-2228)*

LA MAQUETTE DE LA COUVERTURE EST UNE  
CRÉATION DU STUDIO GAGNIER, FLEURY  
ET ASSOCIÉS

*Tous droits réservés, Copyright, Ottawa 1968*

JEAN - CLAUDE DUSSAULT

*Pour une civilisation  
du plaisir*

6e MILLE



ÉDITIONS DU JOUR  
1651 rue Saint-Denis  
Montréal



# CAHIERS DE CITÉ LIBRE

Nouvelle série XVIIIe année  
Automne 1968

---

**Secrétariat de la rédaction :**

Jean Pellerin, Jacques Tremblay, Jacques Hébert,  
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129

---

**Éditeur propriétaire :**

LE SYNDICAT COOPÉRATIF D'ÉDITION CITÉ LIBRE

---

**Publié par**

LES ÉDITIONS DU JOUR INC.  
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129 (849-2228)

---

Réalisé par les presses des Ateliers de  
PAYETTE & PAYETTE INC.  
Saint-Jean

---

**Abonnement :**

Cité libre,  
7045, av. du Parc  
MONTRÉAL - 303, P.Q.

**Périodicité : 1 an, 3 cahiers**

**Abonnement ordinaire : \$5.00**

**Abonnement de soutien : \$10.00**



## TABLE

I— Le plaisir interdit .....	11
II— Le drame du refoulement .....	31
III— La volupté d'être .....	53
IV— De la pénurie à l'abondance .....	69
V— Les rêveries du corps .....	93
VI— L'utopie ou le retour des choses .....	109



9

**C'**EST une grande folie que d'être homme ; mais c'est une folie plus grande encore que de vouloir être heureux.

Je me suis proposé dans cet essai de répondre à la question la plus importante pour nous qui vivons en ce XXe siècle à la fois exaltant et sinistre : pourquoi les hommes ne sont-ils pas heureux dans le monde d'aujourd'hui ? J'ai par la suite inventorié les possibilités de construire un monde qui soit fait pour l'homme et pour son plaisir, et ne soit plus l'effet d'un absurde malentendu.

Indépendamment du résultat qu'on en peut attendre, je crois qu'il importe que certaines choses soient dites et que ce que chacun désire secrètement — et souvent même sans en être conscient — soit enfin étalé au grand jour.

Je dois reconnaître ici la dette intellectuelle énorme que j'ai contractée envers les auteurs suivants sans lesquels ce livre n'aurait probablement jamais vu le jour : Herbert Marcuse <sup>(1)</sup> et Norman O. Brown <sup>(2)</sup>, qui ont exploré et amené à leurs conclusions radicales certaines découvertes de Freud que la psychanalyse officielle avait jugé prudent de reléguer dans l'ombre ; Alan W. Watts <sup>(3)</sup> et John Levy <sup>(4)</sup>, dont les recherches parallèles aux miennes sur certains aspects de la pensée orientale m'ont été d'une aide précieuse ; enfin, Jean DuVignaud, dont le livre *Pour entrer dans le XXe siècle* <sup>(5)</sup> me fut une source à la fois d'encouragement et d'inspiration.

J'ai été amené, pour les fins de mon propos, à associer plusieurs points de vue. On pourra, par exemple, être quelque peu surpris d'y voir Marx et Freud se côtoyer, ou l'ensei-



10  
gnement traditionnel s'allier à l'hédonisme. Je ne peux assurer avoir été absolument fidèle aux théories des uns et des autres ; mon souci aura plutôt été d'en tirer une synthèse qui soit de compréhension et d'utilité générales.

J'ai dû, pour ce faire, adopter à l'égard des différents modes de pensée qui ont paru utiles à mon projet, ce qu'on pourrait appeler une démarche tangentielle ; car il ne m'a pas semblé utile de refaire ce que d'autres avant moi ont fait. Je renvoie donc aux auteurs cités ceux qui chercheraient à approfondir les questions particulières qu'aborde cet essai.

Montréal 1966.

- 
- (1) *Eros et Civilisation (contribution à Freud)*, traduit de l'anglais par J.-G. Nény et B. Fraenkel, Edit. de Minuit, Paris 1963.
  - (2) *Eros et Thanatos (La psychanalyse appliquée à l'Histoire)*, traduit de l'américain par Renée Villoteau, Edit. Julliard, Paris 1960.
  - (3) *Amour et Connaissance*, traduction de *Nature, Man and Woman* par Pierre-Henri Gonthier, Edit. Gonthier, Paris 1966.  
*Le Bouddhisme Zen*, traduction de P. Berlot, Edit. Payot, Paris 1960.
  - (4) *La nature de l'homme selon le Vedanta*, traduit de l'anglais par René Allar, Edit. Denoël, Paris 1960.
  - (5) Edit. Bernard Grasset, Paris 1960.

Note— Nous ne donnons ici, dans les quatre premiers cas, que les oeuvres traduites en français des auteurs cités ; mais il se trouve que ce sont justement les plus importantes pour le propos de ce livre.



# *Le plaisir interdit*

*« Nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. »*

*Epicure, Lettres à Ménécée*

*« Nos possibilités de bonheur sont ainsi limitées à l'origine par notre propre constitution. Il est beaucoup moins difficile d'être malheureux. »*

*Freud, Malaise dans la civilisation*



Pourquoi l'homme est-il malheureux dans le monde moderne, alors que le développement des sciences et des techniques a mis pour la première fois à sa disposition les moyens de résoudre le problème de la pénurie (qui fondait à l'origine la répression sociale) et d'accéder enfin à une vie en grande partie libérée des servitudes du travail de subsistance ?

Pourquoi, dans un monde où la nature transformée, violentée, s'est conformée de plus en plus aux besoins de l'homme, celui-ci demeure-t-il malgré tout porteur d'un désir insatisfait ?

Quelle est l'origine de ce désir ? Vers quoi tend-il ? Est-il de sa nature illusoire ? (Comment l'expliquer alors ?) Ou représente-t-il l'expression à un niveau où il devient irréalisable d'un besoin se situant ailleurs ?

Le désir *formulé*, en pensées ou en paroles, devient justement irréalisable parce que la formulation même l'éloigne de son objet, le change de plan et en fait une poursuite illusoire. Il s'habille alors de tout un appareil psychosomatique et tente de s'exprimer et de se réaliser par sa négation même. Mais le plaisir, dont le désir est la recherche, est une constante de toute vie, au niveau de l'ineffable. Ainsi la quête d'illusions se poursuit-elle sur une toile de fond qui l'alimente, la soutient et lui fournit même, imperceptiblement presque, une infinitude de plaisirs qui échappent à l'être conscient, mais qui représentent pourtant les seules satisfactions du désir qui ne soient pas illusoires.

Comment la société moderne s'accommode-t-elle de ce désir qui est l'homme même ? En est-elle l'expression ou la négation ? La société moderne rend-elle l'homme heureux, sa nature même permet-elle le bonheur de l'homme ?

Il est sûr que toute société offre une réponse quelconque au désir de l'homme, car seul ce désir aurait pu la fonder ; mais c'est, dans le cas de la société moderne, une réponse faussée, détournée, sublimée qui, en fin de compte, excite le désir sans jamais le satisfaire, le propulse constamment au delà de lui-même, accumulant ainsi un capital de plus en plus explosif de frustration et d'angoisse.



Peut-on, d'autre part, entrevoir l'existence d'une société qui offrirait une réponse directe au désir de l'homme ? Nous étudierons en son lieu cette possibilité qui supposerait évidemment la transformation complète des valeurs morales présentes, toutes fondées sur la nécessité de la répression.

Ce n'est pas en soi le monde où ils vivent qui rend les hommes malheureux; ils se forgent eux-mêmes des sociétés qui correspondent à leur *besoin* de répression. Et par un cercle vicieux qui n'a pas de fin, c'est le malheur des hommes, plus ou moins avoué, plus ou moins ressenti, qui les met à la merci de toutes les formes d'exploitation et les rend disponibles pour toutes les aventures de destruction, dont la menace d'une guerre nucléaire nous fait entrevoir la plus effroyable.

Rendre les hommes heureux, ce serait les libérer, les rendre enfin à eux-mêmes. C'est pourquoi une telle tentative soulèvera toujours contre elle tous les trafiquants, tous les exploiters, dont certains se prêtent assez facilement à eux-mêmes une bonne conscience qui a toutes les garanties de la loi et de la religion.

On me fera dès ici une objection qui réduirait à néant mon propos, si seulement elle était fondée. Les hommes, dirait-on, sont généralement heureux, ou du moins bon nombre d'entre eux; en tout cas, il ne sont pas malheureux, ou pas tellement malheureux, du moins certains d'entre eux.

Avouons qu'à y regarder superficiellement, surtout si l'on restreint son enquête à la tranche brillante des sociétés industrielles modernes, les apparences sont, en effet, celles du bonheur.

Et pourtant, je parierais plutôt sur le malheur des centaines de millions de déshérités des pays du tiers-monde que sur ce bonheur-là qui est, peut-on dire sans exagérer, le plus beau produit des trafiquants et des exploiters dont on vient de parler. Il ressemble à ces objets en matière plastique qui ont toute l'apparence de la chose réelle, mais qui aussitôt brisés ne laissent apparaître, sous une mince couche brillante, qu'un vide sans signification.



Je voudrais justement montrer que le bonheur (ou le plaisir, si l'on veut) n'a rien de commun avec les artifices brillants, constamment entretenus et revernissés par tous les stupéfiants (le mot, en effet, ne peut être employé plus justement) qu'offre en abondance notre civilisation. Le bonheur, au contraire, gît au fond même de l'être, non seulement de l'homme, mais de tout ce qui vit. Et je voudrais ici substituer au mot bonheur le mot plaisir dont l'extension est plus universelle ; la notion de plaisir a, en effet, le double avantage d'impliquer une totalité corps-esprit et de n'avoir pas, comme la notion de bonheur, été galvaudée par un anthropomorphisme trompeur.

S'il le faut, nous renforcerons encore le mot plaisir par le mot volupté, au sens où un aphorisme hindou dit que "la volupté est l'image même de l'être". C'est aussi ce que voulait exprimer autrement le vieux philosophe Bachelard quand il écrivait que "l'essence de l'être, c'est le bien-être".

Par plaisir et volupté, je voudrais évoquer quelque chose d'indicible et d'ineffable, où l'être tout entier est engagé, compromis. Quelque chose d'humide et de profond, par analogie aux racines qui pompent la sève pour nourrir la plante, et aux lieux secrets où se forme toute vie. C'est également une vision, ou plutôt une sensation de totalité, d'absolu, d'unité.

On a trouvé à travers les âges, pour désigner le royaume de la volupté universelle, des images comme fusion, contemplation, simplicité de l'enfance, souplesse de l'eau ou du vent, indifférence absolue, etc. Dans l'univers mythique, c'est Eros, dieu de l'amour et de l'harmonie cosmique <sup>(1)</sup>.

L'image d'une telle volupté se retrouve au *cœur* de chaque être, prenant ses racines, comme l'a montré la psychanalyse, à l'origine même, dans le sein maternel et dans la toute première enfance.

C'est ce grand rêve qui s'incarne pour l'homme dans le corps anonyme de la femme, promesse de plénitude et de recouvrement. Ce rêve tient à la fois du principe de plaisir et de l'instinct de mort (conçu comme un retour à l'origine);

mais il est en contradiction continuelle avec le principe de réalité, c'est-à-dire avec toute forme d'adaptation à quelque chose d'extérieur à lui, soit toute forme de vie ordonnée à des fins autres que les siennes propres.

Voici déjà, et j'y reviendrai plus loin, une première évocation de l'opposition qui existe entre le domaine de la sensation et celui de l'organisation intellectuelle. Alors que cette dernière est le fruit de la résistance du monde extérieur au plaisir, qu'elle est le détour nécessaire pour se ressaisir soi-même, la sensation est immédiate et source permanente de plaisir.

Plus la civilisation s'est acheminée vers l'idéalisme, l'organisation intellectuelle et abstraite, plus elle s'est éloignée du domaine de la sensation et du plaisir immédiat et l'on peut, sans risquer de se tromper, présumer que les hommes y ont été plus malheureux et agressifs. L'idéalisme est la forme dernière de l'aliénation, celle qui fait *passer* toutes les autres, qui les fait justement accepter comme étant *idéales*.

Une civilisation du plaisir pourrait être conçue comme un retour à la réalité, au concret, une sortie de l'abstraction culturelle. La culture, dans une telle civilisation, correspon-

---

(1) Voici ce qu'en dit Mario Meunier dans une note au *Banquet* de Platon. "Eros, être divin, se trouve pour la première fois mentionné dans un passage de la théogonie hésiodique. L'Eros théogonique est un élément primitif du monde. Il naît au commencement des choses en même temps que la Terre, et il prend part à l'oeuvre de formation et d'organisation des éléments primordiaux. Principe élémentaire de la vie des êtres, il reste la condition indispensable de leur perpétuité. C'est l'invincible Eros qui, dans l'humanité comme dans toutes les espèces animales, sur terre et sur mer, rapproche et unit les sexes et domine la nature".

Plus loin, à propos du mythe des androgynes exposé par Aristophane, Mario Meunier donne les précisions suivantes: "Ce mythe de la scission et de l'amoindrissement des Androgynes exprime la séparation des deux principes actif et passif qui se trouvaient unis d'abord en nous, comme dans une lyre, et qui se séparent par l'effet nécessaire des forces d'extension de notre être. Cet état primordial, cette séparation et ce retour par l'amour à l'état premier constitue le cycle entier de notre vie érotique". (Albin Michel, Paris 1947, p. 43 et 92).



drait à un jeu d'amour, une oeuvre de séduction plutôt que de répression sublimée, comme c'est actuellement le cas.

Il faut en venir à cette vérité fondamentale que les plaisirs sensibles sont les seuls plaisirs réels et que l'extension naturelle de ces plaisirs en formes culturelles est la fonction propre de l'érotisme. En restreignant peu à peu les zones de plaisir et en limitant les possibilités de communion érotique aux seuls organes sexuels, l'éducation répressive a engendré une activité mentale complexe, ordonnée à la recherche, par les voies souvent les plus détournées, de ce seul plaisir interdit.

La sexualité a fini par envahir, sous les masques les plus divers, tous les champs de la vie psychique. Le pan-sexualisme n'a pas été inventé par Freud, comme on l'a prétendu; il est tout simplement le fruit de notre civilisation. C'est un pan-sexualisme refusé dont les voies vers le plaisir perdu sont tortueuses et parfois difficiles à discerner; mais dans ce leurre même repose la seule vérité de la quête humaine. L'ambition, l'art, l'habillement etc., toute l'activité humaine n'a finalement pour motif (inavoué) que la recherche du plaisir érotique où serait de nouveau ressentie la voluptueuse plénitude du corps de l'enfant.

On voit une confirmation de cela dans le fait que les hommes puissants (c'est-à-dire les seuls qui eurent les moyens de faire ce qu'ils voulaient) se sont de tout temps entourés de femmes, qui étaient comme des symboles de leur prise sur le monde; car la puissance sans l'érotisme n'est que pure folie. De nos jours encore on associe, dans la mythologie populaire (roman, cinéma) la puissance virile à la compagnie des femmes très érotisées, ce qui apparaît le plus crûment dans les films policiers.

L'exploitation du désir érotique à des fins détournées et la répression systématique de ses manifestations propres sont justement le fondement le plus universel de la domination. L'être asservi devient l'objet de l'asservisseur, étant pour cela privé de la plénitude érotique vers laquelle il tend naturellement. Dans l'opposition domination-servitu-

de, le plaisir d'un groupe de privilégiés se paie de l'asservissement des autres; mais on verra que cet asservissement pervertit à son tour le plaisir des privilégiés eux-mêmes.

Une civilisation du plaisir ne serait justifiée, et d'ailleurs possible, que si elle mettait à la portée de tous la pleine réalisation érotique, en supprimant l'asservissement aussi bien physique que psychique.

Il convient ici de dire que ce qu'il y a de vrai dans ce que de tout temps on a appelé la *réalisation spirituelle* tient à cet absolu érotique où l'être devient toute jouissance dans une communion ininterrompue avec la totalité des êtres et du monde. L'être réalisé est celui qui a aboli la contrainte et a défait en lui toutes les structures d'esclavage. Il vit dans la béatitude en ce monde même et n'a que faire d'un autre que lui vaudrait sa soumission à un système complexe de répression. Ce qui était une quête héroïque pour des êtres isolés, qui devaient y parvenir par une longue ascèse mentale, pourrait devenir chose naturelle dans une civilisation qui laisserait tomber une fois pour toutes les entraves mentales qui contiennent l'être dans les limites nécessaires au maintien d'un système de domination. L'individualité prend la forme même de ces limites qui s'appellent propriété, rivalité, etc., sans parler d'une bonne partie des maladies physiques et des barrières psychiques qui ont la frustration pour cause.

La thérapeutique généralement pratiquée de nos jours va exactement à l'opposé de la démarche normale, qui consisterait à abattre l'édifice de la négativité pour atteindre l'affirmation première de l'être; elle cherche, au contraire, à construire chez le malade une nouvelle demeure d'illusions qui lui permette de vivre dans une société qui exige la dépossession la plus totale de son être propre.

Toute une littérature occidentale a, depuis quelques décennies, hypostasié l'état de lutte, de tension, de contradiction, comme étant l'honneur même de l'homme et la justification de sa vie. Le mot même de bonheur en a subi une sorte de dépréciation. On pourrait cependant facilement montrer que la lutte ou la tension sont toujours lutte pour quelque chose et tension vers la réalisation de quelque chose, ce



quelque chose qui est, par définition, le désir. Or, le bonheur (ou le plaisir) tient justement à la réalisation du désir. Mettre la valeur dans l'effort, la tension, c'est se vouloir un nouveau Sisyphe qui remonte constamment et inutilement la même pente. C'est la mystique du désir qui est le fruit empoisonné d'un conflit intérieur, comme on le verra plus loin.

Si l'on interroge cet *homme de désir*, il répondra par une série d'images mentales dont la psychanalyse nous apprend qu'elles ne sont qu'autant de masques du seul désir fondamental de l'homme : revivre sans fin la volupté première de l'être, à travers quelques manifestations typiques toujours recommencées <sup>(1)</sup>.

Tout un édifice fantasmatique s'élève ainsi à la surface de l'être réel, édifice dont le seul but est d'exprimer sur le mode négatif ou par une déformation qui les rendent méconnaissables (parce qu'elles sont, dans les circonstances, *inavouables*) les aspirations réelles de l'être. L'homme est condamné à ne jamais réaliser ses désirs que sous le couvert d'un masque ; le théâtre dans les sociétés modernes et les actes rituels dans les sociétés traditionnelles assument partiellement cette fonction, le reste étant assumé par l'individu lui-même dont l'activité sublimante recouvre finalement toute la vie. Car, comme Freud le faisait remarquer, "le chemin en arrière, vers la satisfaction complète, est généralement barré par les résistances maintenues par les refoulements" <sup>(2)</sup>.

\* \* \*

---

(1) A propos de sa cure psychanalytique, Michel Leiris écrivait : "Ce que j'y ai appris surtout c'est que, même à travers les manifestations à première vue les plus hétéroclites, l'on se retrouve toujours identique à soi-même, qu'il y a une unité dans une vie et que tout se ramène, quoi qu'on fasse, à une petite constellation de choses qu'on tend à reproduire, sous des formes diverses, un nombre illimité de fois." *L'âge d'homme*, Gallimard 1946, p. 239 du Livre de poche.

(2) *Essais de psychanalyse, Au-delà du principe du plaisir*, Petite bibliothèque Payot, Paris 1965, p. 53.

L'histoire nous expose les motivations économiques et sociales de tous les systèmes de répression contre lesquels les hommes ont toujours, semble-t-il, été impuissants. Mais il se pose aujourd'hui, en ce vingtième siècle, où l'extraordinaire développement des sciences et des techniques a produit dans la vie de l'homme de tels changements qu'on en pourrait attendre une transformation radicale de la société, la question de savoir si les raisons anciennes ne sont pas dépassées et si la répression sociale n'est pas maintenue artificiellement par le simple mécanisme des habitudes et des systèmes, continuant de broyer des générations d'hommes dans leurs terribles engrenages simplement parce qu'on n'a pas pensé à en réviser le mécanisme. La répression sociale ne serait-elle plus de nos jours qu'une *superstition* en laquelle on continue de croire, comme en une ancienne magie, mais qui n'aurait plus son explication dans les faits.

On répondra que je pose peut-être la question un peu trop tôt et que tous les peuples n'ont pas encore atteint (il s'en faut de beaucoup) le degré de développement industriel des pays d'Amérique du Nord ou d'Europe. Il reste cependant que ces derniers pays, justement, pourraient fournir un modèle, ouvrir une voie qui augurerait d'un avenir de plus grande liberté. Or, on constate, au contraire, qu'ayant atteint un très haut degré de civilisation technique, ces pays d'avant-garde n'en continuent pas moins à exercer collectivement, bien que d'une façon de plus en plus insidieuse, la forme de répression la plus archaïque dans les domaines touchant aussi bien l'organisation sociale que la conduite individuelle.

La loi de domination a été *intériorisée*, de sorte que le citoyen accepte de bon gré, semble-t-il, une loi arbitraire qui le tient asservi à des formes sociales et à une morale répressives dont les buts sont pour lui de pures abstractions, à mille lieues de son intérêt propre.

Les pays qui ont atteint un haut niveau de développement industriel offrent par ailleurs l'avantage, du point de vue de notre propos, d'être les héritiers, en gros, de ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation occidentale, mais qu'on pourrait aussi fort justement appeler la civilisation de la



volonté de puissance ; car cette civilisation est parvenue à s'imposer par la force à toutes les autres et a dû, pour y arriver, s'imposer à elle-même une forme supplémentaire de répression, l'auto-répression.

L'attitude fondamentale de cette partie occidentale du monde, à l'égard des autres peuples, attitude qui s'est transmise des sphères dirigeantes ou exploitantes jusqu'aux dirigés et aux exploités eux-mêmes, est à base de cynisme et de sentiment victorieux. Cette attitude rejaillit même (ce qui est normal quand on connaît le rapport entre Eros et l'instinct de destruction) sur la démarche amoureuse, où le caractère victorieux oblitère la volupté naturelle, laissant insatisfaits et plus agressifs encore aussi bien le *vainqueur* que le *vaincu*.

Il est donc arrivé qu'en apportant aux autres peuples les moyens matériels de leur libération de servitudes séculaires de la pénurie, l'Occident dominateur a également contaminé la terre du virus de son impuissance à jouir de la vie, comme il arrive qu'une femme frigide et hystérique impose une domination de mégère sur un foyer d'où sont bannies toutes les manifestations de joie.

L'homme opprimé par un tyran peut malgré tout conserver une forme de liberté relative et de disponibilité pour soi, s'il n'intériorise pas la loi qui l'opprime. Tel n'est plus le cas de celui qui apprend à aimer la main qui le châtie et à croire que les intérêts qui l'exploitent sont les siens propres. Or, tout l'art de la civilisation de la volonté de puissance aura été de créer, en conjuguant les forces de l'Etat et celles de la religion, des hommes dépossédés d'eux-mêmes au point de s'identifier à ce qui les dépossède — c'est justement là que réside ce que l'on appelle l'aliénation.

A la question de savoir si la répression extérieure peut être vaincue grâce aux progrès de la science et de la technique — c'est-à-dire s'il est possible que l'abondance, succédant à la pénurie, libère l'homme du travail superflu — vient s'en ajouter une autre, qui pourrait en être le corollaire : comment la répression intériorisée (l'aliénation) peut-elle être supprimée ?



Jusqu'ici, dans les pays où règne l'abondance — notamment aux Etats-Unis, et l'Union soviétique s'engage semble-t-il sur une voie parallèle — l'aliénation collective s'est maintenue et amplifiée, le sentiment de culpabilité que secrète cette aliénation projetant son ombre néfaste sur toute l'activité humaine.

Partant de l'idée de Freud selon laquelle tout progrès de la civilisation s'accompagne d'une augmentation du sentiment de culpabilité qui en confisque les possibilités de bonheur, Herbert Marcuse a montré que l'abolition virtuelle de l'individu réalisée par la société technologique moderne n'a pas supprimé cette culpabilité, mais lui a simplement donné une orientation collective <sup>(1)</sup>.

Le sentiment de culpabilité dont il s'agit trouve sa première expression dans le complexe d'Oedipe où le désir de l'enfant ne peut atteindre son objet érotique (la mère ou le père selon le cas) que par des voies détournées, porteuses de mort et d'autodestruction. On sait comment Oedipe s'arracha les yeux pour avoir tué son père et épousé sa mère, sans les avoir *reconnus* ni l'un ni l'autre.

Une fois éveillé, le sentiment de culpabilité trouve un aliment continu dans la loi du père qui est le prototype de toute loi sociale, pour devenir finalement mauvaise conscience une fois que la loi du père s'est intériorisée, intégrée dans la personnalité du fils, pour former ce que la psychanalyse appelle le sur-moi, ou la conscience morale.

La culpabilité est, pourrait-on dire, une maladie du désir liée au fait que le plaisir est interdit (en tout premier lieu par la nature même de l'individualité faite de limitations et de prohibitions) sans que cette interdiction n'empêche de sentir qu'on est mutilé, tout en ne parvenant pas malgré tout à faire taire le désir. La culpabilité est donc à la foi ressentie à l'égard de soi-même et à l'égard de la société.

---

(1) "Malgré cela, la culpabilité demeure; elle semble être une qualité du tout, plutôt que des individus, une culpabilité collective, affligeant un système institutionnel qui gaspille les ressources humaines et matérielles qui sont à sa disposition et les empêche de se développer. *Eros et Civilisation*, Ed. de Minuit, Paris 1963, p. 93.

Plutôt que de tenter d'y remédier en rationalisant autant qu'il se peut le domaine de la nécessité et en laissant le champ le plus vaste possible à l'expérience sensible du plaisir, la société exploite au contraire ce sentiment de culpabilité et de plus en plus, on l'a vu, à mesure que diminuent les moyens purement extérieurs et brutaux de la domination (encore qu'il faille constater que la violence comme moyen de gouvernement est loin d'avoir disparu dans les sociétés d'abondance, bien au contraire).

C'est que la société demeure, comme l'individu, prise dans le tourbillon d'une activité déboussolée qui n'est finalement, comme dans le cas des névroses individuelles, qu'une fuite éperdue devant des problèmes insolubles. Comme le désir interdit de l'homme ne s'exprime que sur le mode de sa négation, ainsi la société s'achemine aveuglément vers sa propre destruction, dans l'impossibilité où elle est de réaliser le but qui seul la justifierait : le bonheur des hommes.

Cet affolement de la société se retrouve à tous les plans et explique notamment le chaos qui règne dans le domaine, par exemple, de la production et de la distribution des biens, en dehors de toute pénurie.

Sous notre régime économique, (les sociétés communistes n'ont d'ailleurs pas, non plus, réussi à harmoniser la production et les besoins des hommes) la production n'a pas pour but premier l'usage, la jouissance, mais le profit. Or, le profit est, comme la victoire, une notion abstraite qui s'oppose au concret et au tangible de la jouissance. Profit, exploitation, répression sont trois thèmes d'une même série qui débouche sur une vie abstraite, hors-soi, dont toutes les coordonnées sont situées à l'extérieur de l'individu, un individu qui n'est d'ailleurs plus qu'un espace abstrait délimité par des forces étrangères. Voilà le type parfait du civilisé. Alan W. Watts <sup>(1)</sup> a évoqué, à ce propos, l'image du *zombie*, corps dépossédé, automate humain à réflexes téléguidés.

Dans un tel monde, le plaisir lui-même, ou plutôt l'idée qu'on s'en fait, devient un artifice de plus, un prétexte à

---

(1) *Psychotherapy East and West*, Pantheon Book, N.Y., 1961, p. 178.



profit, une superficialité. Il est facile de constater, par exemple, que toute la *motivation* de la publicité américaine s'explique par l'invitation au plaisir, un plaisir acheté et revendu, mais sans rien d'autre qu'un rapport lointain avec la volupté fondamentale où l'être s'alimente. Il serait d'ailleurs plus juste de parler, dans ce cas, d'énervement, d'excitation à vide, de titillation sans orgasme, qui ne font qu'augmenter encore le capital d'angoisse, de culpabilité et d'insécurité.

La volupté naturelle ne répond pas à l'emploi de tel ou tel artifice. Même ignorée, elle est omniprésente, car elle est à la source même de l'être ; elle peut s'éclipser sans pour cela cesser d'être, comme la lumière d'un astre assombrie par d'épais nuages.

Efforts et tension nous en éloignent plus qu'ils ne nous en rapprochent. Toute sensation la suscite, mais il arrive le plus souvent que le plaisir ne franchisse pas les barrières de la conscience.

Après avoir empli l'être tout entier, dans la tendre enfance, cette volupté existentielle s'est vue peu à peu endiguée au point de limiter généralement ses manifestations à certaines zones du corps pour constituer la sexualité adulte, délimitée le plus précisément possible par la morale religieuse et les règles sociales.

Elle demeure malgré tout, dans cet univers concentrationnaire, la voie de communication et d'union privilégiée des êtres. (Ne dit-on pas couramment que deux êtres ne se connaissent à fond que dans l'acte d'amour). Ses symboles emplissent le monde et sont même, à vrai dire, les seuls signes qui nous atteignent profondément. Mais ils engendrent le plus souvent un trouble indéfinissable chez l'être qui les reçoit, comme une réponse à on ne sait quelle question, ou comme la perception d'une série de signaux dont on ignorerait le code.

Vance Packard a montré dans *The Hidden Persuaders* <sup>(1)</sup> l'utilisation éminemment efficace que la publicité américai-

---

(1) Traduit en français sous le titre: *La Persuasion clandestine*, Edit. Calmann-Levy, Paris.



ne a su faire de ce trouble d'origine sexuelle. L'être saisi en pleine confusion perd pied et est disponible pour n'importe quel geste qu'on veut lui faire poser. C'est ainsi, pour donner un exemple un peu grossier, que troublé et apeuré par l'évocation érotique (une maîtresse, la liberté, etc.) d'une décapotable qui pose en vitrine, il sera poussé à faire l'achat d'une auto de modèle plus conservateur, mais comblera pourtant, du moins temporairement, le gouffre qu'a ouvert en lui l'apparition du possible érotique.

\* \* \*

La nature nous offre le spectacle d'un monde où tout s'ordonne à partir de la recherche par chaque être de la satisfaction la plus absolue. La sensation, sous toutes ses formes, est une source inépuisable de plaisir et combien de douleurs qui ne sont qu'un produit mental. On sait, par exemple, comment le plus grand plaisir peut devenir douleur et la plus grande douleur plaisir. Ici encore, les manifestations de la sexualité nous rappellent que les voies d'Eros (du plaisir) ne sont pas nécessairement d'accord avec celles de la raison.

Seul le plaisir appelle les êtres à la vie, après les avoir produits. C'est encore soutenu par le plaisir que le petit être naissant sort peu à peu de sa coquille pour s'aventurer dans le monde extérieur. Il sombrerait autrement dans le suicide avant même d'avoir vécu. On a relevé, en effet, plusieurs cas de suicide de nouveau-nés, précisément chez ceux qui sont privés de la mère qui constitue normalement le premier pôle érotique de l'enfant.

Le plaisir est, de plus, le grand éducateur, car il n'y a pas sans lui d'éducation véritable, c'est-à-dire consentement de l'enfant à donner à son être une forme rationnelle déterminée. Le plaisir est tellement naturel, lié intimement à l'être, qu'il échappe presque à la conscience, alors que la douleur, au contraire, nous éveille, comme un choc imprévu, et met en branle tout un système complexe de défense.

On peut même aller jusqu'à dire que notre organisation mentale est faite en grande part d'un système personnel pour lutter contre la douleur. C'est la raison pour laquelle l'homme est si facilement trompé par tous les systèmes extérieurs, religieux, sociaux ou philosophiques qui lui promettent une voie sûre pour échapper à la douleur, dans ce monde-ci ou, faute de mieux, dans un autre. Ces perspectives trompeuses emplissent rapidement tout le champ de la conscience et aliènent complètement la liberté primordiale de l'homme, qui est, avant tout, de rechercher le plaisir et de fuir la douleur.

Il se produit alors un renversement des voies de la nature, renversement sur lequel est fondée toute société *militante* et qui consiste essentiellement en ceci : sacrifier le plaisir immédiat à la promesse de réaliser un jour le but de tout être vivant, qui est de vivre dans une continuelle volupté, à l'abri de toute douleur.

Il est évident qu'une société ne peut exister sans une part de rationalisation, rationalisation qui permet à ses membres de différer certains plaisirs en vue de satisfaire aux exigences de la nécessité. Une telle application du principe de réalité pourrait, malgré tout, permettre aux hommes de vivre dans un monde transformé à leur image, sans que le principe de plaisir y soit forcément sacrifié. On y trouverait l'occasion de nouvelles métamorphoses en accord avec des possibilités s'engendrant sans cesse les unes les autres. Sous le signe d'Eros, une société faite pour les hommes pourrait ainsi allier convenablement la quête du plaisir et l'organisation rationnelle.

Tel n'est pas le cas, cependant, dans nos sociétés où le système répressif a échappé depuis longtemps au contrôle de la raison et a substitué au plaisir lui-même toute une série de compensations artificielles qui maintiennent l'homme en état de tension continuelle jusqu'au moment où, n'en pouvant plus de ce perpétuel mirage projeté devant lui, dans le désert de son existence, il éclate en morceaux, se défait et regresse vers les rêves de plénitude de l'enfance, maintenant devenus irréalisables. C'est l'exil dans la névrose. Freud a in-



sisté à plusieurs reprises sur le fait que la névrose était souvent un moindre mal, dans les circonstances, pour celui qui en est atteint. <sup>(1)</sup>

La névrose est un cas extrême, bien que le nombre de ceux qui échappent ainsi à l'emprise de la société, par une brisure de la conscience rationnelle, augmente sans cesse. Nous assistons par ailleurs, dans nos pays, à une attitude de plus en plus fréquente, chez les adolescents, de refus *d'entrer* dans le monde dit civilisé, de sacrifier les rêves d'enfance au triste pain quotidien.

C'est justement aux Etats-Unis, le pays occidental le plus avancé sur la voie de la mobilisation totale de l'individu, que le problème du refus de la jeunesse vis-à-vis la société est le plus aigu ; mais il se pose partout en Occident, sous diverses formes dont le phénomène beatnick n'est qu'une des variantes. Les raisons invoquées par les partisans du refus ne valent souvent guère mieux que les formes sociales qu'ils refusent ; leur refus a cependant un sens en lui-même et des motivations inconscientes plus profondes qu'ils ne le croient.

Quant aux gens *normaux*, leur acceptation des normes sociales ne les rend pas tout à fait imperméables à l'appel de la plénitude voluptueuse, un appel qui prend les formes les plus détournées, jouant à cache-cache avec la conscience, filtrant partout comme une eau contenue par un filet aux mailles serrées. Cet appel de la volupté se manifeste dans le sommeil, les fantaisies, les folies passagères, les obsessions et finalement dans toute l'activité humaine qu'il infirme insensiblement dans un sens qui n'avait pas été prévu par la raison. Plutôt que la liberté, c'est l'esclavage qu'il dispense, dans ce cas, car étant irrationnel, il est incompatible avec la

---

(1) "L'un de vous n'a-t-il, à aucun moment, jeté un coup d'oeil derrière la scène sur les causes d'une névrose et été obligé de constater que c'était le moindre mal dans les circonstances? Et doit-on vraiment exiger de tels sacrifices en vue d'exterminer les névroses, dans un monde qui est également plein d'autres misères irrémédiables".

*The future Prospects of Psycho-analytic Theory*, in *Collected Papers, Therapy and Technique*, Collier Book, N.Y., 1963, p. 87.



démarche de la société. Il est refoulé sans cesse et ne peut reparaître que sous de nouvelles formes d'aliénation fournies et sanctionnées par la société. On vient de voir que la publicité moderne constitue cet art ultime de la civilisation de convertir la tendance naturelle de l'homme au plaisir et à la volupté, en sujétion.

Cet état de chose se résout finalement par l'angoisse, qui est l'un des symptômes psychiques les plus généralisés dans le monde moderne, et engendre une agressivité de plus en plus marquée à mesure que la société progresse sur la voie de l'abstraction.

Cet état d'abstraction des sociétés modernes, dont une grande partie de ce qu'on appelle la culture constitue le plus beau fleuron, est entretenu et amplifié par des artifices de langage qui produisent entre les mots et les réalités des fossés quasi impossibles à combler.

Une grande partie du pouvoir de domination tient justement à cette faculté de parer les intérêts inavouables de mots ou de concepts qui en font des objets de désirs pour les exploités. Le propre de ces mots ou de ces concepts, c'est de n'avoir aucun sens délimitable. Ils représentent généralement le contraire de ce qu'ils semblent signifier et ont pour but d'obnubiler l'intelligence. Ils proviennent généralement d'une confusion entretenue entre les différents niveaux d'abstraction ; employés avec habileté, ils peuvent orienter la collectivité dans le sens des intérêts à défendre à tel ou tel moment, en les proposant comme des fins collectives désirables.

C'est l'une des tâches essentielles de la publicité moderne que de créer ainsi des concepts qui sont d'autant plus *obnubilants* qu'ils atteignent indirectement la partie refoulée des exigences humaines, provoquant invariablement des réactions qui n'ont que des relations bien lointaines avec le sens des mots utilisés.

Tout — cinéma, télévision, littérature populaire, organisation des loisirs — se conjugue en vue d'offrir aux hommes un horizon mental fictif, artificiel, au delà duquel ne peuvent généralement s'aventurer que les intellectuels rebelles

ou mal intégrés. Il suffira donc de s'employer à discréditer ces quelques *égarés* en associant leur oeuvre à l'idée de fantaisie, d'idéalisme, d'irréalité, si on n'ose tout crûment les accuser de mentir ou de trahir. De cela, l'actualité américaine nous offre des exemples assez probants.

Il y a peut-être lieu de préciser ici que la culture du plaisir que nous avons évoquée tout au long de ce premier chapitre n'exige évidemment pas la suppression de la *vie pratique* et de la conscience claire. Il suffit de se rendre compte que la vie rationnelle n'est malgré tout que superficielle par rapport à la vie indicible et ineffable où tous les êtres sont liés entre eux comme les mailles d'un même tissu. La *vie consciente*, au contraire, divise et engendre l'angoisse, la peur, l'insécurité. Elle est illusoire en cela que sa nature même lui interdit d'atteindre les buts qu'elle se propose et dont elle recommence sans fin à poursuivre les mirages.

Ce n'est pas la vie elle-même qui est mirage, mais les espoirs irréalisables qu'on fonde sur elle. L'organisation mentale n'est qu'un instrument et ne peut trouver en soi sa propre fin. C'est pourquoi toutes les méthodes de réalisation *spirituelle* proposent de défaire l'identification de l'être avec ce mental qui, comme un magicien, ne produit que l'illusion.

Reprenant à peu près une idée chère à William Blake, on pourrait dire que seul le corps n'est pas illusoire, parce que lui seul *est* plaisir.

La sexualité étant devenue, à l'âge adulte, la principale soupape par laquelle la volupté accède à la conscience, en arrive finalement à résumer tous les plaisirs. Il est d'ailleurs facile de constater que la plupart des *suggestions* sociales du plaisir sont d'ordre érotique. Cela va du goût de se faire brunir sur les plages à l'achat d'une auto ou à l'obtention d'un statut social. Tous ces gestes alimentent la recherche d'un plaisir maximal qui s'exprime toujours, en fin de compte en langage érotique, même s'il emprunte très souvent la forme négative.

Il est également évident, si l'on regarde les choses avec une certaine franchise, que sans cette appétence continuelle



du plaisir toujours pressenti sous dix mille masques, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Celui qui se suicide est sans doute quelqu'un dont la barrière mentale est devenue si dense que n'y filtre plus aucun rayon de ce soleil qui illumine malgré tout notre vie : le plaisir.

Il se laisse alors séduire par l'appel de la mort, dont les modulations plus ou moins fortes nous poursuivent tout au long de la vie, cet instinct de mort que Freud associa, dans ses derniers livres <sup>(1)</sup>, à l'instinct de plaisir et qui, comme ce dernier, tend à réduire toute excitation, à abolir toute tension. Pour résister au chant des Sirènes, l'intrépide Ulysse dut se faire lier au mât central de son navire et se boucher les oreilles. C'est notre aventure à tous; car la vie n'est jamais que cet écart que l'homme parvient à établir avec la mort.

---

(1) Notamment dans *Au-delà du principe du plaisir* où il écrit: "La conviction que nous avons acquise que la vie psychique, peut-être la vie nerveuse en général, est dominée par la tendance à l'abaissement, à l'invariance, à la suppression de la tension interne provoquée par les excitations (le principe de Nirvana), cette conviction, disons-nous, constitue une des plus puissantes raisons qui nous font croire à l'existence d'instincts de mort". (Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, p. 70).

C. G. Jung est revenu sur le même thème: "Durant toute sa vie, il (l'homme) doit se défendre contre la mort et, s'il parvient à lui échapper, cette liberté n'est chaque fois qu'éphémère, car la nuit le guette partout et toujours. Cette mort n'est pas un ennemi extérieur, mais un pressant besoin de silence en soi, de profond repos dans le néant, le sommeil sans rêves dans le flux et le reflux de l'océan du devenir et de la disparition. Même dans ses suprêmes élans vers l'harmonie et l'équilibre, vers les profondeurs de la contemplation philosophique et les vertigineux sommets de l'enthousiasme et de l'extase artistique, c'est encore la mort qu'il cherche, l'immobilité, la satiété, le calme." (*Métamorphoses et symboles de la libido*, Georg & Cie S.A., Genève 1950, p. 338).



## II

# *Le drame du refoulement*

*« L'individualité est une erreur de la nature,  
que nous expions par la mort. »*

Anaxagore

*« The agonized ego is a ring of defense around  
nothing. »*

Allan W. Watts, *Nature, Man and Woman*





Il est, à première vue, surprenant de retrouver dans la psychanalyse une théorie de la constitution du *moi* qui se rapproche d'une assez étrange façon de la formation du moi individuel telle qu'elle est exposée par les doctrines hindoues, notamment dans le *Sâmkhya* <sup>(1)</sup>

J'en ai trouvé la meilleure formulation dans une note de J. B. Pontalis à propos de Mélanie Klein : "La formation d'un moi peut même être décrite comme une identification spécifique : une identification à l'image de soi" <sup>(2)</sup>.

Il est ici de toute première importance de comprendre la nature du moi, de l'ego; car c'est là le siège même du malheur, ou plutôt du non-bonheur de l'homme. Le moi ne supprime pas, à vrai dire, le plaisir de l'être, mais il le masque, l'obnubile, et cela d'autant plus que sa *constitution* est mieux réussie. Pour parodier une expression célèbre de Hegel, il faudrait écrire le livre du moi malheureux.

La psychanalyse, si on sait l'interroger, nous apprend sur les structures mentales de l'homme des choses qu'elle n'a pas osé s'avouer à elle-même, depuis Freud. Cette science, qui était à l'origine une mise en question globale de l'homme (occidental), s'est, par la suite, presque exclusivement vouée à la consolidation du moi social, rétablissant ainsi la primauté de l'organisation frustratrice aussi bien du sur-moi (conscience morale) que des structures sociales et sacrificiant, une fois de plus, le principe de plaisir au principe de réalité. Ce qui devait être la voie vers la liberté retrouvée est ainsi devenu la voie de la servitude, une servitude consentie et acceptée. Sur le plan thérapeutique, la psychanalyse ne se propose plus rien d'autre, en fait, que d'adapter les névroses particulières des individus, c'est-à-dire leur déséquilibre, leur malheur fondamental, à la névrose globale de la civilisation.

---

(1) Pour un exposé détaillé de cette théorie, cf. Jean-Claude Dussault, *Essai sur l'hindouisme*, Edit. d'Orphée, Montréal 1965.

(2) *Après Freud*, Julliard, Paris 1965, p. 189.

Dans un livre audacieux, *Eros et Thanatos* <sup>(1)</sup>, Norman O. Brown a voulu reprendre à son compte l'enquête initiale de la psychanalyse et pousser ses plus profondes découvertes jusqu'à leurs conséquences naturelles.

L'une de ces conséquences les plus importantes est d'accepter de voir que, si l'essence de toute vie individuelle et de toute vie sociale est le refoulement du désir, l'histoire humaine, elle-même, est le fruit d'une névrose collective.

L'homme est un être qui refoule son individualité propre, c'est-à-dire l'incarnation concrète de son espèce dans une vie particulière.

L'homme est un être qui refuse son corps, parce que le corps ne peut se réaliser que dans le plaisir et que, dès l'origine, il s'en trouve lésé de diverses façons. Tous les *événements* de ce monde sont autant d'agressions contre le corps et l'homme ne parvient à s'y frayer un chemin qu'en durcissant sans cesse son *écorce*, c'est-à-dire son système de défense et de refoulement. La vie mentale devient ce conflit perpétuel entre une organisation consciente, accordée au principe de réalité, et les instincts qui affirment constamment le principe de plaisir.

A l'origine de l'individu, il y a la naissance ; mais il y a aussi la mort présente. Toute la vie psychique de l'homme pourrait être envisagée comme une action qui vise à échapper à la mort, une mort à la fois redoutée et recherchée ; car, on l'a vu plus haut, l'instinct naturel cherche incessamment à retourner à des états antérieurs de plaisir et de sécurité, à la recherche d'une unification toujours désirée mais jamais complètement réalisée.

\* \* \*

---

(1) Traduction française de *Life against Death*, chez Julliard, dans la collection *Les lettres nouvelles*, en 1960. C'est à cette traduction de Renée Villoteau que nous nous référons dans notre texte.



Dès avant sa naissance, l'enfant a été *préfiguré* par ses parents proches ou lointains, comme l'a montré Maud Mannoni dans un chapitre dont il faudrait citer les plus beaux passages sur la relation fantasmatique de l'enfant à sa mère <sup>(1)</sup>.

Cette *préfiguration* ou, si l'on veut, cette *histoire antérieure* de l'enfant lui impose déjà ses premières formes, c'est-à-dire ses premières limitations, car cette vie fantasmatique imposée sur l'enfant est une privation de son être propre, privation qui s'établit en relation et à cause d'un vide à combler dans la vie de la mère, et ainsi de suite de générations en générations. Notre vie est ainsi ravinée de désirs et de frustrations antérieures.

Voilà déjà les premiers noeuds psychiques dont l'ensemble constitue le caractère ; car, en définitive, ce qu'on appelle le caractère, chez l'individu, est le fruit de la limitation, de la privation d'une partie de l'accès à l'être total, du refoulement. "Les traits de caractère, a pu écrire Ferenczi, sont, pour ainsi dire, des psychoses secrètes". Le caractère serait donc le symptôme d'un mauvais ajustement du corps au monde.

Selon Freud <sup>(2)</sup>, le caractère se forme par l'abandon successif des objets érotiques extérieurs et leur intériorisation. C'est la voie universelle de la sublimation par laquelle l'homme abandonne ses objets naturels de plaisir pour des fins abstraites et le plus souvent illusoires.

On connaît le schéma général du développement de l'enfant tracé par la psychanalyse. L'enfant accède au monde extérieur avec des instincts de plaisir qui le conditionnent à éviter toute agression, d'abord corporelle, puis émotive. Les parents, la mère en particulier qui est à l'enfant comme partie de son propre corps, constituent ses premiers éléments extérieurs de sécurité, ses premiers objets de plaisir ; mais aussi, déjà, ses premiers modèles. La différenciation de l'instinct sexuel de l'enfant dirige cependant son désir vers la possession exclusive du père ou de la mère selon le cas, l'au-

---

(1) *L'enfant arriéré et sa mère*, édit. du Seuil, Paris 1964.

(2) *Essais de psychanalyse, Le moi et le Ça*, pp. 198-199.

tre devenant un rival à éliminer par tous les moyens. C'est le mécanisme du complexe d'Oedipe. Or, ce premier désir sexuel de l'enfant est un désir impossible. L'enfant le surmonte généralement, après une période de crise dont il restera marqué et qui orientera toute son activité sexuelle, en s'identifiant à son rival même, la mère pour la fille et le père pour le garçon. Le principe du plaisir a subi sa première défaite intérieure (car jusque là il ne s'agissait que de contrainte physique, extérieure) devant le principe de réalité, l'interdiction de l'inceste pouvant être prise comme le prototype de toute réglementation sociale, comme il ressort des études des ethnologues sur les structures formatrices des sociétés *primitives*. La première défaite des instincts de l'enfant, répétée de génération en génération, marque donc son entrée dans la société, en fait un homme.

L'identification de l'enfant au père ou à la mère s'effectue par une intériorisation graduelle du modèle jusqu'à en faire un nouvel objet de désir, mais intérieur cette fois. Ce retour de la concupiscence vers soi-même rappelle le mythe de Narcisse qui se noya en voulant se perdre dans son propre reflet, d'où le nom qu'on donne à la phase de l'enfance qui en est particulièrement caractérisée.

La possibilité qui existe malgré tout chez l'enfant de s'identifier au premier objet de son impulsion sexuelle, soit la mère chez le fils et le père chez la fille, étant rejetée une fois pour toutes, est refoulée hors de la conscience pour revenir sous des formes nouvelles habiter l'individu. Cette force obscure entre pour une bonne part dans la dynamique formatrice du sur-moi qui équivaut, en gros, à ce qu'on appelle généralement la conscience morale. Le sur-moi représente les exigences intérieures de l'individu, plus contraignantes encore que les formes de la réalité extérieure qui conditionnent l'ego, et se trouvant en conflit perpétuel avec les instincts de plaisir. Mais, en tant qu'héritier de l'image du père, il dispense un sentiment de sécurité providentielle. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que la notion de sur-moi corresponde à une réalité homogène. Le sur-moi est l'expression d'un conflit qui pour n'affleurer à la conscience



que rarement n'en accapare pas moins une partie importante de l'énergie vitale. L'adversaire, la force obscure se manifeste de façon tellement épisodique et sous des formes si imprévisibles qu'un pionnier ignoré de la psychanalyse, Georg Groddeck, l'avait appelé le *Ça* <sup>(1)</sup>.

Le *ça*, c'est ce qui trouble le bon ordre du conscient, qui détraque, qui pousse au devant de la scène, aux moments les plus inopportuns, les désirs qu'on croyait morts, qui mène, avec des astuces que l'on attribuait jadis au diable, un jeu de cache-cache qui fait transparaître l'instinct dévoyé et proscrit à travers les manifestations les plus *sérieuses* de la vie raisonnable.

A la lumière des déterminations générales établies par Freud, et qui gardent encore aujourd'hui leur utilité pratique à condition de n'en pas faire des entités absolues, nous pouvons tracer le schéma suivant de la vie mentale de l'individu :

*L'ego* (ou personnalité): c'est l'individualité même. C'est-à-dire l'être défini, limité, endigué par la conscience pour devenir conforme au principe de réalité, c'est-à-dire au monde extérieur tel qu'il est perçu. L'ego assume aussi un rôle protecteur vis-à-vis ce monde extérieur.

*Le sur-moi* (ou conscience morale): son essence est l'anxiété sociale. Il est l'héritier des parents dont l'image idéale est intériorisée et constitue de ce fait le ferment aussi bien de la loi sociale que de la soumission à un chef commun. C'est le lieu des identifications, des transmutations d'objets érotiques abandonnés, soumis à la dynamique du refoulement des voies sexuelles interdites. Le sur-moi est le tyran de la vie mentale; ses exigences sont de l'ordre de la fantaisie plutôt que de la réalité, contrairement à l'ego.

*Le ça* (ou Id): désignant le vaste domaine des énergies et des pulsions vitales qui échappent à la conscience. C'est le réservoir des instincts, l'être non contraint, accordé, selon le mythe d'Eros, à la recherche d'une unité et d'une volupté

---

(1) *Au fond de l'homme, cela*, Gallimard 1963. Le mot a été repris par Freud, mais dans un sens un peu différent.

toujours plus grandes, et baignant dans la totalité de la vie. Contrairement aux deux premiers termes, il ne s'agit pas ici d'une structure proprement dite, mais plutôt d'une totalité à l'intérieur de laquelle réagissent les divers constituants dynamiques de l'être.

Cette totalité est vouée à la recherche d'une réalisation plénière, d'une unité constamment sabotée par l'ego et le sur-moi qui sont, en quelque sorte, absence d'être, créant entre la totalité de la vie et l'individu social une distance de plus en plus grande avec les années, comme une fuite devant quelque peur immémoriale qui pourrait bien s'appeler la mort.

Freud a été amené à postuler, pour expliquer certains phénomènes d'agressivité et d'auto-destruction, un instinct de mort, mais qui entretient avec Eros des rapports de complicité. La descente vers la mort n'est-elle pas une recherche de la détente absolue, une fuite, consciente ou inconsciente, de la douleur ou de toute forme d'agression, un retour à la sécurité du sein maternel, à la plénitude d'avant la naissance, à l'unité primordiale.

On a pu dire que, alors que chez l'animal l'instinct de mort sert à mourir, chez l'humain, l'instinct de mort refoulé devient une négation destructrice, négation dirigée contre le corps et ses instincts. Le corps, d'instrument de jouissance qu'il était à l'origine, se transforme ainsi en pensée anxieuse se recherchant elle-même à travers une série interminable de projections, de transferts et d'identifications. Toutes activités qui ont pour but d'amener à la conscience le monde des désirs refoulés et transmués en fantaisie ; mais ce retour du refoulé ne peut se faire que par des voies détournées et sous le signe général de la négation et de l'aliénation. C'est ainsi également que l'homme cherche à échapper au temps, dont le déroulement correspond à un schéma du refoulement.

Pour y parvenir, il prend la voie de la sublimation, de l'immortalité par l'esprit, alors que seul le corps peut atteindre à une sorte de pérennité *immédiate*. Toutes les images d'immortalité, bienheureuse ou autre, sont des images fournies par le corps et ses fantaisies.



Le processus de la sublimation, dont dépend la culture, s'explique par une quête, jamais achevée et jamais reconnue pour ce qu'elle est, du corps perdu de l'enfant. Ce chemin, accompli sous le signe du refus, est aussi celui de l'accumulation de la culpabilité et de l'agressivité.

Les deux théories de la connaissance comme réminiscence et comme exclusivement acquise par les sens se rencontrent ici en ce que l'être ne peut se connaître, se redécouvrir que dans et par la perception extérieure. Et il n'a jamais fini de se ressaisir. La conscience humaine s'emploie constamment à modifier la réalité, de façon à "retrouver les objets perdus" qui ne sont rien d'autre que les fantaisies infantiles, nées de l'impossibilité où s'est trouvé le corps de l'enfant de manifester complètement son érotisme polymorphe. Ce n'est pas la sexualité infantile proprement dite qui alimente la sublimation, mais plutôt le rêve que l'enfant a substitué à son corps. La fantaisie incarne ce rêve dans l'art, le langage, la culture, les perversions, etc. Toute une superstructure est venue combler l'absence des plaisirs corporels promis à l'enfant; mais au faîte de cette superstructure élevée sur une base érotique, se retrouvent transfigurés ces mêmes plaisirs sous l'une des multiples versions de la béatitude éternelle.

C'est en ce sens que Norman O. Brown dit que "l'âme est le substitut chimérique d'un rapport physique avec d'autres corps" (1).

La fantaisie, née du corps de l'enfant, a donc pour but : 1) de conserver l'objet érotique perdu, de le faire revivre en soi; 2) d'en rechercher des images dans la réalité extérieure; 3) de protéger l'être contre la réalité en déformant celle-ci.

Ce rôle de la fantaisie nous amène à aborder ce qu'on pourrait appeler la dialectique du désir, car la fantaisie est, finalement, l'expression du désir sous forme de fantasmes.

On pourrait compléter la constatation de Freud selon laquelle seul un désir peut mettre en branle notre mécanisme psychique, par la théorie bouddhiste où le désir est à l'origine de la vie, une vie qui d'ailleurs est de par sa nature

---

(1) *Eros et Thanatos*, p. 199.

même illusoire, le désir étant irréalisable. Il engendre une chaîne sans fin de mirages et de déceptions dont se nourrit un ego non moins illusoire. La frustration est le fruit nécessaire et direct d'une identification de l'être avec un moi fictif. Pour échapper à la fiction, il faut mettre fin au flux mental. Seul le plaisir physique y parvient et nous ramène à la saveur d'être, hors de toute limitation de temps et d'espace.

\* \* \*

L'homme adulte, de par sa nature et son histoire, vit à deux niveaux d'existence ou de conscience, celui de la sensation et celui de la raison. Le premier niveau correspond au corps, le deuxième à l'appareil mental. Le domaine de la sensation est ineffable, il s'évanouit dès que la parole, intérieure ou extérieure, est formulée. Le désir y adhère à son objet, au point qu'il n'y a pas de désir à proprement parler, mais simple mouvement vers une satisfaction. L'image qui s'impose ici serait celle d'un repas qui vient naturellement combler la faim.

On a perdu l'habitude d'employer le mot désir pour désigner ce genre de mouvement vers la satisfaction d'un besoin physique. Après avoir pris sa plus grande extension dans le cas de la poursuite des fins sexuelles, le mot désir a fini par servir à décrire l'aspiration de l'homme vers l'impossible, l'irréalisable — du moins dans l'immédiat — *le désir métaphysique*. C'est le point extrême de la voie de la raison et qui en est l'aboutissement normal, parce que la raison ne peut se nourrir que d'elle-même, le concret et les sensations lui échappent ; elle n'en appréhende que les reflets vidés de substance. C'est la raison pour laquelle un désir *formulé* est par essence irréalisable.

Un examen attentif de notre propre vie nous montre que la poursuite n'atteint jamais *réellement* son objet, mais le reflet, l'image seulement, sans la saveur même de ce qui était désiré... Aussi, les désirs se succèdent-ils les uns aux autres pour créer un enchaînement indéfini qui a nom an-



goisse. C'est l'étoffe même de toute vie humaine, l'insatiabilité comme conséquence de l'impossibilité d'atteindre son objet, de réaliser son désir.

Quand le bouddhisme parle de l'élimination du désir comme voie unique du bonheur, c'est de ce désir irréalisable, *métaphysique*, qu'il est question. Sa suppression constitue le pas nécessaire à franchir pour passer du domaine de la raison à celui de la sensation, du domaine du projet à celui de l'immédiat.

Tout éloigné qu'il en soit par une vie mentale de plus en plus complexe et de plus en plus tortueuse, l'homme baigne constamment dans le domaine de la sensation. Il y puise les mille plaisirs imperceptibles qui rendent la vie désirable malgré tout.

On pourrait ici établir un parallèle avec ce que Leibnitz appelait les *perceptions imperceptibles*. Il y voyait longtemps avant les découvertes de la psychanalyse, la cause de cette espèce de malaise vague et indéfinissable qui tourmente l'être, comme à coups d'épingle, et le pousse à changer, donc, selon Leibnitz, à progresser. La différence tient au fait que les perceptions imperceptibles de Leibnitz se situent à la frange du domaine de la raison, tandis que nos sensations inaperçues sont évidemment du domaine de la sensation pure. Plutôt que de pousser l'être à changer, en le projetant vers l'avenir, elles l'ancrent dans l'instant. Le domaine de la sensation est sans histoire, sans avenir, bien que les messages qu'elle transmet forcément au mental y produisent une transformation progressive et influent imperceptiblement sur les démarches de la raison. Les raisons que l'on se donne ne sont jamais les vraies raisons; l'homme réagit constamment à quelque chose qu'il ignore en ce sens que ce quelque chose échappe à sa conscience.

Certaines sensations sont, chez nous, privilégiées par la raison et deviennent l'objet d'un désir formulé. Ou bien il arrive le plus souvent que le mental prenne appui sur une sensation présente pour engendrer le désir, comme la vue d'une jolie femme peut faire naître le désir de l'acte sexuel.

Une fois formulé, le désir devient moteur de l'action. Il déclenche une série de mouvements, soit intérieurs (rêveries, etc.) soit extérieurs (démarches diverses) en vue de sa réalisation. Or, on l'a vu, il est voué à l'échec dans un cas comme dans l'autre, parce qu'il ne pourrait se réaliser que sur le plan de la raison, alors qu'il a pris naissance au niveau de la sensation. Toutefois, en cours de route, la démarche en vue de la réalisation du désir, s'accompagne d'une multitude de plaisirs plus ou moins perceptibles, c'est-à-dire affleurant plus ou moins à la conscience.

A la fin, l'homme possédera la femme qu'il a désirée; mais quel que soit le plaisir qu'il en éprouve alors, il ne pourra coïncider avec son désir. Le désir une fois formulé étant, répétons-le, vide de contenu. C'est un château édifié par la raison sur une suggestion des sens. Né dans le domaine de la sensation, il ne pourrait se réaliser que dans celui de la raison, or ce domaine est sans plaisir. Le plaisir ne peut être un projet; il n'éclôt qu'au moment où la raison abandonne toute ses prétentions à réaliser un désir. Autrement dit, le désir n'est réalisable qu'en dehors de lui-même.

La suppression du désir de raison, c'est le retour à la spontanéité naturelle. C'est-à-dire que l'être laisse alors couler en lui, sans interférences mentales, le flot de la vie.

Les noeuds psychiques qui engendrent déceptions et frustrations étant défaits, l'être baigne dans le domaine de la sensation, le concret et l'immédiat, sans désir aucun de réaliser ou de perpétuer des plaisirs qui sont à la fois uniques, et constamment renouvelés.

C'est, en un sens, en s'éloignant du monde de la sensation immédiate que les hommes ont pu contrôler les forces de la nature jusqu'à un certain point et atteindre une plus grande autonomie au sein de la multitude des êtres; mais ce progrès a été payé d'une grande part de ce qu'on pourrait appeler le bonheur naturel. La question se pose maintenant de savoir si, le monde étant tel qu'il est, il ne serait pas possible, au bout de cette longue lutte avec la nature et avec soi, de retrouver une certaine forme de vie *spontanée*.



La plupart des contraintes qui ont servi l'homme dans sa lutte pour la vie, au cours des siècles, sont aujourd'hui périmées et l'énorme progrès réalisé dans les domaines scientifique et technique rendrait possible un abandon partiel aux instincts de plaisir, sans que la vie ou l'autonomie de l'homme soient pour autant mises en danger. Toutes les possibilités de libération devraient, en tout cas, être étudiées de ce point de vue. Qui ne voit, par exemple, que la mise au point par les savants de contraceptifs hautement efficaces (un rêve aussi vieux que le monde si l'on en juge par certaines pratiques primitives observées par les ethnologues ou décrites dans d'anciens traités) ont libéré la femme d'un esclavage séculaire, du moins en principe, et transformé complètement la relation qui s'établissait entre le plaisir sexuel et la procréation, relation que la morale avait codifiée par des interdits de toutes sortes.

Il est évident, d'une part, que l'homme, en général, ne peut échapper à une certaine forme de vie de raison, même si, d'autre part, cette vie n'engendre, sur le plan de la satisfaction réelle, des plaisirs, qu'une éternelle illusion. Cette illusion (ou déception en chaîne) est cependant le fruit d'une confusion entretenue par la majorité des hommes entre le domaine de la raison et celui des sens. Ainsi, la poursuite par la raison de certains buts qui ressortent à son domaine n'engendre la déception que si des espoirs fallacieux, concernant le domaine de la sensation et du plaisir, ont été formés à leurs propos.

Si la part des choses était faite une fois pour toutes, le monde organisé qui se fonde sur l'activité de la raison n'en fonctionnerait que mieux, parce qu'il ne serait plus troublé et miné par le bouillonnement souterrain des déséquilibres émotionnels qu'engendrent les déceptions orchestrées par la pression incessante des désirs refoulés. Les personnes les plus insatisfaites, les plus *refoulées* sont évidemment les moins *raisonnables*, celles dont les réactions sont les plus imprévisibles et sur lesquelles la société peut le moins compter, même si ce sont justement celles-là qui lui sont le plus assujetties.

La raison servirait donc à ses fins propres d'organisation sociale et de domestication de la nature, tandis que la sensation serait vécue à son niveau propre.

La conjonction des deux modes d'activité pouvant alors s'opérer consciemment dans le jeu sous toutes ses formes, en vue d'utiliser à des fins érotiques, au sens le plus large du mot, l'agressivité naturelle et de donner libre cours à la fantaisie dans une diversité inépuisable de raffinements (parures, agapes, danses, ivresses etc.) vécus non plus dans leur forme aliénante, comme c'est le cas aujourd'hui pour la mode, par exemple, mais comme de simples jeux qui n'apporteraient aux adultes que ce qu'ils apportent généralement aux enfants, le plaisir.

Nous abordons ici, le lecteur l'a compris, un problème de morale, ou plutôt *le* problème moral par excellence. La morale chrétienne ayant mêlé tous les plans et tous les domaines, dans sa suspicion générale de la vie, et ayant lancé le monde à la poursuite de fins irréalisables, créant une insatiable ambition, il faudrait peut-être revenir *sur terre*, regarder les choses et les êtres tels qu'ils sont et savoir ce qu'on en peut attendre. C'était un peu la perspective adoptée par Epicure dont on sait qu'il a réussi, depuis les anciens Grecs jusqu'à nous, à faire contre lui l'unanimité de presque tous les systèmes de pensée.

Ses préceptes pourraient se résumer par les deux maximes suivantes : jouir dans l'immédiat de tout ce qui est accessible ; ne pas désirer l'impossible. Ce qui revient à dire : jouir, mais ne pas désirer. A ce jeu, la somme des plaisirs de l'homme demeure la même, mais l'illusion et donc la déception sont supprimées.

On ne vit toujours, quoi que l'on fasse, que dans le moment présent. Le passé et l'avenir ne sont que des vues de l'esprit élaborées précisément pour tenter de transformer le présent. C'est la part d'illusion dont s'abreuve le présent. Comme dans nos conversations, on ne parle toujours, au fond, que de soi (ce qui apparaît encore plus clairement dans les propos que les amoureux se tiennent entre eux); ainsi, tout ce qui vient habiter le présent n'est que facettes diver-



ses de ce moment même, facettes répondant le plus souvent à l'insatisfaction indéracinable de l'homme *refoulé*, c'est-à-dire à qui la vie est refusée.

\* \* \*

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la philosophie moderne récente a remplacé l'idée de spontanéité de l'être par la notion d'authenticité. La première correspondant au domaine de la sensation et la seconde au domaine de la raison, ces deux notions, qui paraissaient à première vue se rapporter à une même expérience, sont à l'opposé l'une de l'autre. Elles marquent justement l'écart qui existe entre le monde de la raison et celui de la sensation.

La spontanéité, c'est, on vient de le voir, la conformité au flot toujours mobile, et qui jamais ne remonte le courant, de la nature, dans la gustation indéfinie des sensations. L'authenticité, au contraire, serait une tentative pour fixer le flot de la vie dans une forme reconnaissable, qui serait la personne, pour le penser.

Un être authentique, c'est celui qui revient sur la vie, qui *réfléchit*, qui pense son action en vue d'en vérifier la conformité à soi-même, c'est-à-dire à sa personnalité.

L'authenticité tiendrait donc à une honnêteté fondamentale envers ce qu'on pourrait appeler une personnalité profonde, *authentique*. Or, rien dans la nature ni dans notre expérience ne nous permet de postuler l'existence d'une telle personnalité.

Après les doctrines orientales, qui sont particulièrement claires sur ce point, la psychanalyse a découvert que la personnalité humaine était formée d'une agglomération de conflits, de noeuds psychiques, se manifestant à la surface de l'être, comme les vagues soulevées par le brassement des océans.

L'authenticité est un autre rejeton de la pensée chrétienne qui postule une *conscience* qui regarde vivre, qui juge,

qui punit ou récompense. Or l'on sait maintenant d'expérience que cette fameuse conscience qui a fait trembler les hommes pendant des siècles est le fruit d'une structure psychique qui reflète chez l'être les premiers conflits familiaux de l'enfant et ce qu'on pourrait appeler ses premiers complexes d'adaptation à la vie sociale.

La conscience a, entre autres, pour effet de transposer la peur *primordiale* du niveau de la sensation à celui de la raison, de la *mentaliser* pour en faire le fondement même de tout le système de contrainte et de refoulement sur lequel la vie de l'homme repose en grande partie. Epicure rencontre ici l'enseignement du Bouddha, l'un et l'autre ayant fait de la peur l'explication fondamentale de l'asservissement des hommes.

Nous revenons par ce biais à la question qui chemine à travers tout notre propos : quelle est la cause de cet automalheur des hommes, du refoulement du désir, de la faillite du principe de plaisir ; en un mot, de la névrose universelle de l'humanité ?

La théorie traditionnelle de la chute originelle, de la perte à l'origine, de quelque chose d'unique et de précieux, d'un âge d'or où le corps vivait dans un état de perfection et de plaisir, trouve un allié dans la psychanalyse qui la départit de son caractère théologique (ce qui en faisait surtout un facteur d'oppression) pour la rendre à l'histoire biologique de l'homme.

On sait que des images se rapportant à un état de béatitude originelle viennent fréquemment habiter nos rêves et nos fantaisies et tiennent une place importante dans les symptômes de certaines maladies psychiques. Carl G. Jung voyait dans ces *images* des *archétypes* dont toute la réalité tient à leur actualisation dans le présent et qui, selon lui, seraient des données de l'histoire lointaine des hommes et sur l'origine desquelles il n'y a pas lieu, pour la science, de se prononcer.

Nous avons vu, cependant, que toute une série de ces images ont leur source dans les fantaisies infantiles qui, elles-mêmes, naissent de la privation des premiers objets de plaisir, à commencer par son propre corps. La sexualité même de



l'enfant est déjà une compensation pour la perte du plaisir total.

Il n'est donc pas interdit de penser que l'âge d'or, c'est le corps *primitif* de l'enfant, instrument absolu de plaisir, ne connaissant aucune limite extérieure à lui-même, avant la formation de l'ego qui lui apporterait formes et contraintes.

Il n'y a qu'un seul paradis qui soit réel et vers lequel tend inconsciemment toute vie, ne serait-ce que par la voie de la négation, et c'est le *paradis terrestre*, domaine véritable du corps glorieux, c'est-à-dire libéré des entraves mentales, réuni et rendu à la volupté inhérente à l'être. L'autre, le paradis céleste n'est qu'une hypostase de celui-là, accordé au monde de la répression dont il est à la fois la justification et la récompense finale.

Le rêve de retour à l'enfance que nous évoquons ici se traduirait, en termes philosophiques, par la recherche de la fin de la dualité, de la contradiction installée au sein même de l'homme, comme conséquence du refoulement des pulsions vitales, refoulement sur lequel repose toute superstructure spiritualiste.

Citons une fois de plus Norman C. Brown : "Si le refoulement était vaincu, et que l'homme pût jouir de la vie propre à son espèce, la fixation régressive au passé disparaîtrait, la recherche fiévreuse de la nouveauté serait réabsorbée dans le désir de répétition agréable. Le désir de Devenir serait réabsorbé dans le désir d'Etre" (1).

Toute une partie de l'histoire de l'humanité s'explique par cette lutte obscure pour remonter le courant, pour retrouver la gloire et l'innocence perdues, par une projection dans l'avenir de mondes idéaux qui sont refusés dans le présent. Mircea Eliade a montré, dans *Le mythe de l'éternel retour* (2), comment les sociétés primitives possédaient un système rituel visant à abolir périodiquement le temps révolu, c'est-à-dire le temps historique, fruit du refoulement, de la dualité et de la peur de la mort. "L'année est la mort,

---

(1) *Eros et Thanatos*, p. 118.

(2) Gallimard, Paris 1949.

dit un verset hindou. Celui qui sait cela, la mort ne l'atteint pas."

Toutes les formes de mysticisme, poussées à leur limite naturelle, sont pareillement des tentatives individuelles de retour à l'état d'enfance, hors de la dualité, comme le reflète bien le langage employé par ceux qui s'y sont adonnés à travers les siècles. Ce mysticisme, le plus souvent persécuté, nous apparaît maintenant comme une zone de lumière et d'espoir au milieu des ténébreuses terreurs de la répression qui ont dominé les religions sémitiques, par exemple.

Dans d'autres formes traditionnelles, le taoïsme, le bouddhisme ou l'hindouisme, cette quête de l'état inconditionné, d'avant le refoulement, est reconnue pour ce qu'elle est et apparaît comme un idéal qui ne peut être atteint par une poursuite rationnelle, mais seulement par une transformation instantanée de l'être, une volte-face *sans précédent*.

L'homme-sans-peur du bouddhisme, le libéré vivant de l'hindouisme et le vieillard-enfant du taoïsme sont autant de figures, au moins mythiques, de cet état de liberté retrouvée, au sein duquel l'être échappe aussi bien au système répressif de la société qu'à ses propres contraintes, baignant, sans caractère et sans personnalité, dans la béatitude d'être.

Tel était l'enfant, avant d'être offert aux premiers coups de la contradiction. Mais cet enfant exista-t-il jamais ? Il porte, en effet, dès avant sa naissance, comme on l'a vu plus haut, les marques de la *préfiguration* des parents, s'inscrivant par le fait même dans le cycle des générations et de leurs souffrances. Aussi ne peut-il être question, dans un essai comme celui-ci, de proposer un retour à cette enfance absolue qui, en définitive, ne peut être pour nous qu'un autre mythe ; mais c'est ce mythe même, vivant en cinquième colonne chez chacun et inspirant des gestes qui ne s'expliqueraient pas sans lui, qui doit inspirer l'humanité, l'invitant à accorder une part de plus en plus grande à la reconnaissance et à l'acceptation du corps et de sa tendance naturelle au plaisir sous toutes ses formes.

On découvrirait peut-être alors que les possibilités de jouissance du corps sont beaucoup plus étendues qu'on l'a



généralement cru jusqu'ici ; car le corps, c'est-à-dire ce système complexe qui communique avec le monde sous toutes les formes possibles, s'étend bien au delà des limites que lui avait assignées la philosophie classique, en l'opposant à l'esprit. A vrai dire, presque tous les attributs dont on décorait l'esprit, noble et digne par rapport au corps bas et pervers, peuvent être restitués à ce dernier.

Tout ce qui est plaisir, connaissance, élan, en un mot, vie, est manifestation du corps; l'esprit n'est que rapports abstraits, structures etc., c'est-à-dire quelque chose comme un ordinateur au service du corps. Les limitations mêmes du corps dans le temps et dans l'espace sont *fictives* et, en fin de compte, fruits du mental diviseur. Eros tend ses filets entre tous les êtres de tous les temps, qui ne sont tous autant qu'ils sont que les embranchements d'une même source, coulant vers le même océan.

Il est facile de constater que la répression actuellement imposée à l'individu par lui-même (sur-moi) et par la société est grandement exagérée par rapport aux besoins et aux possibilités du monde rationalisé et *technicisé* dans lequel nous vivons. La société, pour sa part, continue à maintenir une domination abstraite, sans aucun rapport avec la réalité, tandis que le sur-moi continue d'imposer les exigences (morales) d'un monde dépassé.

Tout concourt à faire oublier à l'homme qu'il pourrait travailler moins et déterminer lui-même ses plaisirs, ses besoins et leur mode de satisfaction.

La morale courante risque évidemment d'y perdre son utilité qui consiste surtout à maintenir le système de répression qui s'est perpétué jusqu'à nous, en dignifiant *l'homme moral*, c'est-à-dire celui qui réprime son corps, réprime ses désirs et sublimise sa sexualité.

Ce héros *moral* boursoufflé de sa propre importance acceptera ensuite son rôle d'objet d'exploitation dans un monde économique et politique qui lui échappe complètement. Autrement dit, on lui souffle des ballons pour qu'il accepte, comme un enfant docile, de laisser aux autres les réalités physiques et corporelles. Ce qu'on appelle la culture de masse

remplit aujourd'hui cette fonction essentiellement aliénante qui consiste à échanger le tout pour le rien.

\* \* \*

Pour récapituler, rappelons que nous avons vu l'individu sortir des conflits de la tendre enfance enrichi d'une personnalité tyrannique faite de la culpabilité intériorisée, accepter peu à peu d'abandonner les plaisirs réels pour des satisfactions imaginaires ou différées indéfiniment, s'aliénant totalement lui-même dans une vie hors-soi, abstraite, où le plaisir est remplacé par des compensations artificielles dont la morale et l'argent forment les deux principales catégories. S'il est inutile de rappeler aujourd'hui que la dignité morale n'apporte pas le bonheur, il n'est peut-être pas superflu (malgré le proverbe courant) de répéter que la richesse ne procure pas non plus le bonheur, parce que, comme l'a fait remarquer Freud, l'argent n'est pas un souhait infantile.

Le rôle de la morale et de l'argent a pris dans les sociétés modernes une place encore plus importante du fait que la domination sociale tend à y perdre ses moyens extérieurs de contrainte les plus violents. L'auto-discipline ou le conditionnement volontaire sont appelés, dans ce schéma, à faire assumer par l'individu une dose de plus en plus forte d'auto-répression.

Car le rôle du père dans la vie fantasmatique de l'enfant est désormais dévolu à la personne anonyme de la société, l'autonomie de la famille y étant réduite à bien peu de choses et donc l'autorité du père par voie de conséquence. Ainsi le sur-moi a-t-il tendance à devenir une formation d'agences sociales spécialisées. <sup>(1)</sup> Et, en conséquence, à prendre ses distances avec l'individu lui-même (ego).

---

(1) Toute cette question a été étudiée avec beaucoup de maîtrise par le professeur Herbert Marcuse dans une communication intitulée *Obsolescence of Psychoanalysis*, présentée au congrès de 1963 de l'American Political Science Association, à New York. Ce texte a été par la suite publié dans le numéro d'octobre-novembre 1966 de la revue "Partisans", sous le titre: "Le vieillissement de la psychanalyse".



Le passage de l'autorité du père à celle de la société s'est accompagné, il est vrai, d'une part de *libéralisation* de mœurs qui, à première vue, peut apparaître comme un surplus de liberté. Ainsi, la morale sexuelle s'est détendue, le bien-être matériel a été mis à la portée d'un plus grand nombre de gens et la culture est enfin descendue de son piédestal aristocratique.

Il s'agit cependant de savoir quelle part de satisfaction réelle comporte cette libéralisation des mœurs et si cette liberté qui semble, à première vue, octroyée à l'individu n'est pas consommée toute entière par le sur-moi, c'est-à-dire, dans les circonstances, la *conscience sociale* dont la tyrannie sur l'individu est d'autant plus forte qu'il se l'impose à lui-même, n'étant exposé qu'à un minimum de contraintes extérieures.

Eros s'en trouve du coup discipliné et ses manifestations constamment soumises au jugement de la *conscience sociale*. Il perd sa faculté propre qui est de révéler les êtres les uns aux autres et de les rapprocher par ce qu'ils ont de plus intimes, dans le plaisir.

Finalement, cette société complètement aliénée elle-même, c'est-à-dire ne sachant plus où elle va et travaillant sans aucun but à asseoir une domination abstraite, n'offre à l'individu que des palliatifs des plaisirs réels; mais ces palliatifs renforcent constamment une suggestion, un désir, désir qui devient bientôt insupportable, car le plaisir est à la fois plus près de nous et plus inaccessible que jamais.

L'écart ainsi créé entre la *conscience sociale* et les instincts de plaisir, va s'accroissant jusqu'au point de transformer l'ego en un simple amas de frustrations et de culpabilité. On obtient là le type parfait de l'homme moderne des sociétés avancées. Dans son naufrage intime, la société lui offre des bouées de sauvetage qui lui permettent de rester en surface et de faire bonne figure malgré tout. Ce sont, principalement, la morale, c'est-à-dire le moyen de s'identifier à un groupe considéré comme valeur en soi, et l'argent, commun dénominateur de tous les plaisirs sociaux (qui sont plutôt

des divertissements au sens étymologique du mot) et récompense idéale à la domestication de l'individu.

Dans une telle société, qui est la nôtre, toutes les manifestations non frelatées d'Eros, c'est-à-dire principalement l'art et la sexualité, ne peuvent être que des signes de refus, de révolte, de remise en question. Eros se fait anarchiste.



## III

*La volupté d'être*

*« The goal of life is neither more favorable rebirth nor extinction of self or of desire, as some have maintained, but dwelling here and now, beyond appetites, consummate, unfevered, in bliss, in wholesomeness. »*

Nouveaux dialogues du Bouddha, d'après A. J. Bahm, *The Philosophy of the Buddha*.

*« Le plaisir est non seulement l'image mais l'expérience, la réalisation du divin. »*

Alain Daniélou, *L'Erotisme divinisé*





Ce n'est pas par hasard que j'ai cité un aphorisme hindou vers le début de cet essai. La théorie de la non-dualité védantique servira en effet de fondement métaphysique à notre premier axiome, à savoir que le plaisir, ou la volupté, est l'essence même de l'être.

Aux deux états de veille et de rêve, qui sont généralement considérés comme étant les états propres à la nature humaine, les hindous en ajoutent un autre, qui échappe à l'observation parce qu'il tient justement au domaine de l'indicible. C'est l'état de sommeil profond.

Cet état est celui de l'être retiré en lui-même, sans commencement et sans fin, en dehors de toute manifestation extérieure à lui. Or, cet état correspond à la joie suprême, au suprême contentement : c'est l'état de la possession totale de soi. Il se retrouve analogiquement dans tous les modes de développement qui amènent l'être à la vie.

Sur le plan cosmique, c'est l'état de la grande tranquillité qui précède la *création* du monde, la potentialité absolue, sans production extérieure, qui était figurée chez les anciens Grecs par Omphalos, le nombril, le centre inactualisé du monde.

Sur le plan humain, c'est le *soi*, le noyau de l'être à partir duquel il se forme et auquel il revient, sa seule réalité permanente. Cela qui, selon l'expression de l'*Upanishad*, "est ouïe derrière l'ouïe, mental du mental, verbe derrière la parole... vie du souffle de vie et vue derrière la vue".

L'activité humaine, et même le sommeil ordinaire hanté de rêves, est fait d'une succession de pensées ou de perceptions qui s'enchaînent indéfiniment, constituant une activité mentale qui nous paraît ininterrompue et cohérente; mais ce ne sont là, en vérité, que mailles d'un filet dont l'essentiel est le vide, c'est-à-dire l'espace entre les mailles.

Ainsi, entre chaque pensée qui s'exteriorise, ou entre chaque perception, il y a une infinitude de vide où rien n'est perçu, où aucune modification n'affecte la conscience. C'est par ces *instants de vide* imperceptibles que la volupté d'être transpire à l'être extérieur et donne de ce fait une consistance

vitale à la succession indéfinie des mouvements, pensées ou perceptions.

La volupté sous-jacente dont il est question est, en soi, inerte et sans action. Elle est l'être même, comme la permanence immuable de la mer sous le mouvement des vagues ou la pérennité de la voûte céleste derrière le jeu des nuages. Nous y baignons à l'égal de tous les êtres et y puisons comme à une source inépuisable de plaisir et de volupté. Aussi loin que l'on semble s'en éloigner, c'est à cet état que toute sa vie l'on tend et de toutes les fibres de son être. Nous retrouvons là, sous une autre forme, le rêve du plaisir absolu de l'état d'enfance, qui habite notre vie inconsciente et motive nos actions en apparence les plus *libres*. Nous sommes comme des icebergs dont ne surnage qu'une petite partie de leur masse totale. Notre mental troublé et tiraillé entre plusieurs impulsions paraît accaparer toute la vie, à la surface d'une plénitude inconsciente baignant dans la volupté d'être. Shakespeare ne croyait pas si bien dire quand il écrivait dans *La Tempête* : "Nous sommes de l'étoffe dont les rêves sont faits et notre courte vie est frangée de sommeil". De même, dans l'*Ajax* de Sophocle : "Je le vois, nous ne sommes rien d'autre que des rêves : notre vie n'est qu'une ombre fugitive".

Tout au monde ramène au repos voluptueux du sommeil profond, de l'être dans sa propre plénitude. Toute perception ou sensation ou pensée ne peut être que perception, sensation ou pensée de *cela*, présence derrière toute existence. Le jeu de la vie consiste ainsi en éloignements ou en rapprochements *fictifs* de cet état de volupté profonde qui pénètre tout. De cette fiction font également partie l'angoisse ou la joie, selon que l'individu se sent exilé du plaisir ou en sa possession partielle. Tous les autres plaisirs, de quelque ordre qu'ils soient, tiennent à celui-là. Eros personnifie l'action de cette présence dans le monde et c'est pourquoi le plus grand des plaisirs, le plus complet, est celui de l'amour, où la conjonction de deux être rétablit la communication avec la volupté essentielle, en rompant les digues érigées par l'ego. Symbole de ce plaisir aussi, l'état de l'enfant dans le



sein de sa mère; ici, la psychanalyse rejoint la théorie traditionnelle sur la dualité en décrivant le traumatisme de la séparation d'avec la mère comme l'un des facteurs déterminants de la vie tout entière.

Ici également retrouvons-nous l'instinct de mort, qui, selon Freud, explique toute une catégorie de manifestations psychiques autrement inexplicables. Cet instinct serait une forme du désir d'un retour à l'origine, un besoin d'échapper aux tribulations de l'état de séparation dans le repos du sommeil profond, dans l'unité retrouvée.

Si la manifestation de cet instinct est particulièrement vive chez des individus dont le mécanisme d'adaptation à la vie a été troublé, on retrouve également cet appel à la délivrance chez les poètes et les mystiques, c'est-à-dire chez ceux qui par leurs affinités particulières ont gardé ou rétabli un contact plus conscient avec l'état de volupté primordiale.

\* \* \*

A l'état de veille, nous percevons *normalement* les objets extérieurs et éprouvons, en conséquence, des sensations. Dans l'état de rêve, il n'y a pas à proprement parler de perception extérieure, car le mental fabrique lui-même la matière dont il se nourrit; les sensations éprouvées dans cet état correspondent à des projections du mental lui-même et non à des objets extérieurs actuellement présents.

Ces deux états se situent sur le même plan en ce qu'ils supposent tous les deux une dualité s'établissant entre un monde perçu et un être percevant, ou entre une pensée et celui qui pense. Il y a prise de conscience de quelque chose (objet, sensation, etc.) par quelque chose d'autre (le moi, l'ego).

Quant à l'état de sommeil profond, ou sans rêves, il se définit par une absence de toute activité mentale, c'est-à-dire par la suppression de la dualité entre ce qui est perçu et ce qui perçoit. Vide d'un contenu qui se déroulerait dans

le temps, comme c'est le cas pour les deux autres états, le sommeil profond est, à proprement parler, sans durée, la durée pouvant être décrite comme le mode de référence d'une série d'événements. Or, dans le sommeil profond, il n'y a pas d'événements : il ne se passe rien. On y sombre ; on en revient. Entre ces deux moments, le temps est aboli pour l'individu lui-même. On ne peut dire tel individu a passé un temps  $x$  dans le sommeil profond, puisque l'individualité, constituée essentiellement par l'activité mentale, se trouve abolie de par la nature même de cet état.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est cependant le fait qu'une semblable suspension dans la succession des événements de l'individualité se produit entre chaque activité mentale, perception, sensation ou pensée. Il y a une perception, une sensation ou une pensée, puis il n'y a plus rien, puis il y a une autre perception, sensation ou pensée.

La durée ne pouvant être mesurée et ressentie que par la succession des perceptions, sensations ou pensées, l'intervalle entre chacune est non seulement imperceptible, mais véritablement intemporel ; il n'appartient pas au monde du temps et de l'espace, mais représente une échappée infinitésimale par rapport à l'état de dualité. Ainsi, dans le cas du sommeil profond, est-on conscient d'avoir dormi, sans être conscient d'aucun contenu, d'aucune durée.

Ce vide au sein de la durée correspond à l'idée de repos parfait, de béatitude. Son absence rendrait toute vie impossible, bien qu'il ne soit jamais ressenti par l'être conscient. Cet état inconditionné, hors de la dualité de la conscience, assure, en quelque sorte, la continuité de la vie et de la conscience même ; c'est à la fois l'étoffe de tous les événements créés par le mental et aussi *ce* qui en jouit en définitive.

Si cela échappe aux cadres ordinaires de notre pensée, il n'en reste pas moins que cette source indicible de l'être est plus proche de nous, si l'on peut s'exprimer ainsi par analogie, que notre propre individualité.

C'est, pour reprendre la terminologie hindoue, le *soi*, totalité immuable en elle-même, mais sous-jacente à toutes les



formes d'individuation. C'est l'être se repaissant de sa propre volupté.

"Le soi, explique John Levy dont j'emprunte ici en partie l'exposé de la pensée védantique, demeure sans modification dans les trois états, mais il est obnubilé, comme le soleil, quand des pensées, des sentiments ou des perceptions sensorielles surviennent. Il n'est pas alors appréhendé directement, mais indirectement à travers le sens intime de l'existence personnelle et la conscience des objets perçus, qu'ils apparaissent comme physiques ou mentaux, et à travers l'appétition, dont le but ultime est toujours la cessation du désir, c'est-à-dire la paix inconditionnée." (1)

Ce qui est perçu, à l'état de veille, c'est-à-dire dans la vie ordinaire, est en soi non-duel. C'est l'acte même de percevoir qui opère une division relative entre l'objet de perception et l'acte de percevoir. Car ce n'est toujours que le soi qui se perçoit lui-même, produisant ainsi le plaisir que ressent l'individu.

Le mental n'existe que par son activité hors de laquelle l'être se repose en lui-même, dans le pur plaisir d'être, sans individuation ni objectivation.

C'est le mental qui objective les sensations pour en faire des objets de perception ; c'est le mental qui crée l'événement. (2)

Tout ce développement métaphysique un peu abrupt pour arriver à la conclusion que tous les hommes désirent le bonheur (ou le plaisir) non seulement parce qu'il tient à l'essence même de leur être; mais surtout qu'il leur est immédiatement présent. Toute la vie individuelle pourrait être comparée à un jeu de cache-cache où l'être se masque, s'ou-

---

(1) *La nature de l'homme selon le Vedanta*, traduction René Allar, Denoël, 1960, p. 47.

(2) "Quand quelque chose est appréhendé, quelque chose existe certainement, mais pas comme cette chose apparaît, car l'apparence est déterminée uniquement par celui qui perçoit et non par la chose elle-même. Les sens sont comme autant de langages, qui expriment dans leur idiome particulier un état de l'être inobjectivé qui est au-delà du domaine de l'expression." Ibid. p. 61.

blie, se cherche et finalement se découvre lui-même. Pour reprendre une comparaison traditionnelle, c'est le *soi* qui anime les marionnettes et c'est lui qui en éprouve le contentement final, même si, du point de vue du spectateur, ce sont les marionnettes qui semblent agir.

Nous passons ainsi notre vie à poursuivre le plaisir essentiel à notre être à travers les objets et les événements et cette activité jamais comblée a pour nom le désir.

Le désir, c'est le manque à être qui est à l'origine de toute activité et de toute connaissance. Ici encore, la psychanalyse nous apporte son précieux concours en nous enseignant que la perception nous découvre non pas une réalité extérieure à soi, mais bien plutôt extériorise, ou *découvre* à l'extérieur, des images intérieures qui tiennent lieu de l'objet perdu.

La conscience humaine façonne ainsi continuellement la réalité, à *son image et à sa ressemblance*, en vue de la rendre conforme à l'objet perdu à l'origine, qui est le plaisir, qui est l'être même.

Entre la naissance et la mort, il n'y que le désir. Ce désir multiplié à l'infini, engendre une agitation mentale, une tension, un déséquilibre.

Chaque fois que l'être se retrouve dans l'objet, par la satisfaction d'un désir, il se produit, au contraire, un plaisir tel que le temps s'abolit, que tout devient sans importance et relatif à ce seul plaisir. Comme il paraît, à première vue, que ce soit l'objet lui-même qui produise le plaisir, on établit une relation d'équation entre cet objet et le plaisir éprouvé ; or, la satisfaction du désir n'a fait que mettre fin à l'agitation mentale et au déséquilibre créé par le désir et a permis, durant ce court instant de bonheur, de court-circuiter la jouissance de soi, comme dans le sommeil profond ou dans l'intervalle entre deux actions mentales, mais ici perçue et ressentie comme faisant partie de la vie consciente à l'état de veille.

L'objet extérieur n'apporte pas véritablement le plaisir ; c'est le repos, la suspension de la poursuite mentale qui rend



l'être à sa béatitude. De sa nature même, le désir s'adresse à tous les possibles parce qu'il est fondamentalement désir de soi. Le désir est amoureux du possible dont il engendre incessamment le réel, dans une conception toujours insatisfaite.

On voit que le désir ne peut être autre chose qu'une ambiguïté. S'il s'adresse à toutes les choses et à tous les êtres, il ne peut se satisfaire d'aucun, tout en retrouvant en tous l'étoffe unique du plaisir d'être.

Dans quelque état qu'il se trouve, l'homme est traqué par le bonheur; mais il est également traqué par une organisation rationnelle de plus en plus complexe qui le force à vivre à un niveau élevé d'abstraction, alors qu'il est toujours aux prises avec les problèmes de l'immédiat.

Ainsi, à mesure que se complique l'organisation sociale, la part de contrainte, et donc le refoulement du corps de jouissance de l'enfant, tend à augmenter; la poursuite du *bien* et du *futur* tend à rapetisser constamment la vie *immédiate* qui est la seule vie du corps et la seule qui procure du plaisir.

Les choses réelles perdent leur substance pour devenir des abstractions et le sur-moi (l'idéal) atteint des proportions qui mangent toute la conscience de l'individu. Dans ces conditions, le plaisir sous-jacent à l'être n'a plus guère de possibilité de se manifester à la conscience qui devient de ce fait une conscience malheureuse à la recherche d'elle-même, c'est-à-dire de son corps.

Car la conscience est en définitive le corps même (qui incarne la possibilité d'individuation de l'être) et c'est à travers le corps que l'être se retrouve et se reconnaît dans le plaisir.

Il faut renverser la description classique de l'homme : les facultés de l'*esprit* sont les instruments du corps et non pas le contraire. C'est la raison pour laquelle le *mécanisme* des anciennes traditions se fondait sur un rituel corporel et non pas sur les démarches du mental. Ce n'est que dans et par le corps que l'être peut se réaliser soi-même; on n'a jamais

compris en Occident ces techniques *spirituelles* de transformation du corps généralement connues sous le nom de *yoga*.

Le christianisme aurait dû s'interroger plus profondément sur le *mystère* de la résurrection des corps et sur le contenu réel de la notion de *corps glorieux*. Dans le *ciel* où il n'y a, théoriquement, pas de place pour le malheur, il n'y a pas non plus de place pour l'appareil psychique qui, chez l'homme, secrète ce malheur.

Chez l'enfant, comme chez les êtres vivants autres que l'homme adulte, la perception est immédiate, sans interférence des structures abstraites ou mentales. L'enfant vit dans une totalité dont il est partie, sans ce sentiment de séparation irrémédiable qui lui viendra avec l'âge.

Le problème de la connaissance ne se pose pas à l'enfant puisqu'il adhère directement aux choses, ou plutôt à ce monde global où le mental *découpe* les objets du monde extérieur sur le modèle de son monde intérieur.

Tout le problème de la connaissance vient justement de ce que l'on cherche à posséder intellectuellement ce monde global des choses, qui n'est perceptible qu'au niveau du sensible. C'est, au fond, le même problème que celui du désir, en ce sens que la possession intellectuelle du sensible aurait pour fonction de combler un vide, de remplacer le corps refoulé, le corps perdu de l'enfant.

La science, quant à elle, se soucie peu des choses en soi ; elle ne connaît que des rapports *efficaces*, des mesures exactes qui produisent des effets, à l'intérieur d'une organisation abstraite du monde. La science *abstrait* littéralement le monde réel.

\* \* \*

La possession symbolique de la réalité physique nous est assurée par le maniement des mots, c'est-à-dire des signes et des symboles qui constituent aussi bien la parole que la pensée. Par ce moyen également, l'homme accumule son passé et prépare son avenir. (Alfred Korzybski, le fondateur de la



*sémantique générale*, voyait dans cette possibilité pour l'homme d'accumuler les expériences passées la caractéristique essentielle de l'humanité).

L'envers de la médaille, c'est qu'à mesure que l'homme s'assure d'une plus grande part de passé et de futur, plus le présent, l'immédiat, lui échappe, non pas comme efficacité, mais comme plaisir.

De même que le corps refoulé a asservi le mental de l'homme et lui a imposé sa propre vie refusée, de même le présent aboli est en train de se rétablir dans la pure abstraction que serait *l'instant cybernétique*, c'est-à-dire que les causes et les effets étant posés d'un seul coup, le temps serait transformé en une succession monotone d'instantanés parfaits, corrigés d'avance.

On se trouverait là en présence de la reproduction la plus parfaite de l'instantanéité naturelle; le mental, qui crée le temps, peut aussi l'abolir, à sa façon.

Le monde est en soi une continuité absolue, sans césure ni division, un flux vital où tout arrive sans qu'il n'y ait de projet, sans cause et sans effet.

Sur cette continuité, le mental humain impose ses limites, ses divisions, en un mot sa discontinuité qui, si elle ne peut changer le monde en soi, n'en constitue pas moins un monde propre à l'homme, fait d'une succession d'événements livrés au jeu des causes et des effets.

L'événement est le fruit de la rencontre des instruments abstraits du mental humain (signes, symboles etc.) et de la réalité indicible perçue par les sens.

Notre perception mentale, c'est-à-dire l'édification du monde des événements pourrait être conçue, en poussant nos conclusions à leurs limites, comme une vaste structure de sublimation tendant à reconstruire un monde idéal qui n'est que la forme transfigurée, on l'a vu, du monde de jouissance où l'enfant était tout puissant.

Au niveau non-verbal de la simple perception des sens, il n'y a pas de projet, pas de réalisation autre que le plaisir diffus. Il n'y a ni commencement ni fin, ni séparation d'une

entité consciente d'avec le reste de la réalité. Aussi ne vivons-nous cette vie que sur le mode de l'in-conscience.

Dans cette perspective, la vie mentale, structurée intellectuellement, n'est qu'une construction superficielle à partir d'une réalité globale, dont l'existence est bien réelle, mais qui est indicible et ineffable. Nous percevons donc un monde organisé, non pas que nous formons à mesure, de toutes pièces, mais que nous conformons à notre désir fondamental.

C'est également dans cette optique que les traditions orientales ont posé la question de la *libération*. En un mot, comment échapper à cette vie superficielle qu'on s'est soi-même donnée et dans laquelle on s'est finalement égaré, pour retrouver la liberté et la volupté fondamentales de l'être? Comment échapper à l'abstraction agglomérée autour du moi individuel?

Plusieurs voies sont proposées dont les deux principales sont le discernement intellectuel, qui consiste à détruire à l'aide de l'intelligence même l'échafaudage d'abstractions que le mental a édifié à partir du réel *concret* — et la voie d'Eros où l'être ouvre toutes grandes les digues de l'individualité pour être submergé et se noyer dans la volupté universelle.

De même que, selon le point de vue traditionnel, l'homme *libéré* continue à vivre simplement de la vie de tout le monde, de même celui qui aura su échapper aux pièges de l'abstraction et aux mirages du désir pourra-t-il continuer à utiliser les diverses catégories mentales, mais en connaissance de cause cette fois, ayant cessé une fois pour toutes de *se faire des idées*, comme on dit.

Il se trouvera de ce fait à l'abri du désarroi que provoque chez l'homme asservi la confusion entre les différents niveaux d'abstraction, confusion qui n'est elle-même que l'extériorisation, ou l'objectivation de l'angoisse vitale que fonde chez lui un désir méconnu et impossible.

Ayant cessé de se concevoir comme un être isolé et menacé en un monde étranger et hostile, l'homme vivra désormais en accord avec la spontanéité naturelle, flexible et souple



comme l'eau et le vent, épousant comme eux toutes les formes, pour reprendre la vieille image taoïste, libre et désengagé <sup>(1)</sup>.

\* \* \*

On a vu que les traditions orientales aussi bien que la psychanalyse nous apprennent que l'individualité est constituée d'un réseau de limites fictives dont les principaux points de coordonnées sont situés en dehors d'elle.

Indépendamment de toutes les théories sur l'hérédité, la psychanalyse a retrouvé à l'origine de l'individu un enchaînement inextricable de causes. L'enfant, a-t-on dit, est le produit non seulement d'une génération physique, mais d'une génération psychique qui, à travers sa mère, le fait tel qu'il sera, le détermine avant même qu'il ne soit né.

L'être est libre s'il n'est pas limité par un isolement fictif; mais non l'*individu* et c'est à son niveau que joue la nécessité, décrite par le bouddhisme comme l'enchaînement sans fin des causes et des effets, ce qui est l'individualité même.

La liberté, ce ne peut être que l'inconditionné, c'est-à-dire la volupté première et permanente de l'être, sous-jacente aux manifestations transitoires de l'individu.

L'état de veille est la poursuite de nos rêves, qui ne sont eux-mêmes que la poursuite de ce rêve immense et indicible de la volupté d'être, que nous avons autrement comparé au corps de jouissance de l'enfant.

J'ai rappelé plus haut que Freud avait été amené, au cours de ses recherches, à postuler une totalité enveloppante qu'il a appelée le *ça* (id), domaine non régi par les structures abstraites du mental, ni accordé aux limites de l'ego. *Ca ça*

---

(1) "Quand nous avons faim, nous mangeons; quand nous avons sommeil, nous nous étendons; où intervient dans tout cela le fini ou bien l'infini?"

*Essais sur le Bouddhisme Zen*, D. T. Suzuki, (Première série) Albin Michel, Paris 1954, p. 21.

qui pourrait être comparé à une masse énorme immergée dont ne surnagerait qu'un point minuscule, l'ego, n'est pas sans rappeler quelque peu le *soi* du *Vedanta*, source de toute vie et de toute félicité.

Il est intéressant de noter, sans vouloir toutefois forcer les rapprochements entre une doctrine traditionnelle et une théorie tirée de l'expérience clinique (quoique l'on puisse facilement concevoir les doctrines traditionnelles comme des projections dans le monde du langage et de la pensée de la même réalité perdue qui habite les fantasmes infantiles) que c'est également par un terme neutre qui signifie *cela* que l'hindouisme désigne parfois ce qui est sous-jacent à l'activité de l'homme aussi bien qu'aux manifestations de la nature.

Derrière la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, la parole, il y a *cela* qui voit, qui entend, qui goûte, qui appréhende, qui s'exprime, *cela* qui jouit, qui est jouissance pure. Immergé dans *cela*, l'être participe à la volupté vitale; isolé artificiellement, il s'étiole et dépérit. Tous les artifices du monde *abstrait* ne pourraient parvenir à combler l'être en l'absence de *cela*, car ils ne sont que des incitations plus ou moins directes à retrouver cette volupté première.

Les anciennes sociétés, moins obsédées par l'efficacité, avaient prévu des périodes d'initiation qui facilitaient à l'homme les passages difficiles et elles lui reconnaissaient le droit de se retirer, après avoir joué son rôle social, de passer derrière la scène pour s'identifier à *cela* même qui anime les acteurs. Cette liberté retrouvée, au delà des conditionnements de la vie sociale et des structures mentales du sur-moi est parfois comparée au fleuve remontant à sa source, l'énergie vitale retournant à la volupté première de l'être.

Nous assistons actuellement dans les pays hautement industrialisés, à des manifestations de plus en plus fréquentes de ce que certains ont qualifié de *retour à la barbarie* et qui me semble bien plutôt correspondre à un éclatement des structures rationnelles à certains niveaux.

Je veux parler ici de tous ces divertissements confinant à l'hystérie auxquels s'adonne la jeunesse, où le corps et la dé-



raison reprennent leurs droits. Il faut ajouter à cela l'usage largement répandu chez les étudiants (qui forment la couche intermédiaire et relativement privilégiée de la société de demain) des stupéfiants de toutes sortes, drogues qui ont surtout pour but de soulager l'individu du fardeau de la raison devenu trop lourd à porter.

D'instrument efficace dans la poursuite de certaines fins et même dans la transformation érotique d'une partie de l'activité humaine, la raison devient un fardeau et une entrave si son action s'étend à des domaines jusqu'ici réservés à la spontanéité et où son rôle n'en peut être un que de domination arbitraire. Or, la société moderne tend normalement à assujettir à sa domination une part toujours plus grande de la vie des êtres qui la composent. C'est une société jalouse du bonheur des hommes parce qu'elle est confusément consciente que dans l'état de plaisir l'être échappe aux conditionnements sociaux.

Dans un monde qui avait, à des fins d'homogénéisation sociale, poussé à ses extrêmes le refoulement du corps et des plaisirs corporels, on voit réapparaître sournoisement, et par les voies mêmes de la raison, une sorte de dictature démagogique du corps, mais d'un corps aliéné dont témoignent la mode, sous toutes ses formes (la vie vécue dans les yeux des autres) et l'omniprésence des vedettes de cinéma qui ne s'imposent de plus en plus exclusivement que par leur corps ou l'appétit charnel qu'elles excitent.

Par cette voie de l'aliénation, toute détournée qu'elle soit, le corps est ramené en surface et s'impose malgré tout comme la seule réalité porteuse de désir. Ce désir est cependant refusé à son tour, au nom de l'efficacité, et reparaît sous mille masques dans toutes les manifestations de la vie moderne. Il faudrait calculer le dosage d'érotisme aliéné auquel est soumise toute la matière littéraire, radio-télévisée ou cinématographique, par exemple, dont s'alimente la société américaine. Il n'y reste, à première vue, que bien peu de place pour *les choses sérieuses*.

Il est bien connu que pour vendre quoi que ce soit, de nos jours, il faut y *mettre du sexe*. La sexualité nous a monté à

la tête, c'est le cas de le dire. Il en résulte un sentiment de frustration généralisé qui suffirait à expliquer la rage d'auto-destruction qui anime nos sociétés. On ne tue que faute de pouvoir aimer.

Les désirs insatisfaits reviennent vers nous comme un troupeau affamé, atteints de cette pestilence dont parlait William Blake à leur propos, enragés et ne pouvant que détruire ce monde qu'ils n'ont pu posséder.

C'est cela même qu'exprimait Nietzsche dans le passage suivant de la *Généalogie de la morale*, que Freud encore jeune eut l'occasion de méditer: "Tous les instincts qui n'ont pas de débouché, que quelque force répressive empêche d'éclater au dehors, retournent au dedans — c'est là ce que j'appelle l'intériorisation de l'homme: de cette façon se développe en lui ce que plus tard on appellera son *âme*. Tout le monde intérieur, d'origine mince à tenir entre cuir et chair, s'est développé et amplifié, a gagné en profondeur, en largeur, en hauteur, lorsque l'expansion de l'homme vers l'extérieur a été entravée. Ces formidables bastions que l'organisation sociale a élevés pour se protéger contre les vieux instincts de liberté ont réussi à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre et vagabond — contre l'homme lui-même (...). Alors fut introduite la plus grande et la plus inquiétante de toutes les maladies, dont l'humanité n'est pas encore guérie aujourd'hui, l'homme malade de l'homme, *malade de lui-même*." (1)

Cette maladie atteint, dans nos sociétés, le point critique où elle doit se résoudre par la mort ou la guérison. Point n'est besoin d'exhortations pour transformer le monde dans le sens d'un retour au sensible et au corporel; il y retourne par ses excès même dans l'autre sens. La question est plutôt de savoir dans quel état nous y arriverons et si le corps *retrouvé* à la fin de cette longue folie ne sera pas un corps déchiqueté.

---

(1) Trad. Henri Albert, *Mercur* de France, 1908, p. 137-138. C'est Nietzsche lui-même qui souligne.



## IV

## *De la pénurie à l'abondance*

*« L'homme social est inadapté à son sort biologique d'être mortel; l'homme biologique est inadapté à son sort social d'être réprimé. »*

Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*

*« La possibilité d'assurer, au moyen de la production sociale, à tous les membres de la société une existence non seulement parfaitement suffisante au point de vue matériel et s'enrichissant de jour en jour, mais leur garantissant aussi l'épanouissement et l'exercice libres et complets de leurs dispositions physiques et intellectuelles, cette possibilité existe aujourd'hui pour la première fois, mais elle existe. »*

Friedrich Engels, *L'Anti-Dühring*.





L'aliénation de l'individu, qui le fait vivre en dehors de lui-même, ignorant ses intérêts propres et privé du plaisir d'exister, ne saurait, quoi qu'on fasse, être abolie dans l'esprit seulement. Une philosophie moderne qui n'aurait pas pour but de changer la vie serait une philosophie inutile, qui s'inscrirait de ce fait dans le système d'auto-asservissement de l'homme et serait intégrée par l'exploitation organisée, sous forme de culture.

Il convient donc, après avoir tenté de déterminer la nature de l'individu, de se pencher sur les structures de la collectivité, dans le but de situer les caractéristiques globales de la société où nous vivons en rapport avec les possibilités de plaisir, de bonheur, de liberté qu'elle offre à l'homme.

On peut présumer que les individus se groupent en sociétés aux fins de défendre des intérêts communs et de tirer de la vie le plus possible de jouissances. Si ces fins ne sont ni poursuivies ni atteintes, on pourra à juste titre parler d'aliénation de l'individu. Or, qu'en est-il de la société contemporaine la plus *avancée* ?

Les réalisations techniques de cette société sont impressionnantes, l'accumulation de richesses y est sans précédent et pourtant, il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour constater que, loin d'être plus heureux, les hommes y sont plus angoissés, plus incertains sur eux-mêmes, plus *énervés*, plus *névrosés* qu'en aucun temps et qu'en aucune autre société.

La communion érotique qui constitue le ciment de toute société organique y est de plus en plus rongée par l'agressivité aussi bien individuelle que collective, qui tend à aliéner toutes les possibilités de plaisir.

Notre société est peut-être la première à prétendre accaparer l'homme entier dans un projet de mobilisation totale et constante. Même quand il repose, l'homme moderne *travaille* et continue d'être soumis à tout un réseau de pressions et d'incitations sociales qui le privent de sa vie propre. L'individu moderne n'a de pensée, ni de jouissance qui n'aient été transformées en instruments d'oppression. Eros a été sa-

crifié à l'efficacité maximale et le corps, à une certaine idée sociale du corps.

L'érotisme, sans lequel toute la vie sociale est répressive, suppose l'existence d'un groupe organique, qui respire du même souffle et qui soit lié par autre chose que par une série d'intérêts particuliers et proprement extérieurs à l'être. Il ne demeure autrement qu'une situation de contrat où chaque contractant entretient à l'égard des autres des sentiments de méfiance justifiée.

Qu'advient-il alors si la majorité des contractants se trouvent lésés dans leurs intérêts par un groupe minoritaire qui impose et justifie ses intérêts grâce à une superstructure anonyme, véritable machine à *décerveler* comme en avait inventé le célèbre personnage d'Alfred Jarry, le Père Ubu?

Ce *décervelage*, c'est l'aliénation au second degré. L'individu consent à sa propre dépossession, parce qu'elle lui apporte l'illusion de la sécurité, accompagnée d'une promesse de satisfaction projetée dans un avenir qui recule sans cesse.

Pour retracer l'histoire d'une telle société où les forces de répression, de destruction et de domination prennent le pas sur les facteurs de liberté, de production et de progrès, Herbert Marcuse a utilisé, dans son livre *Eros et Civilisation*, la dialectique du principe de plaisir et du principe de réalité, selon deux termes par lesquels Freud expliquait la formation de l'ego individuel. Cette paire dialectique rencontre, sur le plan économique, la dynamique de la pénurie et de l'abondance.

Aux prises avec les problèmes de la pénurie (pénurie de nourriture, à l'origine), l'homme dut apprendre à sacrifier certains plaisirs immédiats, en vue d'une satisfaction différée, mais réelle. En reconnaissant ainsi le principe de réalité, l'homme obtenait de nouveaux pouvoirs sur la nature et commençait la longue histoire de la transformation de la réalité même. Du monde de la nécessité absolue il faisait un monde conditionné par l'homme et partiellement asservi à satisfaire les besoins de l'homme.



A mesure qu'il transforme ainsi la réalité et qu'il augmente sa puissance, l'homme élargit également le champ de ses désirs aux dimensions des nouvelles possibilités de satisfaction.

La transformation de la réalité suppose une organisation sociale, quelque rudimentaire qu'elle soit, et cette organisation tendra nécessairement au maximum d'efficacité dans des circonstances données. Pour y atteindre, elle doit réprimer les désirs individuels et de ce fait léser ses membres de certaines possibilités de plaisir nouvellement entrevues. La société doit choisir de n'accorder satisfaction qu'à un nombre déterminé de désirs qui deviennent dès lors des fonctions sociales.

Cependant, le principe de plaisir (ou plus simplement le désir) n'accepte pas d'être ainsi refoulé. Il livre un combat perpétuel au principe de réalité, ce dernier devant constamment être rétabli et maintenu. Vaincu à chaque fois, le principe de plaisir survit à un niveau inconscient et, par son action insidieuse, altère insensiblement la réalité qui l'a refoulé.

L'histoire de l'homme est ainsi déterminée par un double phénomène: la répression sociale et la lutte continuelle que mène contre elle le principe de plaisir.

La répression étant, à l'origine, motivée et justifiée par la pénurie, on pourrait croire qu'elle diminue à mesure que la pénurie recule devant la montée de l'abondance. Il n'en est rien, bien au contraire. Plus les sociétés échappent à la pénurie, plus elles paraissent enclines à mettre l'accent sur un système de répression qui, à première vue, paraît dès lors injustifié. La répression des instincts, qui était à l'origine de nature *économique*, aurait donc un contenu autre, d'autant plus mystérieux qu'elle appelle à son secours tout un réseau de superstructures idéologiques.

La répression extérieure (économique) se trouve renforcée d'une répression intérieure dont chaque individu se porte garant. D'abord privé de certaines satisfactions pour des raisons de subsistance qui devaient lui paraître évidentes, l'individu en est arrivé à s'appliquer à soi-même un régime de

répression systématique qui n'a pas de signification apparente et dont, en fin de compte, il ne peut s'expliquer les véritables raisons.

Par l'intériorisation de l'autorité, l'homme aliène sa liberté à des fins qui sont de plus en plus lointaines jusqu'à n'apparaître que dans un brouillard confus de culpabilité sans aucune compensation. C'est le processus même de la civilisation. Les plus hautes réalisations culturelles de l'humanité ont leur côté obscur, qui est leur contenu de répression.

Nous suivrons ici encore Herbert Marcuse qui tente de saisir la signification historique de la répression en utilisant les termes de sur-répression (*surplus-repression*) et de principe de rendement (*performance principle*). La première expression désigne les restrictions qui servent non plus à remédier à la pénurie, mais à assurer une domination sociale. Le principe de rendement désigne, quant à lui, la forme historique du principe de réalité dans notre civilisation.

On a vu que cette forme historique du principe de réalité est fondée économiquement sur le besoin de remédier à la pénurie primitive. L'organisation rationnelle de la société aurait alors exigé que les biens produits par tous les membres y soient distribués équitablement de façon à satisfaire au mieux aux exigences de chacun.

L'individu aurait pu, dans ces conditions, s'accommoder du travail nécessaire, et donc d'une certaine contrainte, pour produire les biens nécessaires à la collectivité. Mais la domination sociale est ici intervenue, imposant un travail supplémentaire, donc une contrainte inutile, une sur-répression, d'abord par la force brutale, puis en réussissant à contraindre l'individu à se l'imposer lui-même, ou du moins à s'y résigner intérieurement, en vue de compensations tellement lointaines qu'elles devenaient, en fait, inexistantes. Les instincts de plaisir de l'individu se trouvèrent donc brimés, puis refoulés, plus que ne l'aurait exigé son intérêt.

Alors qu'une dose proportionnée de répression aurait permis à l'homme d'atteindre un état social où les plaisirs plus ou moins différés auraient dû s'accroître constamment



du fait de la domestication progressive de la nature, la domination sociale a utilisé la rationalisation des instincts en vue de priver l'individu du fruit de son travail plutôt que de le faire servir à la gratification différée de ses désirs.

A cette fin, le corps humain a été peu à peu transformé, d'instrument de perception et de jouissance qu'il était, en un instrument de travail.

La révolution industrielle a marqué le point d'apogée de cette transformation de l'homme en instrument perfectionné, par l'utilisation séparée qui a été faite de chaque sens. Les mouvements du corps ont cessé de s'intégrer dans une totalité où tout était en relation avec tout, pour devenir les numéros d'une série discontinue, à l'image et selon les nécessités des nouvelles techniques d'automatisation, dans un monde disséqué et mesuré.

Le corps humain est ainsi devenu l'outil presque parfait, mais complètement aliéné, intégré dans un système tendant vers la spécialisation maximale.

Marshall MacLuhan a illustré à sa façon le danger que constitue pour l'homme cette séparation des sens et le pouvoir *hypnotique* qu'elle confère à la technique <sup>(1)</sup>.

L'oeuvre de transformation du corps est recommencée à l'égard de chaque enfant, en vue de son utilisation future par la société. La domination a d'abord été l'instrument d'un groupe minoritaire dont les intérêts se sont imposés au reste de la société sous tous les prétextes idéologiques dont l'histoire, depuis Karl Marx, n'est plus à faire.

La désoccultation de ces prétextes, ou si l'on veut l'effondrement des superstructures idéologiques, a fait prendre

---

(1) "... Il est nécessaire de comprendre l'énergie des technologies et le pouvoir qu'elles ont d'isoler les sens et par conséquent d'hypnotiser la société. "Un seul sens à la fois", telle est la formule de l'hypnotisme. Blake a modifié la formule: "elles devinrent ce qu'elles aperçurent". Toute nouvelle technologie diminue l'interaction des sens et la conscience, et plus précisément dans le domaine des innovations où se produit une sorte d'identification du sujet et de l'objet."

*La galaxie Gutenberg*, traduction Jean Paré, édit. HMH, Montréal 1967, p. 392.

conscience de son esclavage à la classe des dépossédés et a produit les soubresauts politiques que l'on sait. A une situation où l'intérêt des classes dirigeantes s'opposait ouvertement à celui du groupe des exploités allait succéder, avec l'accession des sociétés modernes à un haut niveau de développement industriel, une situation beaucoup plus complexe et même beaucoup plus confuse.

La société de la grande concurrence et de l'accumulation indéfinie des biens a fait se recouvrir partiellement l'intérêt apparent de la domination et celui du salarié.

A la condition qu'il assume une fonction, qu'il devienne une fonction, dans une société elle-même complètement aliénée dans le principe de rendement, le salarié, qu'il soit ouvrier, petit employé et à plus forte raison grand commis, peut jouir des biens et des plaisirs produits par cette société dans une proportion plus grande que ce ne fut possible dans aucune autre société antérieure. Mais pas plus que son semblable dans ces dernières sociétés, il ne contrôle ni son travail, ni en général les moyens de production, ni surtout, ne peut vivre librement sa propre vie. Le temps du travail est, à proprement parler, du temps perdu, puisqu'il n'a pas sa fin en lui-même, mais en dehors de lui — la fin du travail, c'est le salaire, c'est-à-dire l'argent avec lequel le salarié peut se procurer biens et plaisirs, comme une récompense purement arbitraire à son travail.

La société conforme au principe de rendement vise à produire l'être social parfait, celui dont l'ego assume lui-même l'état de domination auquel il est soumis et s'installe dans la *liberté* qui lui est, dans cet état, consentie. Il se contente, de même, des plaisirs convenus, conventionnels pourrait-on dire, que la société lui procure et trouve ainsi son bonheur dans l'aliénation la plus complète. C'est l'anti-thèse absolue de la civilisation du plaisir.

Libéré d'un travail aliéné quelques heures par semaine, le citoyen type, c'est-à-dire le salarié, tombe alors sous une autre sorte de domination, celle des divertissements que lui secrète la société, qui ont pour but principal de maintenir l'homme à son plus bas niveau et d'éliminer toute possibilité



de libération, en bloquant à la fois les poussées de l'instinct et celles de l'intelligence.

L'abrutissement du travail — un travail qui n'est jamais fait pour soi et qui maintient l'employé dans son état subalterne, tout sursaut d'indépendance étant aussitôt sanctionné par la perspective de voir décroître le confort relatif dans lequel il vit — facilite l'abrutissement en dehors des heures de travail, sans parler des nombreuses heures de *repos supplémentaire* que l'homme moderne doit s'accorder pour remédier à une fatigue qui ne dit pas son nom et qui est comme une revanche du corps sur cette vie hors-soi qui lui est imposée en désaccord avec ses aspirations profondes.

\* \* \*

Les plaisirs réels de l'homme (dans son corps, ses sens, dont le cerveau n'est que l'ordinateur central) sont primordialement accordés à ce qu'on a appelé la sexualité polymorphe de l'enfant; mais qu'on pourrait exprimer autrement en disant que le plaisir aussi bien pour l'homme que pour tous les vivants est accordé à l'érotisme universel qui unit et comble tous les êtres.

L'éducation sociale réduit à certaines zones du corps le polymorphisme du plaisir, tel qu'il se manifeste chez l'enfant, et spécialise la sexualité en fonction de la reproduction. Les schémas ainsi tracés depuis des siècles sont tellement contraignants qu'ils s'imposent même à ceux qui se refusent à la reproduction sexuelle. Leur attitude demeure purement négative, car leur poursuite du plaisir érotique reste malgré tout conforme aux normes générales.

Seule la *perversion sexuelle* garde encore quelques pâles reflets de la fantaisie érotique de l'enfance; mais il faut ajouter que la perversion est souvent encore plus étroitement conditionnée socialement que la pseudo-normalité. Sa seule valeur, de notre point de vue, tient au refus qu'elle oppose à une morale sexuelle exclusivement fonctionnelle.

La libération sexuelle est tellement importante et primordiale que sans elle la libération du travail même demeure impossible. (Le lecteur aura compris que le libertinage n'a que des rapports très lointains avec ce que nous appelons ici le plaisir et qu'il serait plutôt, à notre sens, du domaine de la superficialité, c'est-à-dire de l'aliénation).

On a vu, par exemple, en Union soviétique, l'avortement de la révolution sexuelle accompagner la faillite de la révolution sociale. L'épanouissement de la joie de vivre et l'extraordinaire efflorescence des arts qui, selon des témoins oculaires, ont suivi les premiers jours de la révolution bolchevique ont bientôt cédé la place à la plus implacable dictature — l'on s'est vite empressé de rétablir le mariage dans ses droits, et avec lui toutes les assises traditionnelles de la famille, gardienne de la morale répressive.

Herbert Marcuse a par ailleurs fait remarquer <sup>(1)</sup> que ce que l'on appelle la libération des moeurs sexuelles dans les pays occidentaux, particulièrement aux Etats-Unis, n'a pu être permise, sans mettre en danger les fondements de la société, qu'à cause de la domestication complète de tous les champs de la conscience individuelle.

La question des rapports entre la sexualité et le travail se pose avec d'autant plus d'urgence que la libération du travail asservissant est maintenant entrée dans l'ordre des possibles. D'une part, le progrès technique pourrait éventuellement faire assumer par les machines la part la plus onéreuse du travail manuel et même intellectuel; d'autre part, le travail qui reviendrait normalement à l'homme, en grande partie du domaine tertiaire et supposant des rapports humains, pourrait être *érotisé*, c'est-à-dire tenir plus de l'esthétique que de la loi des relations ouvrières. On peut imaginer un tel travail, par analogie, comme une oeuvre d'art rapprochant les hommes par la voie du plaisir.

Le conflit n'est pas entre le travail et Eros, mais entre le travail aliéné et Eros. Le mode d'intégration collective dans lequel s'inscrit le travail humain, qu'il soit accordé au prin-

---

<sup>(1)</sup> *Eros et Civilisation*, p. 89-90.



cipe de rendement ou au principe de plaisir, est plus important que le travail en soi, c'est-à-dire la production des choses nécessaires à la vie. On connaît certaines sociétés dites *primitives* aux conditions de vie matérielle beaucoup plus difficiles que les nôtres, mais où le travail s'inscrivait dans un *jeu* social et constituait un échange érotique entre les membres.

La religion a d'ailleurs conservé, dans certaines sociétés traditionnelles, cet aspect de jeu social. Bien qu'elle ait servi, le plus souvent, à couvrir les intérêts d'une classe dirigeante, elle assurait malgré tout à l'homme une part de liberté et de spontanéité, même dans le domaine sexuel. Ce ne sont vraiment que les religions *modernes* qui ont abandonné complètement ce résidu de liberté, pour devenir exclusivement des instruments de domination entre les mains des puissants d'abord, puis de la société anonyme.

Il ne peut, répétons-le, être question de préconiser, sous quelque forme que ce soit, le retour à des modes de sociétés primitives ou traditionnelles; mais leur évocation peut nous aider à imaginer un mode nouveau de production et donc de rapports humains qui correspondrait aux conditions créées par les sociétés modernes où les machines sont appelées à occuper une place de plus en plus importante.

L'histoire nous donne l'exemple de deux types principaux de sociétés catégoriquement opposées l'un à l'autre. On pourrait les situer en parlant de sociétés traditionnelles d'une part et de sociétés modernes, d'autre part; mais je préfère, quant à moi, parler de sociétés *intimistes*, dont la cohésion est principalement assurée par un érotisme collectif qui a la famille pour modèle, et les sociétés d'intérêts, de caractère contractuel, accordées, dans les temps modernes, au principe de rendement. La contrainte sociale a dans le premier cas la double fonction d'assurer la subsistance matérielle de la société et d'en maintenir l'unité organique, toutes les prescriptions d'ordre sexuel entrant, par exemple, dans cette dernière catégorie.

Dans la société d'intérêts, au contraire, l'accent est mis sur la séparation et tend vers "cette guerre mutuelle de tous les individus qui ne se différencient plus que par leur indivi-

dualité abstraite", dont parlait Marx dans *La Sainte-Famille*. La sur-répression y est exercée en fonction du rendement. La totalité de l'être s'y voit constamment lésée au profit d'un parcellement des buts et des intérêts. Les personnes disparaissent derrière les intérêts particuliers; ceux-ci devenant de plus en plus généraux et de plus en plus abstraits par rapport aux besoins des individus, finissent par s'ériger en despotes absolus.

Toute rationalité s'estompe finalement et l'on se trouve devant un état social de schizophrénie parfaite. Cet état est fort bien illustré par les guerres modernes où des hommes acceptent de s'entretuer sans en attendre aucun intérêt particulier et sans même savoir au juste pourquoi. C'est le mécanisme de la maladie mentale.

Alors que dans les sociétés intimistes l'homme se sent partie d'un tout et ne peut se concevoir en tant qu'individu séparé, sous le régime des intérêts "chaque homme est seul et isolé et il vit en état de tension vis-à-vis tous les autres". Les hommes sont, dans le premier cas réunis par la totalité de leur être, alors qu'ils ne se rejoignent, dans le deuxième cas, qu'à travers des zones limitées d'intérêts communs. <sup>(1)</sup>

Le sentiment de communion et de sécurité qui animait les sociétés intimistes est remplacé, dans la société industrielle, par une incertitude et une angoisse de tous les instants. L'homme y a perdu irrémédiablement la spontanéité de l'enfance qui caractérise les sociétés primitives (primitives au sens où elles sont premières, sans la nuance légèrement péjorative qu'on attache au mot le plus souvent). Privé également de cette faculté de tout apprendre par jeu et par mimétisme, comme l'enfant, tout devient effort à l'homme moderne qui doit constamment réajuster sa vie à un monde inconnu vis-à-vis duquel il demeure dans un état de continuelle inquiétude. C'est un peu, pour prendre un exemple facile à comprendre, comme si un homme devait apprendre à marcher tous les matins, en pratiquant un certain nombre d'exercices

---

(1) Cf. Fritz Pappenheim, *The Alienation of Modern Man*, Monthly Review Press, N.Y. 1959, pp. 67 sq.



catalogués et en s'aidant des conseils de ses amis. La démarche de cet homme ne serait jamais très élégante, ni très assurée. Ainsi en est-il de la démarche vitale de l'homme moderne dont toute l'énergie est consacrée à apprendre et à s'ajuster et qui passe ainsi sa vie dans un état de fatigue physique et mentale dont tous les spécialistes de la tension nerveuse et de la fatigue sont prêts à rendre compte.

Le travail de l'homme moderne, où la séparation définitive des buts et des moyens a été réalisée, offre la plus parfaite illustration de la condition de l'homme dans une société d'intérêts. L'individu peut encore y poursuivre des fins qui lui paraissent avantageuses d'un certain point de vue rationnel; mais il est aliéné dans sa nature même et son désir initial s'enfonce toujours plus profondément dans l'inconscience. L'impulsion naturelle ne se manifeste plus que sous forme de résurgences irrationnelles de désirs refoulés. L'homme moderne poursuit la quête perpétuelle d'une satisfaction inaccessible, mais pour la privation de laquelle la société offre une compensation abstraite: l'argent, c'est-à-dire le pouvoir d'accaparement indéfini des choses et des êtres *choséifiés*. Ce pouvoir est cependant lui-même un mirage puisqu'il ne sait jamais tenir ses promesses, pour cette simple raison que les êtres ne se possèdent pas et que le seul rapport réel qui puisse s'établir aussi bien entre les hommes eux-mêmes qu'avec la nature en est un de communion, de cette communion que nous avons hypostasiée dans la notion générale d'érotisme. On sait maintenant que c'est son corps perdu que l'homme recherche sans répit à travers la possession des choses et des êtres.

Le gouffre qui va s'élargissant entre les fins et les moyens a fait du travail une pure aliénation où l'être se donne, se contraint en vue d'une récompense ultérieure (le salaire et ce qu'il peut procurer au travailleur) qui n'a aucun rapport direct avec le travail même. Le travail s'est détaché de l'homme pour devenir une marchandise. L'ouvrier ne retrouve, plus tard, le fruit de son travail que sous une forme étrangère et hostile, puisqu'il est entré dans la zone d'intérêts d'autres hommes et est devenu l'enjeu de la lutte des individus dont nous parlions plus haut.

Le travail même n'ayant plus en lui-même sa propre gratification, le temps qui y est consacré doit nécessairement être considéré comme du temps perdu, par opposition au contentement immédiat que pouvait trouver l'artisan des sociétés intimistes à la pratique de son métier ou de son art. Comme l'érotisme s'est retiré des rapports sociaux, il s'est également retiré du travail.

Le plaisir que l'on trouve aujourd'hui à certaines occupations rétribuées est le plus souvent accidentel et non plus essentiel, c'est-à-dire qu'il est lié aux conditions accessoires de travail plutôt qu'au travail lui-même. Par exemple, la fréquentation des compagnons de travail ou autre chose du genre.

C'est justement dans ce plaisir accidentel que réside l'espoir de transformer la tâche quotidienne en satisfaction, en diminuant progressivement la contrainte qui correspond à la sur-répression plutôt qu'aux nécessités d'une production raisonnable.

Il ne peut s'agir de recréer les conditions de l'organisation du travail artisanal, d'autant que l'on a vu que le sens en résidait non pas tellement dans le travail lui-même que dans les conditions générales d'existence d'une société. Il faut plutôt miser sur les possibilités nouvelles que nous offre le monde de la technologie moderne; ces possibilités, qui sont d'ailleurs le fruit de la contrainte imposée à l'homme à travers les siècles, passent automatiquement dans le champ de la sur-répression, c'est-à-dire de l'oppression, si les hommes ne décident pas de les accaparer à leur profit en les accordant à la satisfaction de leurs désirs.

L'expression de la spontanéité corporelle qu'ont tuée la révolution industrielle, et par la suite la montée de l'automatisation, pourrait retrouver sa voie dans une société libérée des travaux les plus astreignants désormais assumés par la machine. Qu'on imagine seulement une société où les horaires seraient supprimés et où le travail s'intégrerait naturellement, comme un jeu, dans l'activité diverse de l'homme. Or, il suffirait pour cela, dans les sociétés industrialisées, de supprimer



le gaspillage à la fois des produits de la nature et du travail lui-même. Quand on réfléchit au fait que, selon le professeur Richard Bellman, de l'université de Californie du Sud <sup>(1)</sup>, le travail de deux pour cent seulement des Américains pourrait assurer aux Etats-Unis leur niveau actuel de production, y compris les services, on s'émerveille de l'énormité du gaspillage du régime actuel de production et de la dose de sur-répression que les hommes sont disposés à accepter pour *éviter* de satisfaire leurs désirs.

Le monde moderne, dont une partie est entrée dans l'ère de l'abondance (bien qu'il apparaisse clairement, comme le démontre la guerre que font les Etats-Unis aux peuples d'Asie, que l'abondance limitée à une seule région du globe est fallacieuse parce qu'elle force les riches à maintenir les pauvres à distance par une mobilisation générale qui rend finalement ces sociétés encore plus misérables que les autres) offre pour la première fois l'occasion de transformer complètement la relation entre contrainte et production, parce que pour la première fois il est possible de produire même un surplus de biens avec un minimum de contrainte.

Ce nouvel état de chose n'a produit jusqu'ici, on l'a vu, qu'un surplus de répression, par une réaction de peur devant cette perspective de liberté que la société dans ses formes actuelles est incapable d'assumer. Cependant, la réalité s'impose malgré tout à des niveaux encore souterrains et finit par percer à travers toute une série de manifestations plus ou moins désordonnées dont nous sommes témoins et qui ne peuvent trouver en dehors de cela d'autres explications. Il est permis d'espérer qu'une fois de plus c'est la force de la réalité même et l'incitation des nouvelles possibilités qui transformeront le monde, la mentalité des hommes étant insensiblement réorientée en vue de cette réalité nouvelle et de ces nouvelles possibilités.

Mais comme nous croyons que rien d'essentiel à l'homme ne se fait par l'esprit, cette transformation est d'abord

---

<sup>(1)</sup> Cité dans *Age d'or ou esclavage?* de François Corre, Nouveau Candide, no 268.

pour nous une transformation du corps, une réintégration des sens dans une totalité dont le travail mécanique les avait isolés. Les jeunes gens *en révolte* qui paraissent incapables de comprendre le travail mécanisé et que seule une activité globale et en partie irrationnelle semble attirer sont peut-être les premiers témoins de cette transformation des sens, de cette réorientation de la mentalité.

Ce qui distingue le travail mécanique, qui correspond très exactement au domaine secondaire de l'économie, du travail requis, par exemple, dans le domaine des services, c'est que le premier est schématisé à l'extrême, purement répétitif, tandis que le second laisse une marge très large de liberté de mouvement; il y a mille façons, en ce domaine, d'atteindre les mêmes résultats. C'est donc par le biais de ce dernier domaine, qui au même titre que le domaine primaire est vieux comme le monde, que l'érotisme pourrait retrouver sa fonction sociale: unir en créant une sensation de plaisir, de satisfaction, de plénitude. Dans cette perspective, chaque individu pourrait être affecté aux services qui correspondent le mieux à ses possibilités et lui permettent l'expression la plus totale de sa spontanéité.

Déjà, des écoles expérimentales ont mis au premier plan de leurs préoccupations pédagogiques le respect de l'expression spontanée chez l'enfant. On ne voit pas pourquoi de pareilles tentatives ne seraient pas poursuivies dans le domaine du travail.

A travers les mille facettes de l'expression individuelle, la société pourrait devenir le champ de réalisation d'un art de vivre où la création joyeuse s'épanouirait, comme dans les jeux d'enfants. La société aura ainsi cessé d'être une machine parmi d'autres qui ne peut offrir à l'homme que l'image agressive et défigurée de ses désirs refusés.

Une telle orientation *utopique* pourrait-elle être le fruit d'un plan préconçu, d'une action concertée? Il n'y a évidemment aucune raison pour que la mentalité qui a produit nos sociétés d'exploitation et de sur-répression revienne sur ses pas. On voit mal, en dehors d'une catastrophe générale, quel



facteur de guérison pourrait agir sur une société atteinte d'une maladie qui l'empêche de s'accorder à la réalité.

L'une des grandes découvertes du marxisme aura cependant été de démontrer que le levier de l'évolution des sociétés était la transformation des moyens matériels de production, même si l'évolution sociale demeure toujours d'un cran derrière le progrès technologique. Le perfectionnement des machines, par exemple, qui a amené la transformation de la société industrielle avait été voulu et recherché par la classe qui possédait les moyens de production, mais les conséquences psychologiques et sociales échappèrent totalement au contrôle de cette classe et se retournèrent finalement contre elle.

Il est facile d'imaginer, par exemple, à la limite des progrès technologiques modernes, un moment où le mot même de possession perde son sens par suite de la dépersonnalisation de la production des machines, d'une part, et de la disparition de l'état de pénurie, d'autre part.

Les machines, et les produits qu'elles fourniraient en surabondance pourraient imposer au genre humain un type de possession collective où rien n'appartenant à personne, tout appartiendrait à tout le monde, selon l'expression consacrée. Mais il faudrait auparavant que la possession ait cessé d'être un palliatif à l'état de non-jouissance, un substitut à la réalisation des désirs réels. Une bonne partie de la morale courante fondée sur la possession et la recherche du profit s'en trouverait du coup caduque.

La transformation de la mentalité sociale en ce sens supprimerait de fait la lutte d'intérêts entre individus et groupes sociaux puisque le groupe des intérêts communs ayant surpassé de beaucoup celui des intérêts divergents, la communion sociale pourrait être recrée entre des individus qui auraient échappé au dualisme corps-esprit, ce dualisme n'étant que la conséquence chez l'individu de sa condition sociale. Dans l'état social actuel, en gros, le corps représente les plaisirs et les désirs refoulés et l'esprit les intérêts particuliers en lutte contre tous les autres intérêts particuliers. La séparation des sens produite par l'industrialisation tient également à ce

dualisme fondamental qui exclut toute possibilité de bonheur réel. La communion sociale retrouvée, ce serait essentiellement la communion des corps, comme dans les sociétés primitives pour qui l'esprit est quelque chose d'extérieur à la communauté et dont le royaume recouvre la zone d'ignorance, de peur et d'insécurité contre laquelle le corps social aux prises avec la pénurie doit se défendre.

La nouveauté de la situation dans laquelle nous nous trouvons par rapport aux sociétés primitives tient justement au fait que le progrès technologique a remplacé la pénurie par l'abondance et que la mauvaise organisation du monde tient aujourd'hui plus à la mauvaise administration des hommes qu'aux forces adverses de la nature.

Il existe une contradiction fondamentale, sur laquelle Herbert Macuse a mis le doigt, entre les possibilités qu'offrent les sociétés modernes et ce qu'elles autorisent. Dans un article intitulé *Les perspectives du socialisme dans la société industrielle développée*, il écrit :

"Le système tend, en effet, par l'automatisation progressive vers une abolition presque complète du travail socialement nécessaire, du travail aliéné, c'est-à-dire que le système tend (et non point d'une façon utopique, mais d'une façon très réaliste), vers une société où le temps du travail est un temps marginal et le temps libre, le plein-temps, une société donc où ne pas travailler serait normal et progressif. Cette possibilité est toutefois irréalisable dans le cadre du système, elle est inconciliable avec les institutions économiques, politiques, culturelles que le système s'est données, elle signifierait en réalité la catastrophe du système capitaliste. Voilà pourquoi la mobilisation générale se dirige non seulement contre l'ennemi extérieur, mais aussi contre cette possibilité." (1)

Cette attitude de la société vis-à-vis la libération de l'homme de la contrainte du travail est facilement vérifiable statistiquement. Dans un livre nourri d'une documentation abondante et précise, Sebastian de Grazia, a démontré que le

---

(1) In *Revue internationale du socialisme*, 2e année, no 8.



temps libre de l'individu dans la société américaine n'avait pratiquement pas augmenté depuis 1850. <sup>(1)</sup>

L'auteur fait remarquer, un peu plus loin, qu'on ne semble apprécier le temps de loisir qu'en paroles, ne tarissant pas d'éloges à son endroit, tout en donnant tête baissée dans des occupations de plus en plus accaparantes. <sup>(2)</sup>

Il s'agit là d'une anomalie qui n'est pas propre à la société américaine, mais qui a atteint ici son état le plus exemplaire, justement à cause du degré d'abondance que la société comme telle a atteint.

Nous voici donc devant un désir qui prend toutes les formes du rêve et qui trouve même sa voie dans l'expression verbale, mais qui est empêché de se réaliser par une espèce de blocage mental. Chez l'individu, une telle contradiction tient à la névrose. <sup>(3)</sup> La névrose de la société se manifeste dans la recherche acharnée du travail et par l'imposition d'une sur-répression qui ressemble à la domination tyranni-

(1) "If added up all the elements that did not exist in the pattern of 1850 but do exist today (the machine pacing of work, migration, the journey to work, moonlighting, women working) — all factors that take away from time off the job and yet are related to the job — the difference between 1850 and 1960 comes down to a few hours (...) The great and touted gains in free time since the 1850s, then, are largely myth." *Of Time, Work and Leisure*, The Twentieth Century Fund Study, N.Y. 1962, p. 86.

(2) Ibid. p. 169. — "What we have is lip-service: on one hand, "Isn't leisure a wonderful thing!" On the other, business- as-usual,, or more than usual. There has never been such a high proportion of the population at work".

De même, chez un autre auteur américain, Walter Kerr: "In a contrary and perhaps rather cruel way, the twentieth century has relieved us of labor without at the same time relieving us of the conviction that only labor is meaningful".

*The Decline of Pleasure*, Simon and Schuster, N.Y. 1962. pj. 40.

(3) Cf. C. B. Ghisholm in *Psychiatry*, Vol. 9-1 (cité par A. W. Watts): "The necessity to work is a neurotic symptom. It is an attempt to make oneself feel valuable even though there is no particular need for one's working".

que qu'exerce le sur-moi au niveau individuel. Dans les deux cas, une telle tyrannie conduit inévitablement à la catastrophe parce qu'elle crée un état d'incohérence auquel il n'est possible d'échapper que par la folie ou, dans le cas de la société, par les spasmes de violence que sont les guerres et toutes les mobilisations du fanatisme où la névrose sociale rejoint la névrose individuelle.

Seule une libération d'Eros, des instincts de plaisir, permettrait de rétablir l'équilibre, en accaparant une partie de l'énergie à des fins immédiates de plaisir, affaiblissant du même coup la dynamo de la sublimation individuelle ou sociale, mère de toutes les souffrances qui ne sont pas le fruit de la pénurie ou de l'infirmité physique.

Un écrivain peu orthodoxe, Georges Bataille, a suggéré qu'on accorde à la jouissance érotique une plus grande place dans les divers moyens de consommation d'énergie, pour faire échec aux maux qu'engendrent l'accroissement déraisonnable des richesses et la surproduction. <sup>(1)</sup>

D'autres sociétés avant nous ont légiféré sur le plaisir et lui ont réservé une place parfois privilégiée dans l'activité humaine. La société moderne, au contraire, semble disposée à offrir tous les succédanés possibles plutôt que d'accorder la moindre chance au plaisir réel, à la volupté profonde. C'est ainsi que la sexualité, refoulée dans ses manifestations naturelles, s'est répandue dans toute la vie de l'homme moderne et que la publicité est devenue l'art de convertir cette privation en un moyen supplémentaire d'exploitation.

---

(1) "En rien ce qui menace aujourd'hui les hommes n'est la jouissance matérielle. La jouissance matérielle est en principe contraire à l'accroissement des richesses. Mais l'accroissement des richesses est — en partie du moins — contraire à la jouissance que nous sommes en droit d'attendre d'elles. L'accroissement des richesses mène à la surproduction dont la guerre est la seule issue. Je ne dis pas que l'érotisme soit le seul remède à la menace de la misère, liée à l'accroissement déraisonnable des richesses. Il s'en faut. Mais sans le calcul des diverses possibilités de consommation opposées à la guerre, et dont la jouissance érotique — la consommation de l'énergie dans l'instant — est le type, nous ne saurions découvrir une issue que fonderait la raison."

*Les larmes d'Eros*, J. J. Pauvert, Paris, 1961, pp. 172-173.



Dans la dialectique du refoulement, l'objet refoulé devient inconscient et ne reparaît plus à l'extérieur que sous la forme de sa propre négation. Cela pourrait peut-être rendre compte du fait que la vie des sociétés modernes ait pris un caractère à la fois négatif et destructeur.

Les États-Unis, pays dont les ressources et les moyens permettraient pour la première fois au monde la réalisation d'une société de loisir et de liberté et qui au contraire nous donnent le spectacle d'une violence aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, me paraît fournir une illustration assez probante à cette thèse.

On vit, en ce XXe siècle sur des idées dépassées depuis longtemps par les faits, et le rôle des intellectuels consiste justement à entretenir et à justifier ce décalage tragique entre la réalité et des structures politico-sociales vieillotes.

Toutes les possibilités sont délimitées d'avance de façon à interdire une expérience réelle, c'est-à-dire dont on n'ait pas d'abord prévu que les conséquences pourraient s'inscrire dans les cadres mentaux du refoulement général.

L'homme étant malheureux, la morale lui apprendra à accepter son malheur et la société lui fournira tous les dérivatifs nécessaires pour le lui faire oublier — mais il est exclu d'avance de tenter une nouvelle forme d'organisation et l'apport d'une liberté de jouissance plus grande en vue de le rendre heureux.

L'homme est ainsi, dans les sociétés d'abondance, comme un prisonnier bien traité dont on s'ingénierait à faire oublier sa prison par tous les artifices possibles.

Le bonheur de l'homme, je crois l'avoir maintenant assez dit, réside d'abord et essentiellement dans l'état de volupté naturelle dont la manifestation la plus extérieure, c'est-à-dire la manifestation sociale, est la sexualité.

Toute la vie sociale de l'Occident est faussée par un malaise sexuel qui corrompt tout. C'est pourquoi nous nous sommes créé l'image d'Epinal d'une tribu primitive dont l'activité est centrée sur l'érotisme et où des prêtresses de l'amour ravissantes s'offrent et se donnent au milieu des danses et des

chants nostalgiques. C'est là un rêve d'homme, justement parce que c'est l'homme qui a ficelé la civilisation occidentale dans le corset rigide du puritanisme et de l'hypocrisie, qui s'est asservi lui-même en asservissant la femme.

La prédominance de la femme dans les manifestations secondaires des sociétés modernes n'est que l'envers de ce triste tableau — c'est l'image de l'esclave asservissant son maître emprunté à Hegel; seule la libération de l'esclave pourra libérer le maître.

Changer la vie sociale, ce serait d'abord changer les normes du jeu de la sexualité, libérer les instincts, comme on dit, mais qui ne sont pas si dangereux qu'on le dit. Devant la perspective des pires catastrophes tous les moyens sont bons pour remédier à l'état maladif d'un monde dont le seul exutoire paraît être la guerre.

Il est évident que la guerre tient dans notre monde le rôle des fêtes rituelles des anciennes sociétés, dont l'orgie sexuelle constituait une manifestation importante. (Il s'agissait, bien sûr, d'une activité symbolique à l'égard de l'état général de la société; mais la sexualité demeure toujours porteuse de cet aspect symbolique d'interprétation du monde, ce qui explique son importance sociale). A noter, à ce propos, d'une part que la guerre procure souvent aux soldats un sentiment de libération et, d'autre part, que le nombre des maladies de type névrotique a tendance à diminuer en période de guerre ou de crise extrêmement grave.

Les recherches de la psychanalyse ont montré que la mort est parfois le succédané érotique au défaut de jouissance. Par ignorance ou par gaucherie, on a vu des adolescents tuer l'objet de leur amour d'exaspération impuissante. Quel rôle ont pu tenir dans la mentalité américaine les magnifiques photos de victimes de guerre, torturées, brûlées, massacrées par eux et qu'illustrèrent avec tant d'insistance les revues et les journaux? Y a-t-il quelque rapport avec la minutie que prirent les Nazis à conserver les archives photographiques des massacres qu'ils perpétrèrent?



La sur-répression vise en partie à contenir l'agressivité auto-destructrice (contre-partie d'Eros) qui risque de détruire la société. Cependant l'accent mis sur la répression finit par anémier en même temps l'instinct vital et à laisser par là l'instinct destructeur contre lequel on voulait se préserver sans aucune contre-partie dynamique. Sous le coup de la répression, l'instinct de mort emprunte les mêmes voies détournées qu'Eros, c'est-à-dire la voie de la sublimation, et fait alliance avec les idéaux individuels ou sociaux. Cette alliance engendre un instrument de progrès technologique d'une terrible efficacité, prêt à tout détruire, choses, hommes et bêtes, pour servir ses fins propres qui sont des fins de domination abstraite, comme il arrive qu'il n'y ait pas de guerres plus cruelles que celles qui sont menées au nom des idéaux.

Les victimes elles-mêmes de ce monstre dévastateur consentent à leurs souffrances et s'en assouvissent comme d'un aliment à leur propre besoin d'auto-destruction. Le règne de la mélancolie représente le point extrême de cet asservissement par l'instinct de mort de tout ce qui tend vers le plaisir en l'homme.

Il n'y a pas de fin à ce cycle infernal. Une civilisation qui fait fi du bonheur des hommes les enrégimente dans un mouvement de mobilisation chaque jour plus englobant, tandis que la marche du progrès libère des forces destructrices de plus en plus terribles. Nous voilà loin des rêves idylliques du *siècle des lumières*.

Il faudrait sans doute pouvoir psychanalyser les sociétés pour les guérir de leur névrose. Car il est évident que ce qu'on appelle la civilisation moderne tient en grande partie à une forme complexe de névrose collective, avec la culture moderne comme système général de transferts et d'illusoires compensations.

La névrose est caractérisée par un refus ou une incapacité de faire face à une situation donnée, incapacité ou refus qui se manifeste par un blocage des voies normales d'action ou d'expression au profit de voies détournées. Cette quête inavouée de l'objet du désir s'accompagne de toute une série

de réactions incohérentes qui demeurent inexplicables tant qu'on n'a pas retracé la cause de la névrose. Or, pour Freud, il existe une cause quasi générale de la névrose chez l'individu: le refus de la sexualité. S'agissant de la société occidentale, ce refus de la sexualité est refus du bonheur des hommes, refus de la volupté comme fin en soi. A partir de ce refus s'élaborent les voies détournées de la sublimation où les désirs réapparaissent, à travers la culture ou les différentes idéologies, sous des formes devenues étrangères aux hommes.

Là où des hommes libres se révolteraient, du moins en leur for intérieur, le névrosé, lié par sa propre impuissance, s'identifie à une organisation sociale qui n'est pas faite en vue de ses intérêts à lui; mais qui fournit un aliment constant à ses instincts destructeurs, tout en lui promettant pour demain un bonheur insaisissable. Dans les conditions les meilleures, l'homme devient heureux parce qu'on lui a imposé une certaine notion du bonheur (ce à quoi s'emploie constamment la culture de masse). Il ne cessera malgré cela d'être un éternel exilé de la volupté d'être.



## V

## *Les rêveries du corps*

*« L'art est un mode de vie fidèle à l'enfance. »*

Rainer Maria Rilke

*« Nous n'avons encore forgé aucun concept, aucune utopie, aucun rêve convenable pour le monde du XXe siècle. Nous entrons dans le présent comme des aveugles ! »*

Jean Duvignaud, *Pour entrer dans le XXe siècle*





On a vu que le principe de plaisir, refoulé dès l'origine chez l'enfant, se transformait en fantaisie, en vie *fantasmatique* qui, en plus d'accorder indirectement un plaisir refusé, assume une fonction de protestation incessante contre l'organisation répressive du monde accordée au principe de réalité.

Revenant sur le terrain qu'elle avait dû d'abord abandonner, la vie *fantasmatique* s'exprime dans et par le corps. Selon une constatation profonde de Mélanie Klein, "la fonction corporelle (manger par exemple) sert seulement de support biologique; elle devient le prototype de toute activité fantasmatique qui obéit à ses propres lois." (1)

On pourrait faire ici un rapprochement avec la symbolique traditionnelle qui a pour fonction d'ordonner tous les gestes du corps en vue de l'*image* projetée sur le monde extérieur de la réalité fondamentale de l'être, c'est-à-dire que l'individu s'accorde à tous les moments de sa vie physique à ce qu'il doit devenir consciemment, à cet être qu'il est mais dont la vérité lui est partiellement masquée par les divers habillements de l'individualité. J'ai examiné ce processus de revêtement et de dévêtement de l'être, sous son aspect proprement traditionnel, dans mon *Essai sur l'hindouisme* (2) et j'ai eu l'occasion d'y montrer la fonction de l'art dans une telle organisation de la réalité.

Il s'établit donc entre le corps et la fantaisie une complicité *inconsciente* dans la recherche du plaisir et dans la lutte contre le principe de réalité qui prévaut dans la vie pratique. Cette complicité, qui se manifeste dans toute action spontanée a pour mode d'expression formelle les différentes manifestations de l'art.

Notre vie fantasmatique pourrait être comparée à un rêve qui se poursuit à l'arrière fond de la vie pratique et qui y affleure par les multiples interstices de cette vie pratique faite de moments successifs qui ne donnent jamais que l'impression de la continuité. Notre vie nage ainsi dans un rêve

---

(1) Relevée par J. B. Pontalis dans *Après Freud*, p. 187.

(2) *L'homme*, II, p. 49 sq.

de fantaisie fondé *dans* le plaisir corporel, ce qui explique que l'art, qui en est l'expression formelle, frappe le spectateur comme une reconnaissance de quelque chose d'intime et que, finalement, l'oeuvre d'art qui nous atteint nous est plus personnelle et plus intérieure que nos propres actions accordées au principe de réalité.

La vie fantasmatique possède la même permanence et la même présence *effacée* que notre propre corps qui n'attire vraiment notre attention que lorsque son mécanisme se détraque, à la suggestion, le plus souvent, de cette même fantaisie qui le guide et lui propose tous ces petits gestes inexpliqués qui, dans notre vie, échappent à la nécessité de la vie pratique.

Ainsi, généralisant une définition que Jean Duvignaud appliquait au romancier, on peut dire que "tout l'art consiste à retrouver l'innocence ou la spontanéité qui caractérise habituellement ces rares moments au cours desquels nous découvrons que nous vivons". (1)

Car si l'art représente souvent l'état de non-liberté, de privation, en le montrant il lui enlève sa réalité répressive et fait de cette représentation un plaisir, en réconciliant le spectateur avec lui-même.

La part de plaisir refoulé ne peut accéder à la conscience que sous forme de représentation, cette représentation qui constitue ce qu'il est convenu d'appeler le monde extérieur. (2)

Dans une société à répression intériorisée maximale, comme la nôtre, où le rôle d'opresseur est assumé par l'individu lui-même, l'affleurement du plaisir d'être devient de plus en plus difficile, étant donné l'opacité des mailles du surmoi (ego idéal). Aussi l'art y prend-il, le plus souvent, un caractère désordonné et négatif. Il reflète, extérieurement, le

---

(1) *Pour entrer dans le XXe siècle*, Grasset 1960, p. 45.

(2) "L'inconscient refoulé ne peut devenir conscient qu'en étant transformé en une perception extérieure, sous forme de projection culturelle". Norman O. Brown, *op. cit.* p. 209.



désarroi d'un monde annihilé sous la contrainte du refoulement et apparaît comme un cri de naufragé; mais d'une façon plus *intérieure*, il est le plaisir interdit réintroduit par une voie détournée, comme en font foi les représentations du sadisme sous toutes ses formes qui ont envahi la littérature, la radio-télévision et le cinéma et qui *sont confusément* ressenties comme une satisfaction sexuelle.

Les sociétés modernes de *mobilisation générale* (selon l'expression de Marcuse) ont apprivoisé, par la voie de la culture de masse, phénomène nouveau qui n'est pas assimilable à la culture populaire, les manifestations universelles de l'art et les ont rendues inoffensives en les transformant en un phénomène de superficialité, colifichet de plus accordé à l'ego superficiel. Il n'est pas surprenant que cet art anémié soit devenu un accessoire de la publicité et de la propagande sociales.

L'art d'aujourd'hui frappe surtout par son étrangeté sociale, par l'écart qu'il indique entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Dans une civilisation du plaisir, il pourrait cependant retrouver une fonction sociale d'orientation, à mi-chemin entre la pure volupté baignant l'être, et le jeu qui jette un pont entre les hommes. L'art et le jeu sont tous deux fruits de la spontanéité, avec cette différence que le second contient la part de rationalisation nécessaire à toute activité sociale.

C'est à l'art qu'il appartient de préparer l'ascendance d'Eros sur les puissances meurtrières. Tous les individus seront appelés à y participer, comme ils ont tous été conscrits pour la guerre et la destruction. La consécration de certains artistes par la société n'est qu'une autre façon de les intégrer au principe de réalité, d'en faire des monstres sacrés qui doivent affronter au nom de tous le dangereux retour des plaisirs refoulés, les autres membres de la société demeurant de ce fait mobilisables.

L'art étant, comme on vient de le voir, l'expression de la vie fantasmatique de l'homme, il doit être également une activité naturelle de tout homme. Il faut pour cela que l'indi-

vidu échappe à son rôle aliénant de producteur asservi pour revenir à lui-même. La spontanéité ne se trouve qu'au bout de cette route qui remonte vers les plaisirs refusés de la première enfance, route jalonnée par les rêves *irréalistes* de la fantaisie infantile.

Il nous est permis d'imaginer ce jour où tout homme sera artiste, ou plutôt où l'activité de l'homme s'accordera à la spontanéité plutôt qu'à la contrainte. L'effort fourni dans le travail serait récupéré à la fin dans l'objet ou le service produit, comme l'artiste retrouve dans son oeuvre, à la fin, la part de lui-même qu'il y avait aliénée. Les rapports sociaux prendraient dès lors le caractère ludo-érotique qui demeure malgré tout en gestation dans toutes nos actions, mais que fait constamment avorter l'organisation sociale répressive qui est aujourd'hui notre lot.

En plus de saboter les valeurs culturelles établies, les surréalistes ont, en leur temps, donné le premier coup de pouce à l'universalisation de la pratique de l'art. Ils voulurent que toutes les manifestations humaines qui échappent à l'organisation consciente de l'ego, donc au principe de réalité, accèdent au domaine de l'art. La célèbre invitation lancée par André Breton: "Parents, racontez vos rêves à vos enfants!", mettait l'accent sur la communication à un niveau délaissé jusque là, celui de la fantaisie dont j'ai dit qu'elle était la voie détournée du corps vers la volupté d'être.

\* \* \*

A la suite des surréalistes, l'art moderne a démontré qu'il n'existe pas de dualité corps-esprit ou corps-pensée dans la production de l'oeuvre d'art. La peinture moderne, par exemple, a rendu évident le fait que le mouvement même du corps, en dehors de toute idée préconçue et de toute rationalisation, pouvait produire des oeuvres qui nous émeuvent. Ce qui nous a amené à reconnaître que c'est, essentiellement, cette part de spontanéité naturelle dans toute oeuvre d'art, même la plus formelle, qui nous atteint le plus directement.



Que l'expression artistique soit le produit d'un mouvement du corps, (peinture, sculpture, danse) d'une projection rationnelle (philosophie) ou d'une incantation du langage (poésie, chant), elle demeure unique et non assimilable à la vie pratique, parce qu'elle découle de la même spontanéité naturelle qui retourne l'individu à sa source, la volupté d'être.

Le problème de la dualité corps-esprit ne se pose pas chez l'enfant, parce que cette dualité n'est pas inscrite dans la nature. Elle est la leçon apprise en vue de faciliter l'adaptation des instincts vitaux au principe de réalité. C'est ainsi que le corps qui a faim s'oppose fictivement à l'esprit qui lui apprend à se priver. L'art, au contraire, refait le chemin inverse de la dualité, le défait, et retrouve le lieu érotique où la communion avec la spontanéité des autres êtres redevient possible, à travers l'universelle volupté.

L'illumination, l'hypostase d'un présent de bonheur en une ivresse intemporelle qui caractérise l'aventure amoureuse, si elle atteint une certaine intensité, demeure jusqu'ici un phénomène inexpliqué et qui n'entre pas dans les cadres de la vie pratique. L'individu échappe soudainement à ses limites dites physiques et temporelles pour communier voluptueusement avec un autre être, comme s'il s'agissait de tous les autres êtres réunis. Comme la nature entière est proche et parente à ces moments-là où les lignes de division s'estompent et où le possible s'actualise au gré de la spontanéité libérée!

Si sont possibles de tels moments d'ivresse intemporelle, c'est qu'ils répondent à une virtualité de l'être humain. Il n'y a pas de raison que, sous certaines conditions, cette virtualité ne soit actualisée d'une façon permanente, dans un perpétuel présent de bonheur sous le signe d'Eros. N'est-ce pas là le plus vieux et le plus tenace des rêves de l'humanité? Or, les rêves ne nous renvoient qu'à nous-mêmes, tels que nous étions avant la perte du corps de jouissance.

La vérité et la fonction profonde de l'art consistent justement à réunifier l'univers *objectif* et *subjectif*, réconciliant par l'esthétique, figure extérieure de l'harmonie interdite

(refoulée) entre les sens et la raison, les principes de plaisir et de réalité.

Dans l'état actuel de privation où l'homme se trouve, seule l'imagination peut surmonter la dualité créée et entretenue par les structures de répression. L'imagination perpétue ainsi l'utopie d'un monde de plénitude et de plaisir continu, utopie qui insensiblement, mais inéluctablement transforme le monde ; car l'homme ne peut aller que vers son désir, ne serait-ce que par les voies les plus détournées et les plus longues.

Par son action discrète, l'art, fruit du désir et de la privation <sup>(1)</sup>, renforce Eros contre la tyrannie de la raison et de l'organisation du principe de réalité.

L'homme moderne est un peu comme un paysan qui posséderait, sous un sol pauvre et rébarbatif à la culture, des mines d'or et de diamant et qui continuerait à peiner inutilement dans l'ignorance où il se trouve des richesses immenses qui lui appartiennent.

L'imagination, qui a toujours projeté dans le passé ou le futur l'image d'une civilisation du plaisir, pourrait aujourd'hui s'actualiser en ouvrant nos yeux sur les trésors qui sont nôtres, ensevelis sous les couches superposées de notre refoulement individuel et collectif.

Les conditions matérielles (au moins dans les sociétés d'abondance) sont enfin remplies pour permettre la libération de la servitude du travail aliéné. Le temps libre qui pourrait être accordé aux hommes pour eux-mêmes et pour le jeu est presque illimité, comme on l'a vu au chapitre précédent. L'homme peut enfin, objectivement, supprimer le travail compartimenté qui tue toute possibilité de plaisir et

---

(1) "Tous ces arts sont dus à Eros, car tous sont issus d'un désir. Eros naît en effet, de l'insatisfaction. Vivant sans épuiser jamais nos virtualités, restant par le désir sans cesse renouvelés, toujours désireux d'autre chose, nous participons ainsi par Eros à l'infinie activité de l'Etre". Mario Meunier, dans une note au *Banquet*, à propos du discours d'Agathon, op. cit. p. 114.



réduit l'homme à n'être plus, selon l'expression de Marx dans *Misère de la philosophie*, "que la carcasse du temps".

De plus, l'immense progrès réalisé dans le domaine des communications a créé entre tous les hommes de la terre un réseau universel qui, même s'il se trouve entre les mains des puissances de domination et sert avant tout leurs fins (on n'a qu'à penser à l'organisation militaire et para-militaire américaine ou soviétique), se trouve du fait même de son universalité *contaminé* par Eros.

Je veux dire que ce réseau de communications universelles ravive naturellement le besoin inconscient de resserrement des liens intimes et secrets qui unissent tous les hommes et qui sont des ferments de liberté, de révolte contre l'asservissement et le malheur imposé, parce qu'ils prennent racine dans cette sphère de l'être qui baigne dans le plaisir et la volupté. Plus les hommes se reconnaîtront solidaires, plus il sera difficile, à la longue, de les asservir à des fins qui sont étrangères à leurs propres intérêts. À ce point de vue, le développement des communications va dans le même sens que l'art pour ouvrir aux hommes la porte de leurs rêves.

Après avoir fait valoir "que la communication directe des consciences, des images, des valeurs et des signes tend à remplacer l'enchaînement par générations successives puis à supprimer l'idée d'un art épanoui dans la confortable succession des années et des siècles", l'art tendant de plus en plus à entrer dans le système général des techniques de communications, Jean Duvignaud concluait que "l'enrichissement considérable de la puissance signifiante de l'homme tendra à restaurer la richesse et la simplicité de l'expérience vivante (...) parce que l'expérience imaginaire, libérée, aidera l'homme à se rapprocher de lui-même." <sup>(1)</sup>

Projeté ainsi dans le domaine des communications universelles, l'art y perdra les caractères circonstanciels qui en firent trop souvent un refuge pour les privilégiés ou un moyen au service des forces de domination.

---

<sup>(1)</sup> *Pour entrer dans le XXe siècle*, pp. 19-22.

La technicité même des moyens de communications modernes favorise un éloignement maximal des zones obscures de l'émotivité humaine, (zones d'ombre que projette le refoulement sur l'être) les rapprochant d'autant des modes d'expression de la spontanéité. Les instruments ultra-perfectionnés de la technique contemporaine ramènent le monde, par delà des siècles d'organisation rationnelle et abstraite appuyée sur des concepts engendrés eux-mêmes par le refoulement, à la réalité concrète qui est celle du corps, de sa sensibilité, de ses besoins. Rien ne rappelle autant l'opération des sens que l'hyper-sensibilité des instruments électroniques. Ils voient le monde de son *âme* en réinstallant la perception comme seul critère et les sens (et leurs pendants électroniques) comme seuls connaisseurs. Le corps refoulé et déformé connaît ainsi son ultime projection dans un monde *déshumanisé*, c'est-à-dire privé d'émotivité, mais qui réagit aux plus subtiles *perceptions*.

L'art accordé à ce monde a des chances d'avoir plus de parenté, justement par l'universalité de ses signes, avec les arts populaires ou folkloriques qu'avec les formes dites classiques de l'art. Qui ne voit déjà que la *culture* moderne elle-même a pris des détours qui l'éloignent progressivement des formes conventionnelles d'art pour préparer son entrée dans un système universel de communications.

\* \* \*

La *contemplation* des oeuvres d'art pratiquée jusqu'ici, a cédé la place à deux comportements qui caractérisent assez bien l'époque : la passivité absolue d'une part, dont le phénomène télévision offre le meilleur exemple (c'est-à-dire que le signe est enregistré sans provoquer la moindre émotion consciente ou la moindre reconnaissance de soi-même); d'autre part le besoin de participation totale, absolue, dont témoignent les diverses manifestations auxquelles se livre la jeunesse et qui se situent entre la transe et la crise d'hystérie collective. On assiste ici au retour tumultueux des sens réu-



nifiés dans un corps mis temporairement à l'abri des inquiétudes de la raison.

L'art nouveau ne pourra naître que de ces *retrouvailles* des sens et non pas de quelque acrobatie pseudo-scientifique qui aurait pour but, une fois de plus, de distraire l'homme de la volupté d'être. Car si l'art s'accommode de toutes les techniques, des plus simples aux plus raffinées, son essence ne réside pas dans ces techniques, mais dans la reconstitution du corps perdu.

Ce qui importe avant tout, c'est de rétablir la règle de la spontanéité dans les rapports humains. La victoire de l'art, c'est la victoire sur le refoulement, l'abolition de la personnalité cloisonnée, pour permettre l'expression de l'individualité, non plus sur le mode de la privation, mais dans sa singularité, ainsi que dans la nature chaque cellule possède sa forme, sa fonction et sa beauté propre, irréductible à aucune autre, et qui est justement ce par quoi elle s'agence à toutes les autres dans l'unité du dessein vital, toujours changeant et toujours renouvelé.

Chez l'homme, l'art deviendrait l'expression d'un *mouvement* (qui ne serait le produit ni d'une intention, ni d'une image consciente) qui rend l'artiste tout entier à lui-même tout en l'ouvrant aux autres.

Cette idée de mouvement global nous rappelle la pratique de l'art Zen où l'oeuvre est le fruit d'une transformation de l'artiste et est produite aussi naturellement que la respiration, sans effort et sans intention, comme si l'auteur n'y était pour rien. Dans le tir à l'arc, par exemple, le tireur atteint la cible sans viser. <sup>(1)</sup> Il n'y a plus d'hiatus entre l'oeuvre (l'acte) et l'artiste ; la vie devient une floraison continue.

Que nous voilà loin du travail à horaire fixe ! Pourtant, cette vie *spontanée* n'est-elle pas à priori plus en accord avec la nature et les aspirations secrètes de l'homme que l'asser-

---

(1) Cf. *Zen in the art of Archery*, par Eugen Herrigel, Pantheon Books, N.Y. 1953.

vissement physique et mental auquel il se trouve réduit de plus en plus.

L'exemple le plus simple et le plus accessible d'un art comme mouvement du corps nous est aujourd'hui fourni par la peinture, domaine où les expériences les plus significatives des dernières années tendent à libérer la spontanéité naturelle des entraves rationnelles. Les manifestations de cet art ont d'ailleurs connu une audience universelle, même si elles sont souvent appréciées et *reconnues* sans que ceux mêmes qui s'y intéressent ne sachent trop pourquoi.

Par analogie, on peut imaginer toutes les autres modalités de ce qu'il est convenu d'appeler *art* (domaine bien restreint et qui est appelé à s'étendre jusqu'à englober tous les actes de la vie) s'acheminer ainsi vers la libération de la spontanéité en vue d'atteindre un mode de communication entre les hommes qui tienne du jeu et du plaisir érotique.

Il est à noter que le jeu devrait tout d'abord revendiquer la part de l'activité sociale que comprend plus ou moins vaguement la zone *culturelle*, comme la parure, par exemple, et tous les autres produits de la fantaisie. Cette activité jusqu'ici accaparée par une superstructure aliénante et offerte comme compensation à l'insatisfaction, retrouverait sa voie érotique naturelle. Même une certaine forme de propriété des biens les plus intimement liés aux besoins de l'individu pourrait entrer dans ce jeu, en multipliant les possibilités d'échanges à caractère érotique.

Eros ainsi libéré générerait une floraison inimaginable de formes nouvelles dérivant du plaisir de vivre et du plaisir de communiquer.

Il est temps que les rêves des hommes s'incarnent dans leurs corps, puisque c'est là, à l'origine, qu'ils ont pris naissance. Le corps de l'artiste, c'est en effet celui de l'enfant avant la perte de ses possibilités illimitées de plaisir.

Il y a lieu de répéter ici, à propos de l'art, que le corps n'est pas un objet qui s'oppose au mental ou à quelque autre entité mystérieuse qui serait l'âme. Le corps est la forme ex-



rière d'une totalité dont les sens sont les agents. Les possibilités *corporelles* vont bien au delà de ce qu'on a l'habitude d'imaginer. Répétons que c'est le refoulement qui a fait du corps glorieux de l'enfant un instrument de servitude, et le travail parcellé et aliéné a complété son oeuvre.

\* \* \*

Il n'y a de liberté pour l'homme que dans la création, c'est-à-dire dans l'expression de la spontanéité naturelle à travers le corps.

L'art Zen, que nous avons évoqué plus haut, se situe d'emblée au delà, ou avant, la distinction entre le corps et le mental, ou plus généralement entre la nature et l'esprit. L'oeuvre Zen ne représente pas la nature, elle est elle-même nature et comme l'action de la nature, celle de l'artiste est sans but hors de soi. Cette oeuvre correspond à la sensation d'un état d'être ressenti dans la permanence de la volupté. Elle ne renvoie à rien, n'a aucune signification en dehors d'elle ; elle est jouissance pure.

Quel est le sens du cours d'eau, d'où vient-il, où va-t-il, qui a créé cette eau, pourquoi faire, quelle leçon peut-on en tirer ? Autant de questions que le Zen ignore. Il a coupé à sa racine toute spéculation et vit dans un monde sans causes et sans effets, sans hier et sans demain. Il faut, une fois de plus, employer la comparaison avec l'illumination amoureuse pour comprendre cet immédiat voluptueux de la nature dévoilée à l'homme. La discipline *spirituelle* du Zen, qui découle de la théorie taoïste du *non-agir*, consiste à défaire les noeuds psychiques, à abandonner les fausses démarches, à cesser de percevoir le monde à travers des sens divisés, en un mot à lutter contre le refoulement. Un fois cela atteint, le sentiment d'isolement, l'angoisse, le malheur, toutes ces maladies de l'homme refoulé, cèdent la place au cours naturel de la spontanéité ; la lutte pour la vie est remplacée par la vie elle-même dans la totalité des êtres. Le corps a repris ses droits qui sont ceux de l'immédiat et du plaisir, les deux idées n'étant qu'une seule et même réalité.

A travers les siècles, on n'a donné un sens au monde que pour tenter de le posséder ; mais l'homme s'est lui-même aliéné dans ce sens donné au monde. Tout au long de son oeuvre rénovatrice, Nietzsche est revenu sur le fait que le monde était *non-sens*. L'homme est le seul créateur de cet habillement mental du monde ; si l'activité mentale s'éteint, le sens s'éteint également.

A partir de ce *néant*, l'homme, comme la nature, crée l'artifice, le théâtre de la vie, afin que l'être subsiste à travers ses manifestations. Ce *mensonge* continuellement recréé conforme le corps même et informe toute l'activité humaine. La psychanalyse s'est donné la tâche de dévoiler ce mensonge ; non pas pour l'abolir, car il est le support même de la vie mentale, mais pour libérer la spontanéité naturelle des barrages de la vie mentale. Le mensonge, l'artifice, deviennent alors art et jeu.

La science a supprimé, il y a déjà quelque temps, l'absolu des valeurs ou des vérités. Ces absolus n'en continuent pas moins, comme d'antiques superstitions, à fonder la vie des individus, sous le couvert d'une morale qui n'est que la traduction sociale du refoulement.

Plus l'histoire progresse et moins le jeu, comme l'a souligné Huizinga <sup>(1)</sup>, c'est-à-dire l'activité libre, y tient de place. Le principe de rendement de la société d'abondance a instauré le sérieux absolu, même dans ses amusements.

Seuls l'art et le jeu, qui sont au fond de la même nature, peuvent renouveler la vie sociale et empêcher sa détérioration progressive qui nous mène tout droit à la catastrophe. Une société fondée sur le sérieux et le rendement est une société aliénée, prise à son propre mensonge, qui reproduit assez ironiquement l'histoire du trompeur trompé.

L'artiste échappe à cette tromperie institutionnalisée en reconnaissant et en assumant pleinement son désir. Il parvient par là à établir avec les autres hommes une communication par la voie des sens, *par delà le bien et le mal*, en vue d'une résurgence de la volupté d'être et du rétablissement

---

(1) Johan Huizinga, *Homo Ludens*, The Beacon Press, Boston, 1955.



des liens érotiques entre les hommes. On pourrait dès lors imaginer une société qui ressemble à un cercle d'amis intimes où règnent la compréhension, l'entraide, la spontanéité et le plaisir d'être ensemble.

Ce n'est vraiment qu'alors que prendra fin l'ère de la pénurie, car il ne peut y avoir de pire pénurie pour l'homme que dans la privation de son être propre... et la seule voie de l'abondance est sans doute celle de la spontanéité naturelle.

\* \* \*

Pour résumer ce chapitre, répétons que l'art est le signe de cet affleurement du grand rêve de bonheur qui forme la toile de fond de la vie de tout homme. Ce rêve, cette vie fantasmatique, est la transposition et la conservation sous forme de fantaisie du corps perdu de l'enfant. C'est ainsi que l'art nous ramène à l'état d'innocence, nous reporte avant l'imposition du principe de réalité, avant qu'un sens aliénant ait été accordé au monde.

L'homme producteur, instrument asservi au principe de rendement est une deuxième fois, après la coupure créée par le refoulement chez l'enfant, exilé du monde réel par la séparation des sens. La dualité, le mensonge, la superficialité fondent dès lors la vie de l'individu asservi. L'art renverse la vapeur en abolissant la dualité et en dénudant le mensonge. Il recrée l'harmonie entre les sens et la raison.

L'universalité des communications modernes a jusqu'ici eu tendance à engendrer, par la multiplication des signes contradictoires, un état de confusion où les structures rigides du mental se trouvent fortement ébranlées, permettant de ce fait une récupération partielle de la vie des sens réunifiés *dans* le monde et non plus *contre* le monde.

De nouvelles formes d'art sont en voie de gestation et c'est de cet art nouveau, fruit de la *résurrection* du corps

que pourra naître le jeu social d'une société libérée de l'absolu, de la peur et de l'obsession de la mort qui furent de tout temps les plus solides appuis de l'exploitation de l'homme par l'homme.



## VI

# *L'utopie ou le retour des choses*

*« Théorie de la vraie civilisation . . . Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel. »*

Beaudelaire, *Mon coeur mis à nu*

*« Le monde que nous créons, le monde des taudis, des télégrammes et des journaux, est une sorte de langage de nos désirs et de nos pensées intimes. »*

Spencer





La libération de l'enchaînement des causes et des effets qui ont produit et qui nourrissent l'état actuel de sujétion et d'aliénation de l'homme, même dans une société d'abondance matérielle, doit s'opérer (ou du moins être envisagée) sur deux plans, chacun des plans étant d'ailleurs relatif à l'autre et la division n'étant en somme faite que pour la commodité de l'exposé. Je veux parler du plan individuel et du plan social ou collectif.

Un individu peut-il être libre dans une société abusivement répressive, ou une société peut-elle favoriser la liberté et l'épanouissement des êtres, c'est-à-dire leur donner accès à une vie heureuse, si elle est constituée d'individus *refoulés* et en proie aux tourments de la peur et de la culpabilité ? Sur quel plan doivent donc porter les efforts de réforme, en premier lieu ? La question est aussi vieille que le monde et deux types principaux de réponses y ont été apportés au cours des siècles. La réponse *mystique* qui vise à favoriser la *délivrance* de l'individu, prétendant lui permettre d'échapper aux entraves de la société ; la réponse *révolutionnaire* qui propose de transformer la société elle-même en y éliminant les puissances de domination, les hommes échappant ainsi aux structures aliénantes et devenant disponibles pour eux-mêmes.

Malgré certaines affinités secrètes, les deux méthodes de libération ont toujours eu tendance soit à s'ignorer complètement l'une l'autre, soit à se vilipender.

Cela d'autant plus que, engagé sur la voie mystique, l'individu délaisse assez facilement l'action sociale et que, de son côté, la révolution, passé ses premiers élans de générosité, se laisse entraîner à faire fi des libertés essentielles de l'individu.

Pourtant une *compréhension* et une intégration des deux méthodes de délivrance favoriseraient grandement la réalisation de ce que nous recherchons ici, une véritable civilisation du plaisir.

Nous partons de ce fait que, dans ses grandes lignes, la voie mystique de libération des étroites barrières de l'indi-

vidualité conditionnée, vers un retour à *l'innocence* et à la spontanéité de l'enfance, demeure valable pour nous, si on dégage cette voie de tout le fatras religieux qui a servi à travers les siècles à la motiver ou à la justifier aux yeux d'une société ombrageuse. (Georges Bataille a émis, à ce propos, le vœu, dans sa *Méthode de méditation* <sup>(1)</sup>, qu'il "existât quelque manuel dépouillant les pratiques des yogis d'excroissances morales ou métaphysiques").

Dans ses grandes lignes également, nous croyons que le schéma marxiste de transformation des sociétés demeure utilisable, à la condition de le mener à son point d'aboutissement naturel, qui est le dépérissement de l'Etat et donc des structures d'oppression, vers un monde de satisfaction maximale sur le seuil duquel la pensée de Marx est restée suspendue, le philosophe n'osant déterminer à l'avance les formes possibles de la liberté.

Dans la perspective marxiste, on assiste à l'effondrement de la société accumulatrice de capitaux et de conquêtes sous le propre poids de son développement désordonné, frappée d'un gigantisme insensé et dont les superstructures idéologiques se sont éloignées de la réalité à un point tel qu'elles n'apparaissent plus que comme des superstitions.

Le degré d'aliénation de la classe des exploités étant devenu insupportable, cette classe se révolte et impose à son tour sa propre loi, par la violence d'abord, laissant ainsi libre cours à l'agressivité impuissante accumulée au cours de la longue période de sujétion.

L'idéal nous montre ensuite cette société nouvelle s'organisant sur une base égalitaire où chaque membre se retrouve, avec ses intérêts, dans la totalité, par suite de l'abolition des classes sociales et de leurs fondements objectifs et par le dépérissement progressif de l'Etat, symbole de la contrainte sociale.

Les seules différences essentielles que nous proposons aujourd'hui les sociétés capitalistes et communistes tiennent

---

(1) Edit. Fontaine, Paris 1947, p. 14.



à la possession des moyens de production et à la répartition des services sociaux.

Il est évident que la véritable révolution sociale reste à faire.

Dans la perspective mystique, on voit l'individu se dégageant progressivement des pièges de la superficialité qui forment comme un écran entre lui et le monde réel, rasant au sol l'échafaudage d'infatuations et de sublimations qui constitue sa *personnalité* et son caractère, pour revenir à soi-même. Il retrouve alors le lien de parenté qui l'unit à tous les êtres et qui tient plus au corps qu'aux affublements du mental.

Le point d'arrivée, c'est la disparition de l'individu borné, cerné, emmuré, et la manifestation spontanée de la singularité de chacun sans cette discontinuité que crée l'ego avec la totalité des êtres et des choses. Le Zen appelle cela *retourner chez soi* et illustre cet état par l'exemple du miroir que ne ternissent plus les fausses représentations et qui désormais reflète le monde tel qu'il est, sans jamais lui-même s'altérer.

La rencontre des deux perspectives, marxiste et mystique, pourrait permettre la création d'une communauté *érotique*, c'est-à-dire véritablement communiste, où la recherche indéfinie du profit et l'impossible quête du désir métaphysique céderaient le pas au plaisir immédiat échangé dans une innocence et une spontanéité qui s'accorderaient, chez l'homme, au mouvement universel de la nature.

La société n'aurait alors d'autres fins que d'assurer la subsistance et une aisance raisonnable à ses membres et d'accorder la singularité de chaque homme à la collectivité humaine. J'en reviens à l'image d'une communauté humaine où les rapports auraient la simplicité, la sincérité et la chaleur d'un cercle d'amis.

Pour faire le pont entre les deux méthodes à première vue opposées, la psychanalyse nous sera une fois de plus précieuse.

Si elle se rapproche de la voie mystique par la pratique de l'introspection comme méthode thérapeutique, elle se rapproche encore plus du marxisme par son parti-pris de franchise absolue. Karl Marx et Sigmund Freud ont ouvert parallèlement, à moins d'un siècle d'intervalle, l'ère de la grande franchise, en mettant fin à l'hypocrisie entretenue au niveau aussi bien individuel que social concernant les deux éléments moteurs de la société moderne : le sexe et l'argent.

La vérité du marxisme et de la psychanalyse devient fausseté dans leur victoire au niveau du principe de réalité; l'un et l'autre y perdent ce qui est finalement essentiel : la libération de l'homme, parce que le refoulement demeure, dans le premier cas, et recrée la machine d'oppression, malgré la révolution ; parce que, dans le second cas, les conditions économiques de l'aliénation demeurent malgré la lumière crue que projette la psychanalyse sur les mobiles secrets de l'agissement des hommes.

Ainsi, vérité dans ce qu'ils révélaient, marxisme et psychanalyse ont été jusqu'ici inefficaces à changer l'homme, même s'il ne faut pas minimiser l'action partiellement libératrice qui a été accomplie grâce à eux.

Je voudrais ici reprendre à mon compte la pensée suivante de Martin Buber : "Entre individualisme et collectivisme, cet enchaînement inexorable des causes et cette inextricabilité des pensées et des actions que révèle la psychanalyse nous aident à percevoir l'homme dans sa relation vivante aux autres hommes".

Nous prenons ainsi conscience de la relation de nécessité qui s'établit entre la nature de l'individu et celle de la société, à un niveau beaucoup plus profond que celui de l'organisation rationnelle. Il existe, par exemple, entre le développement des sciences, lui-même facteur d'évolution sociale, et les structures de refoulement chez l'individu une relation certaine. Comme l'on peut affirmer que les formes sociales sont en partie des projections répondant à des actes réprimés ou refoulés sur le plan individuel. C'est sans doute ce qui explique qu'il arrive que sans raisons apparentes les



révolutions tournent court et que la courbe du progrès connaisse de ces variations qui défient toutes les prévisions de la raison.

C'est dans l'étude de cette interaction des divers facteurs individuels et sociaux qu'il faut rechercher la réponse au défi posé par le malheur tenace de l'homme dans un monde où la réalisation maximale du plaisir est devenue théoriquement possible.

Or, il arrive, comme par hasard, que les sciences de l'homme souffrent d'un retard considérable sur les sciences de la nature. Il existe, en effet, un secret à garder qui est celui-ci : les structures politiques et sociales sont anachroniques par rapport aux possibilités des progrès scientifiques et technologiques modernes, elles ne peuvent survivre que grâce à l'obscurité qu'on entretient autour d'elles.

Dans une entrevue qu'il accordait à Gabriel Veraldi, le célèbre auteur de la *Géopolitique de la faim*, Josué de Castro, déclarait : "Les pouvoirs politiques encouragent le développement scientifique quand ils s'intéressent à la physique et à la biologie; mais ils combattent le développement des sciences sociales et politiques, car si les sciences humaines atteignaient leur maturité, toutes les structures politiques du monde s'effondreraient." <sup>(1)</sup>

Dans les pays socialistes, le développement des sciences humaines n'a pas paru utile au maintien d'un régime avant tout autoritaire. Il en est de même, contrairement aux apparences, dans les pays dits du *monde libre* où l'étude des dessous des structures sociales et des besoins réels des individus n'a pas dépassé le domaine académique, pas assez en tout cas pour menacer le système des superstructures idéologiques qui continue à jouir d'un respect irrationnel de la part des populations. Les quelques tentatives individuelles de *démythification*, (on pourrait aussi bien dire *démystification* car les formes sociales du monde moderne sont au sens fort du mot une *mystification*) sont très rapidement dirigées vers

---

(1) Planète, nov.-déc. 1963.

une voie d'évitement par un mécanisme social qui, pour paraître moins répressif que dans les pays socialistes, n'en est que plus efficace.

Il se produit cependant du moins me semble-t-il, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, un désintéressement progressif de la jeunesse à l'endroit du régime et de l'idéologie avouée, dans le cas des pays communistes, et à l'endroit des superstructures constituant une idéologie inavouée, dans le cas des pays capitalistes. Les jeunes ne pensent qu'à s'amuser, comme on dit, mais leurs *amusements* sont périodiquement secoués de crises d'agression et de destruction à l'égard de tout et de rien.

J'y vois un symptôme de la maladie dont souffre le monde et un signe que cette maladie a atteint un état de crise qui s'achemine rapidement vers sa solution.

Plutôt que le plaisir en soi, c'est une *distraction* que recherche la jeunesse, un moyen d'échapper à un monde superficiel et mystificateur qu'elle refuse et dont elle sent, parfois bien confusément, qu'il est fondé sur l'oppression et la contrainte de tout ce qui en l'homme est plaisir et spontanéité.

Ces jeunes *révoltés* portent malgré tout l'héritage de leurs pères; ils sont fils du refoulement. L'accès au plaisir leur est également interdit, si ce n'est par des voies détournées qui sont les pièges que leur tend la société. Mais ces pièges sont également des moyens, et ces voies détournées mènent quand même à la reconnaissance des exigences d'Eros.

Il serait vain de fonder l'espoir d'un monde plus conforme aux désirs des hommes sur quelque législation émanant d'un projet rationnel. Je ne crois pas qu'aucune société puisse décider de l'application de formules qui apporteraient le bonheur aux hommes. Certaines forces souterraines, constituées par le lent retour des choses refoulées, et certains facteurs extérieurs comme le perfectionnement de la technique — les deux étant intimement liés l'un à l'autre comme



on l'a vu plus haut — rendent inévitable la transformation du monde vers une plus grande liberté. Cette transformation s'opère insensiblement, sans même qu'on s'en rende compte, avant de se trouver tout à coup devant un fait accompli. On se dit : "Comme tout a changé rapidement"; mais cette transformation qui nous paraît soudaine a mûri à travers les siècles.

L'utopie n'est au fond que la projection dans l'organisation du monde du rêve de bonheur que les hommes portent en eux et qui ne peut en définitive que se réaliser ou se nier en détruisant l'homme. Nous sommes à la croisée de ce chemin. La proximité de la catastrophe possible favorise plus que jamais une prise de conscience aiguë des courants de vie et de mort qui s'affrontent.

J'ai misé, dans ce livre, sur la victoire d'Eros dans sa lutte contre les forces de destruction. Le spectacle d'une jeunesse de plus en plus nombreuse qui ne reconnaît de priorité qu'à ses propres désirs et qui libère son agressivité plutôt que de la réprimer à des fins lointaines de mort et de destruction m'encourage à penser dans ce sens. Les désirs des hommes seraient enfin reconnus et accordés entre eux pour constituer une société humaine où le plaisir serait la mesure de toute chose.

Le renouveau d'Eros marquerait aussi la fin du *temps historique*, c'est-à-dire d'une structure mentale où le présent est constamment vidé de son contenu et projeté devant soi, dans un avenir qui s'en nourrit. Ce temps, qui abolit le plaisir, est aussi le fruit du refoulement individuel et collectif. Le plaisir ne s'accorde pas à la succession linéaire du temps. Il est un état global qui béatifie le présent, réconcilie l'homme avec la nature et le décharge du sentiment de culpabilité qui le porte à rechercher la mort.

Le sentiment de culpabilité a été décrit par Freud comme le fruit de "la lutte éternelle entre Eros et l'instinct de destruction et de mort". Cette lutte se livre au grand jour dans notre civilisation qui a accepté la loi de l'instinct de

mort et qui cherche à maintenir l'instinct de vie (le principe de plaisir) à son plus bas niveau. La répression systématique, suivie de la renonciation (c'est-à-dire du refoulement) renforcent l'agressivité individuelle et collective, alimentant la dialectique infernale de la civilisation.

\* \* \*

S'interrogeant sur le projet de rationalisation qu'a poursuivi la philosophie occidentale et qui s'est incarné avec plus ou moins de bonheur dans la société politique, François Châtelet en arrive à la conclusion suivante : "Au fond, sous la catégorie de la Raison égalisatrice, ce que la philosophie depuis Platon présente comme valeur, c'est le Rien (...) Dans la blancheur fade du concept, la couleur et la vie s'abolissent.

"Le projet platonicien du Savoir, la promesse chrétienne du *salut* et la volonté contemporaine de *bien-être*, poursuit-il, ne sont-elles pas les avatars historiques principaux de ce devenir d'une Raison de plus en plus dominatrice, prenant de mieux en mieux conscience de ses limites et développant, de ce fait, une répression de plus en plus agressive". (1)

Il est évident qu'à mesure que le monde s'achemine vers des réalisations techniques de plus en plus spectaculaires, les formes d'agression contre l'individu vont en augmentant. Et non pas seulement l'agression concertée, mais surtout cette agression insidieuse qui accompagne inévitablement le progrès technique, comme sa part maudite, et qui produit chez l'être humain une fatigue nouveau genre que l'on a qualifiée de *nerveuse*. Cette fatigue qui, selon des enquêtes récentes,

---

(1) François Châtelet, *Platon*, Gallimard, collection Idées, Paris 1965, pp. 248-249.



affecterait plus de 60% des travailleurs <sup>(1)</sup>, est la conséquence directe des conditions de la vie moderne : bruits, pollution, accélération, insécurité, ambition abstraite, etc.

Tout cela nous autorise à conclure que, tout compte fait, l'homme n'a jamais été si malheureux ni si aliéné qu'en ce moment où la victoire sur la pénurie favoriserait une vie humaine plus libre que jamais. Il n'est que de voir le nombre toujours croissant de drogues, de calmants, de stupéfiants que l'homme occidental consomme, pour se rendre compte du malaise qui le ronge.

Les religions de demain seront celles de la drogue, car l'homme est devenu trop malheureux pour reporter à la fin de ses jours la réalisation de la *vision béatifique* et trop perdu (aliéné) pour retrouver en lui-même la source de la volupté immanente à son être. Seul le retour au corps et à ses plaisirs pourrait éviter que l'on ne sombre de nouveau dans une ténébreuse folie. Ceci dit, je crois qu'une étude scientifique devrait être faite de toutes les drogues en tenant compte des possibilités qu'elles peuvent offrir aux hommes d'échapper aux limites du temps et de l'espace, ou même de simple plaisir. Mais il faudrait pour cela que la société ne craigne pas de mettre en cause sa propre existence ; il suffirait de si peu de vérité pour faire s'écrouler cet échafaudage de faussetés qu'à tort on appelle civilisation.

Peut-on remonter la pente et imaginer un état de civilisation où serait éliminé tout surplus de répression, où le principe de rendement serait remplacé par le souci de pro-

---

(1) Le Monde, 20 sept. 1966. Compte rendu du congrès international de médecine psychosomatique. Je voudrais citer ici la conclusion de ce compte rendu signé par le docteur Escoffier-Lambiotte, afin de bien montrer que je ne divague pas quand je parle de servitude et d'aliénation et que cela ne doit pas être entendu au seul sens philosophique. Cette conclusion suggère de plus une attitude qui correspond bien à l'esprit du présent essai : "C'est sur cet appel à la révolte (des travailleurs intellectuels contre l'agression qu'ils acceptent passivement) que pourrait se terminer un congrès où furent mises en lumière, sous tous leurs aspects, l'absurdité de notre condition et l'étendue insoupçonnée de l'asservissement humain."

téger l'homme de ce qui le détruit chaque jour davantage, où enfin la société se fixerait pour but premier d'accorder à l'individu le maximum de plaisir possible dans une réalité donnée. Cela suppose une transformation politique et morale dont bien peu de nos institutions actuelles sortiraient intactes.

Il faudrait en un mot guérir la société de cette schyzo-phrénie qui fait que d'une part elle s'affaire avec un ténacité et un dévouement admirables à sauver la vie d'un malade ou à lui rendre l'usage de l'un de ses membres, alors qu'en même temps elle répand volontairement et le plus cruellement possible la mort, l'infirmité et la destruction chez des milliers d'autres hommes. Qu'un homme agisse de la sorte et on le tiendra pour fou; faut-il être plus tolérant envers la société dont nous sommes partie ?

\* \* \*

Le projet qui nous intéresse ici, d'une civilisation du plaisir, est d'intérêt immédiat et devrait être à la portée de tout homme, parce qu'il tient aux racines et aux origines de l'homme dont toutes les manifestations extérieures ne sont, en définitive, que la recherche, parfois déviée au point d'être méconnaissable, de ce bonheur qui est l'essence même de l'être.

C'est pourquoi il importe de savoir dans quelle marge l'état social peut favoriser ce bonheur et tenter de découvrir le type de société qui en offrirait l'image la plus complète. Car la société doit être l'image extérieure de l'utopie qui résume les aspirations secrètes de l'homme.

La question de l'ordre social pose le problème des limites à apporter à l'activité de l'individu et paraît, à première vue, devoir opposer le plaisir de celui-ci aux besoins de la communauté. C'est la raison pour laquelle la plupart des hédonistes occidentaux ont adopté une attitude qui a paru anti-sociale, à commencer par Epicure qui proposait, il est



vrai, une conception de la société beaucoup plus humaine que celle qui se pratiquait de son temps. Son point de vue s'explique du fait qu'il considérait l'individu comme formant une entité séparée, refermée sur elle-même et constituant un intérieur par rapport à l'extérieur que constitueraient le monde et les autres êtres. Or, en réalité, dans notre perspective du bonheur il n'y a pas d'extérieur, car ce bonheur-là, dois-je le répéter, est la conquête de la plénitude à un niveau où s'évanouissent les limites de l'individualité qui seules créent l'illusion d'un intérieur et d'un extérieur — seul l'ego nous isole du monde. L'être retrouvé dans la totalité est sans barrières; l'image nous en est donnée dans l'extase amoureuse où l'individu se sent comme envahi par le monde extérieur, l'espace d'un instant tout sentiment de séparation s'évanouissant. Ce qui se manifeste ainsi un court instant est en réalité un état permanent, mais qui échappe à la conscience dans l'état de veille ordinaire.

\* \* \*

Dès la séparation d'avec la mère, l'enfant est le terrain d'une lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, celui-ci tendant au repos antérieur (connu dans le sein maternel), tandis qu'Eros oeuvre déjà à reformer une totalité viable à *l'extérieur* en cherchant à s'associer au sein de groupes de plus en plus larges, de la cellule familiale au sentiment de solidarité avec la communauté de tous les hommes.

Cette tentative d'intégration d'ordre érotique s'accompagne cependant d'inhibitions de plus en plus nombreuses à mesure que le cercle s'élargit. C'est ainsi que les prohibitions sociales succèdent à la loi du père, augmentant d'autant qu'elles sont plus rigoureuses l'agressivité de l'individu et son sentiment de culpabilité (n'est-ce pas saint Paul qui a dit que c'est la loi qui crée la faute?). La loi du père, que semblent désormais rendre inutile les prescriptions formelles édictées par la société, demeure toutefois, mais sous une forme intériorisée (le sur-moi) et il lui arrive même de s'op-

poser catégoriquement à la loi sociale, non pas en vue de représenter le principe de plaisir au tribunal du principe de réalité (comme c'est le cas pour Eros), mais parce qu'elle est négation de la réalité même et recherche de la mort. La conscience morale étant refus de l'être comme plaisir ne peut déboucher ultimement que vers la mort, non pas physique, mais *abstraite*, si l'on peut dire. Comme une parodie de l'homme *délivré*, qui a échappé aux entraves de la vie individuelle et baigne dans la volupté d'être, l'homme moral parfaitement réalisé est comme *un mort qui marche*.

L'instinct de mort transforme progressivement la réalité sociale et y amplifie le facteur agressivité hors de toute proportion avec Eros, dont l'activité aurait normalement pour but d'équilibrer efficacement la puissance destructrice de l'instinct de mort. Toute l'histoire de l'homme est l'histoire de la dualité entre Eros et Thanatos (la mort); c'est le rapport de force qui s'établit entre les deux qui donne à chaque civilisation sa coloration.

Dans notre civilisation où l'agressivité prend progressivement le dessus, Eros réprimé, refoulé, n'est jamais accepté pour ce qu'il est. Sa force est détournée, par le biais culturel, de façon à ne plus se manifester que sous des formes de plus en plus anémiées de sublimation. Affaibli de la sorte, il ne peut tenter de rétablir que par des sursauts désespérés l'équilibre avec l'instinct de mort et de destruction.

Fondée, à ses plus lointaines origines, sur Eros (qui rapproche, crée des liens et associe), la civilisation semble tendre inéluctablement vers son auto-destruction, à moins qu'un renversement imprévu ne fasse recouvrer à l'instinct de vie sa force première, en libérant l'individu des entraves de la sublimation, c'est-à-dire de l'inhibition transformée en culture.

Les recherches de la psychologie moderne ont montré par ailleurs que la question de la liberté de l'individu ne pouvait être réglée par la simple suppression des cadres qui limitent arbitrairement son action. L'étude des cas d'enfants arriérés ou mal adaptés a en effet fait ressortir l'importance



dans l'éducation de la loi imposée par le père et dont la première fonction semble être d'établir l'enfant dans un état de sécurité qui traduise un nécessaire équilibre entre l'action d'Eros et l'agressivité. La culture assume par la suite cette fonction normative du père ; mais on a vu qu'elle n'est le plus souvent que l'expression d'une fausseté puisqu'elle ne traduit pas à l'homme la société dans laquelle il vit véritablement et qui est une société sans aucune tolérance autre qu'hypocrite pour le plaisir et la liberté.

Aussi, n'est-ce pas la culture en soi qui doit être l'objet de notre suspicion ; mais cette forme particulière de culture qui a perdu contact avec la réalité matérielle, pour devenir une superstition pernicieuse.

Il faut pouvoir rétablir un rapport heureux entre le besoin de sécurité et l'instinct de plaisir, et non plus devoir nécessairement sacrifier l'un à l'autre, comme nous y force une société qui a hérité de la jalousie millénaire du père à l'endroit du fils.

Nous avons voulu insister, au cours de cet essai, sur la nécessité d'ajuster les normes sociales aux nouvelles possibilités de liberté et de plaisir, en vue de la formulation d'une culture qui serait non-répressive, c'est-à-dire dont l'activité découlerait d'une intention collective où chacun reconnaîtrait ses désirs, échappant à l'isolement sans tomber de ce fait sous le coup d'une loi étrangère.

Les hommes, réunis pour une action commune et désirée, ne ressentiraient plus alors la loi sociale comme un joug, mais comme un cadre, et la liberté de tous serait la meilleure garantie de la liberté de chacun. D'une telle culture de la liberté, nos sociétés contemporaines ne sont montrées incapables pour des raisons qui tiennent à leurs structures, elles-mêmes reflets de la structure mentale des individus qui les composent.

L'anarchisme est devenu, dans le monde moderne, un mode de prise de conscience du sort que la société oppressive fait aux hommes et un plaidoyer pour une culture non repres-

sive, une véritable communauté humaine dont les membres retrouveraient dans le plaisir d'être ensemble l'image de cette plénitude érotique qui forme le fond le plus constant de nos désirs.

\* \* \*

La question demeure cependant : faut-il d'abord libérer l'individu ou transformer la société et l'un peut-il être fait sans l'autre ? Une fois de plus, l'amour entre deux êtres nous servira d'illustration d'un état qui à la fois transcende les limites individuelles et résout, du moins temporairement, le problème des difficiles relations entre les individus, c'est-à-dire de la constitution du noyau social. Il se produit ici, à la satisfaction de chacun, une conjonction d'intérêts et de plaisirs qui suscite chez les participants un état d'euphorie où toute action commune devient bonheur.

Nous avons là, sur une échelle réduite, l'exemple de ce que pourrait être une nouvelle relation individu-société dans laquelle une forme de *sublimation collective* permettrait de résoudre, par la même opération, le conflit créé par l'inhibition au niveau individuel et celui suscité par l'oppression au niveau social.

Il faudrait pour cela que les hommes se *rencontrent* dans un état heureux, fondé sur des données nouvelles qui ne nous apparaissent aujourd'hui que dans une perspective d'utopie ; mais d'une utopie qui guide secrètement nos vies et nous inspire cette multitude de pensées, de gestes et de paroles qui semblent n'avoir pour but que de dérégler constamment le cours normal de la vie. Cet agacement, ce rappel continu qui maintient l'individu dans le sentiment secret qu'il mène une existence tronquée, qu'on lui vole quelque chose d'essentiel, n'est rien d'autre que le retour insidieux au sein de *l'ordre* oppresseur d'un rêve de bonheur incarné dans l'enfance.



Il laisse derrière lui, ce rêve, une traînée de gestes de révolte plus ou moins vifs, plus ou moins conscients, mais dont l'addition finira peut-être, à la longue, par renverser l'oppression (je veux dire aussi bien celle que l'individu s'impose à lui-même que l'oppression sociale dont il est la dupe et la victime). C'est pourquoi il peut paraître que les manifestations périphériques de *désordre*, de dérèglement et d'anarchie ont aujourd'hui plus d'importance que ce semblant d'ordre qui impose au monde la guerre et l'asservissement; car ces désordres-là, c'est l'utopie en marche vers sa réalisation, c'est-à-dire l'homme en marche vers la réalisation de ses rêves millénaires, rêves de plénitude qui seuls justifient et expliquent l'action commune des hommes, mais en vue du plaisir et non pas de la servitude.

L'attraction exercée par une plénitude jamais réalisée est tellement contraignante que la société (soit la classe de ceux qui profitent de l'organisation sociale actuelle) se sent obligée de mentir pour tenter de faire croire à la grande masse des citoyens qu'elle est l'incarnation de ce rêve, de cette utopie. On a vu plus haut que ce mensonge a un nom : c'est la culture dont l'action correspond, au niveau individuel, à un moule ou à une matrice, et au niveau collectif, à une pression *morale* (ou chantage social) et à une justification des multiples formes d'oppression.

Le schéma *culturel* de l'individu est comme un *jeu de l'Oie* qui s'étend de la naissance à la mort, avec une multitude de possibilités de détours et de régressions; mais dont le dessin est déterminé par une série de coordonnées qui tiennent à l'histoire de la race aussi bien qu'à celle de la famille.

Pour l'homme occidental moderne, ce schéma correspond de fait à la structure érotico-autoritaire de la famille.

Il faut dire que, dans notre société, la famille est de nature ambiguë. D'une part, îlot d'intimité, d'érotisme et de sécurité dans un monde où l'individu se sent de plus en plus seul et incertain quant à sa situation aussi bien que quant aux fins qu'il poursuit; elle est d'autre part le fondement même de la répression sociale.

On pourrait facilement envisager un autre schéma social (il y en a eu dans le passé, il y en aura dans l'avenir) où un sentiment aujourd'hui inexistant de cohésion et de solidarité à base d'érotisme unirait entre eux tous les membres d'une même société et y favoriserait des échanges heureux entre les hommes.

La famille pourrait, sans doute, voir son rôle social totalement transformé. Une telle transformation est d'ailleurs déjà en cours sans qu'on s'en rende trop compte. De même l'institution du mariage pourrait être grandement libéralisée (pour mieux correspondre aux conditions de vie et à la nouvelle division du travail des sociétés modernes).

Platon avait déjà, à d'autres fins il est vrai que le plaisir, proposé l'abolition du mariage traditionnel ; mais j'ai peur de ne pouvoir le suivre sur un terrain où l'intérêt de l'Etat (donc l'organisation abstraite) passe avant celui de la recherche du plaisir qui, à bien y penser, ne peut être que la seule fin de la vie humaine. La Chine propose, de nos jours, de nouvelles formules de transformation des structures familiales ; il faudra attendre encore quelque temps avant d'en apprécier les résultats dont il se peut même que l'intelligence nous en demeure pour bien longtemps refusée.

Si, malgré tout, les structures familiales actuelles demeurent mieux accordées aux manifestations de l'érotisme que la plupart des autres institutions sociales (il ne faut pas minimiser, par exemple, les rapports éminemment érotiques qui s'établissent entre les parents et les enfants), le mariage et la famille n'ont en soi aucune valeur absolue et pourraient être transformés dans le sens d'une meilleure adaptation au bonheur des hommes.

\* \* \*

Pour sortir du dédale du malheur moderne aux formes multiples, il faudrait faire table rase, une fois pour toutes des super-structures superstitieuses qui nous enchaînent, aussi



bien sur le plan individuel que social, afin de rétablir l'équilibre entre une réalité perçue sereinement et acceptée et le désir des hommes.

Autrement dit, c'est comme d'un chaos que pourraient prendre forme de nouvelles structures mentales plus conformes à la réalité du XXe siècle. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme occidental le plaisir pourrait prendre le dessus sur la nécessité, c'est-à-dire que les hommes pourraient consacrer la plus grande partie de leur activité au plaisir sans que leur subsistance ne soit menacée. Les hommes des autres continents y gagneraient au moins d'être enfin laissés en paix, de façon à pouvoir développer librement un genre de société qui leur convienne.

La nécessité d'exploiter les pays pauvres pour assurer la prospérité des pays riches, qui constitue la vérité de toutes les belles théories sur la mission civilisatrice du colonialisme, a disparu aujourd'hui (à l'ère des transformations chimiques illimitées et de la production de la puissance énergétique à partir de l'atome) et ne demeure (superstition en plus) que par défaut du peu d'imagination qu'il suffirait pour transformer de vieux mécanismes économiques dont la seule réalité réside dans le refoulement des hommes. Nos structures économiques sont à notre image, uniquement tournées vers les satisfactions parodiques, l'agression et la destruction, par suite d'un refus systématique du plaisir.

L'ethnographie nous présente l'exemple de quelques sociétés où les hommes paraissent naturellement heureux et ce sont inévitablement des sociétés où la sexualité était sans problème, où la production était *tempérée* (échappant au principe de rendement qui régit la nôtre) et où la répression sociale était maintenue dans les strictes limites nécessaires à la vie de la communauté. On y trouve parfois des institutions qui, par comparaison, feraient ressembler notre propre société à une colonie pénitenciaire. La tribu indienne des Muria, pour ne citer qu'un exemple <sup>(1)</sup>, avait établi (grâce

---

(1) Cf Verrier Elwin (*Maison des jeunes chez les Muria*) repris par Jean Duvignaud, op. cit. p. 155 sq.

à la pratique des "maisons des jeunes" ou dortoirs collectifs) des normes de vie sexuelle qui favorisaient la jouissance et le bonheur individuel plutôt que de les sacrifier aux exigences irrationnelles d'une collectivité oppressive.

La transformation de l'individu et de la société passe obligatoirement par la désintégration du sur-moi ou de ce que nous avons appelé la *conscience morale* (de sa nature même conscience malheureuse).

Cette première intériorisation de la loi qui opprime est à la source même de la déchéance de l'homme, de la perte à la fois de la liberté naturelle et de la spontanéité sans lesquelles l'individu se trouve coupé de sa source de vie qui est le plaisir. "L'homme supérieur, dit Confucius, va dans la vie sans aucune idée préconçue d'agir de telle ou telle façon et sans aucun tabou. A chaque instant il décide de ce qu'il convient de faire." Les idées préconçues et les tabous sont les fruits du sur-moi et c'est là que le sentiment de culpabilité fait son nid.

La spontanéité, c'est vivre dans le présent conçu comme une extase, une pérennité de joie. Dans le flot de la vie, l'individu doit se concevoir en relation intime avec toute chose plutôt que se vouloir un dur noyau isolé et replié sur lui-même. Dans cette vie toujours présente mais toujours changeante, il n'existe pas de centre psychique déterminé qui serait un ego dominateur. Le noeud artificiel qu'est l'individu peut être défait de la même façon qu'il a été fait. D'ailleurs le plaisir le défait continuellement, mais continuellement il se reforme parce qu'il est refus du plaisir, de la simple volupté d'être.

C'est dans ce noeud de l'ego que s'opposent les notions de poursuite indéfinie du progrès et de plaisir, de l'abstrait et du concret. Toute la question est de savoir si le bonheur, ici et aujourd'hui, doit être sacrifié à la poursuite d'un désir métaphysique (abstrait) constamment projeté dans l'avenir.

La volupté, le plaisir ne peuvent être objets d'une recherche ou d'une poursuite. Ils sont donnés instantanément



dès que cessent l'effort, la tension mentale, l'anxiété et la peur de la mort.

\* \* \*

La science nous a appris que tout n'est que relation entre diverses structures ou diverses organisations de ce qu'on pourrait appeler une même étoffe d'être et qui n'apparaît être en définitive que des degrés divers d'énergie comme si cette universelle attirance des choses et des êtres n'était que la figure de cet amour universel de l'être à la recherche de lui-même dans le grand jeu cosmique de l'illusion universelle dont parle le Védanta. L'opacité matérielle du monde est évidemment une illusion. La multiplicité de notre expérience se déploie sur un fond de continuité d'être dont, nous l'avons vu plus haut, l'essence est la volupté. C'est seulement cette continuité sous-jacente qui nous pousse à postuler la continuité du temps et de l'espace tout autant que la cohérence de l'ego lui-même qui n'a en soi qu'une existence bien aléatoire.

Nous ne percevons ou concevons les choses (dans le monde extérieur) qu'en établissant une solution de continuité dans la totalité du champ de perception, en les abstrayant du réel.

Cela pour nous amener à envisager les structures sociales avec toute la liberté d'esprit qui convient; car les hommes sont libres de créer le genre de société qui leur convienne, comme ils établissent entre les choses des relations qui ne sont que la projection de leur propre désir ou de son refoulement.

Il y aurait, par exemple, possibilité de concevoir une société fondée sur le jeu, sous l'égide du principe du plaisir, les instincts vitaux fournissant l'ardeur et l'érotisme essentiels au jeu, la raison assurant pour sa part l'endiguement des énergies destructrices.

La comparaison avec le jeu s'impose d'autant plus qu'il s'agit de la seule zone de l'activité humaine où les participants acceptent de bon coeur de se conformer aux règles qui n'y sont pas ressenties comme répressives, mais bien au contraire comme garantes du plaisir que les joueurs trouvent à jouer. "Désormais, écrit Norman O. Brown, la réorganisation de la société et de la nature humaine selon l'esprit de jeu n'est plus une possibilité spéculative, mais une nécessité réaliste. <sup>(1)</sup>

Une telle société à répression minimale, où la liberté de l'individu ne connaîtrait d'autres bornes que la liberté d'autrui, verrait augmenter la part de rationalisation et d'organisation dans le domaine de la production (où l'homme, remplacé par les machines, aura cessé d'être un objet d'exploitation), mais la verrait inversement décroître dans les manifestations de la vie individuelle, laissant une place plus grande à l'expression spontanée qui pourrait prendre toutes les formes d'art et de plaisir.

Le corps serait accepté pour ce qu'il est, un instrument de jouissance. La sexualité libérée, les noeuds explosifs de la sublimation se déferont d'eux-mêmes et toute la personne s'en trouvera de nouveau érotisée tel que l'était le corps de l'enfant. Comme un fleuve qui se répand dans les terres, l'instinct sexuel perdra une partie de sa force dévastatrice, du fait de son expansion à de vastes domaines que les digues de la répression lui interdisaient jusque là.

Une telle libération des *instincts* amènerait évidemment la suppression de toute une série d'institutions répressives, et apparaîtrait d'abord comme un recul vis-à-vis une certaine forme de civilisation dont la nature oppressive sait si bien se parer de tous les prestiges de la culture ; mais on verrait progressivement la recherche d'une satisfaction de plus en plus intense et de plus en plus subtile pousser aux raffinements, à la transformation du milieu à l'image même du

---

(1) *Eros et Thanatos*, p. 50.



plaisir et de la volupté, à la lutte contre la maladie et à l'exploration scientifique du monde sur le mode ludique plutôt qu'à des fins de puissance.

Le corps humain retrouvant sa liberté et sa beauté propre, le plaisir deviendrait, aussi bien pour l'individu que pour la société, une fin en soi, la seule fin importante à laquelle l'activité humaine, et même la part minimale de frustration qui demeurerait nécessaire, serait subordonnée. La culture s'édifierait sur le mode d'un jeu érotique dont la parure et l'attention nouvelle apportée aux soins corporels peuvent nous faire entrevoir certains éléments. La raison aurait alors pour tâche principale de faciliter l'intégration de l'agressivité naturelle dans un réseau de plus en plus diversifié de jeux qui constitueraient finalement toute l'activité sociale.

Le *jeu social* remplacerait le travail aliéné ou le temps prétendument libre mais qui est lui aussi aliéné en vue du travail. Ce serait le temps de loisir qui deviendrait déterminant dans l'organisation de la vie plutôt que le temps de travail. On a vu que dans la société d'abondance il suffirait que chaque citoyen travaille quelques heures par jour pour assurer la production des biens nécessaires à la communauté. Une bonne partie du travail requis dans le domaine des services, qui n'aurait pas été assumée par la machine auto-serveuse, pourrait lui-même prendre un caractère érotique qui l'apparenterait au jeu. Car il n'y a, finalement, entre le jeu et le travail qu'une différence de but et d'intention, selon que le plaisir est recherché dans l'acte même ou en dehors de lui sous une autre forme. Certains artistes ou artisans, par exemple, travaillent en général beaucoup plus d'heures que l'ouvrier moyen, mais ce travail étant une action créatrice, ils y trouvent une satisfaction qui les comble. Même si l'art est souvent le fruit d'une sublimation plus ou moins réussie, il n'en demeure pas moins le seul exemple que l'on puisse offrir de travail non aliéné.

La gratification des besoins fondamentaux de tous les hommes et la domination de la peur et du sentiment de cul-

pabilité : voilà les buts que devrait se proposer toute société désireuse de servir les hommes plutôt que de les asservir.

La décision d'édifier une société sous le signe d'Eros plutôt que sous celui de la répression (justifiée par le principe de rendement) et de la mort comporte peut-être des risques (qui pourront paraître très grands à ceux que dominant la peur et la méfiance), mais elle s'impose naturellement dans l'état désespéré de nos sociétés actuelles.

Malheureusement, le seul fait d'énoncer aujourd'hui pareille possibilité, forcément utopique, paraîtra à la fois impie et ridicule, tellement les hommes croient peu à leur propre bonheur et se sont faits à des siècles d'une servitude dont nos corps mêmes ont pris la forme.

Je ne dis pas que ce jour du bonheur des hommes arrivera; mais je dis que le vrai scandale, c'est la vie telle que les hommes la vivent aujourd'hui et qu'il est pour le moins effarant de constater combien volontiers les hommes acceptent toutes les formes d'oppression, dont les guerres, comme allant de soi, plutôt que la seule pensée de vivre enfin pour le seul plaisir de vivre.

L'homme est ainsi un être qui veut son malheur; mais sa nature malheureuse n'est elle-même que le fruit des événements qui l'ont ainsi faite et il n'est pas interdit de penser qu'un jour ou l'autre d'autres événements la feront autre.

L'angoisse généralisée est aujourd'hui partie même de l'état d'insécurité qu'entretiennent la guerre omni-présente et les armements annihilateurs que personne, en définitive, ne contrôle. Une attitude anti-morale et anti-sociale, une recherche effrénée et exclusive de la jouissance la plus immédiate de la part d'une bonne partie de la jeunesse apparaît non seulement normale, dans l'état actuel des choses, mais la seule qui soit en accord avec les faits. Cela est peut-être d'ailleurs, je le répète, le plus grand sujet que nous ayons d'espérer pour bientôt une transformation radicale de la morale et de la société.



Si l'on regarde l'histoire de l'humanité sous l'aspect de l'érotisation de la vie, on constate assez facilement que le monde est allé constamment en regressant; mais cette régression même (comme la névrose dont elle est le symptôme) porte en elle son propre espoir de guérison, le processus névrotique étant, comme le processus historique, dialectique.

On a vu que le monde de la répression est en quelque sorte une projection plus ou moins fidèle des désirs refoulés. C'est la voie longue et sinueuse du retour du refoulé qui s'accomplit sous le signe de la négation (comme se voilant la face) et s'accompagne d'une aggravation progressive de la névrose sociale et d'une plus grande déformation de l'individu. A la limite, il doit fatalement se produire un revirement, une négation de cette quête négative qu'est la civilisation moderne, et un retour à la vie du corps.

Ce serait, comme nous l'avons déjà évoqué, la sortie du temps historique, ce vieux rêve que l'eschatologie a fixé à la fin de sa vie pour l'individu et à la fin des temps pour la société, comme une récompense et un repos après toutes les luttes, tous les efforts, toutes les privations et tous les malheurs qui ont été invariablement présentés comme le lot naturel des hommes en cette *vallée de larmes*.

Or, c'est aux hommes eux-mêmes qu'il appartient de transformer cette *vallée de larmes* (fruit du refoulement et de la pénurie) en *paradis terrestre*.

Le monde chrétien nous a offert l'image religieuse la plus parfaite du refoulement, et son refus de la nature a privé l'homme de la voie la plus simple pour retrouver l'âge d'or, c'est-à-dire la vie dans le corps. Il a régenté les relations entre l'homme et la femme de façon à faire de la sexualité le royaume du mauvais, rejetant ainsi toutes les possibilités érotiques dans le monde aliénant de la sublimation.

Seul un retour à la nature, où le corps vivrait son appartenance au monde et aux autres êtres, peut redonner à la sexualité son assiette cosmique qui en fasse un lien plutôt qu'un facteur de division comme c'est le cas dans nos sociétés.

Car la sexualité est pour l'homme une forme symbolique du bonheur, l'incarnation du rêve d'une union extatique avec les autres êtres et les choses.

"L'homme, écrivait William Blake, s'est lui-même enfermé jusqu'à ne plus rien voir qu'à travers les fissures étroites de sa caverne... Si les fenêtres de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme — ainsi qu'elle l'est — infinie." <sup>(1)</sup> Et Thoreau (cité par Norman O. Brown): "Nos sens ne sont que les rudiments de ce qu'ils sont destinés à devenir."

L'imagination nous montre la voie de l'âge d'or de la plénitude des sens revécue, elle mène la lutte constante des instincts contre l'individuation, la séparation, par opposition à un passé archaïque de plénitude et de totalité. Elle surmonte la dualité. Sur le plan social, elle lutte contre la répression et est créatrice d'utopies.

L'imagination est ainsi une forme de la mémoire refoulée qui serait un peu semblable à la réminiscence de Platon, porteuse comme elle de connaissance en ce qu'elle révèle ce qu'interdit la civilisation. <sup>(2)</sup> Elle est grosse d'un appel de *l'enfance* vers un avenir meilleur qui pourrait éventuellement mettre en danger les systèmes répressifs.

En perdant le corps, l'ego a conservé les fantaisies; c'est par la voie des fantaisies qu'il peut retrouver le corps, c'est-à-dire le plaisir jusqu'ici interdit.

(1) *Le mariage du ciel et de l'enfer*, trad. André Gide, éd. Charlot, Paris 1922, p. 36.

(2) "La Restauration de la mémoire s'accompagne de la restauration du contenu cognitif de l'imaginaire", Herbert Marcuse, op. cit. p. 29.



6. 10. 1917. 10. 1917.






**COLLECTION « Livre de poche »**

- |  |        |
|--|--------|
| 1 — LE NOUVEAU PARTI (Stanley Knowles) .....                                       | \$1.00 |
| L'histoire et les principes du Nouveau parti démocratique.                         |        |
| 2 — LES DOLEANCES DU NOTAIRE POUPART (Carl Dubuc) .....                            | \$1.00 |
| Satire sur les Canadiens français de « droite ».                                   |        |
| 3 — L'ECOLE LAIQUE (En collaboration) .....  | \$1.00 |
| Clercs et laïcs discutent de l'école laïque.                                       |        |
| 4 — EN PLEINE FORME (Alphonse Gagnon) .....  | \$1.00 |
| Aventures sportives et méthodes de développement physique.                         |        |
| 5 — UN MONDE FOU (150 caricatures de Berthio) ....                                 | \$1.00 |
| Les meilleurs dessins comiques du célèbre caricaturiste.                           |        |
| 6 — LES FOUS CRIENT AU SECOURS (J.-C. Pagé) ....                                   | \$1.00 |
| Témoignage bouleversant d'un ancien patient de Saint-Jean-de-Dieu.                 |        |
| 7 — L'ENCYCLIQUE « MATER et MAGISTRA » (S.S. Jean XXIII) .....                     | \$1.00 |
| Texte intégral; présentation de Claude Ryan.                                       |        |
| 8 — POURQUOI JE SUIS SEPARATISTE (épuisé) (Marcel Chaput) .....                    | \$1.00 |
| 9 — PSYCHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE (Théo Chantrler) (épuisé) .....              | \$1.00 |
| 10 — MONTREAL, PARIS D'AMERIQUE (Michel Régner) .....                              | \$1.00 |
| Vision poétique de Montréal en photos.   |        |
| 11 — COMMENT JOINDRE LES DEUX BOUTS (Roland Parenteau et Jean-Paul Lefebvre) ..... | \$1.00 |
| 12 — L'HISTOIRE BOULEVERSANTE DE MGR CHARBONNEAU (Renaude Lapointe) .....          | \$1.00 |
| Un document sensationnel. Biographie de l'ancien Archevêque de Montréal.           |        |
| 13 — LES SECRETS DE MAMAN FONFON (Claudine Vallerand) .....                        | \$1.00 |
| Comment éduquer ses enfants en les amusant.  |        |
| 14 — LA CRISE DE LA CONSCRIPTION (André Laurendeau) .....                          | \$1.00 |
| Une page d'histoire par un témoin des événements.                                  |        |
| 15 — L'AUTOMOBILISTE ET LA LOI (C.-A. Sheppard) .....                              |        |
| remplacé par C-23 (Voir page 15).  |        |
| 16 — CHEZ MIVILLE... COMME SI VOUS Y ETIEZ ....                                    | \$1.00 |
| Les meilleures blagues de la populaire émission.                                   |        |
| 17 — COMMENT JE SUIS DEvenu ALCOOLIQUE (J.-C. Pagé) .....                          | \$1.00 |
| Témoignage émouvant d'un ex-alcoolique.  |        |

- 138
- |  |        |
|--|--------|
| 18 — SI LA BOMBE M'ETAIT CONTEE (Yves Thériault).....                | \$1.00 |
| Le monde au lendemain de la guerre nucléaire vu par un romancier.    |        |
| 19 — LA CUISINE DU JOUR (Robert Pauly)                               |        |
| Nouvelle édition améliorée .....                                     | \$1.00 |
| Enfin ! La cuisine française en mesures canadiennes.                 |        |
| 20 — COMMENT ON ABRUTIT NOS ENFANTS .                                |        |
| (S. et M. Chalvin) (épuisé) .....                                    | \$1.00 |
| 21 — QU'EST-CE QUE LE CREDIT SOCIAL ?                                |        |
| (Yordan Kostakeff) .....   | \$1.00 |
| Un point de vue sur les théories créditistes.                        |        |
| 22 — QU'EST-CE QUE LE CONCILE ? (Marcel Adam) ....                   | \$1.00 |
| Préface du cardinal Léger.   |        |
| 23 — LE VRAI VISAGE DE JEAN DRAPEAU                                  |        |
| (J.-Z.-Léon Patenaude) .....   | \$1.00 |
| Document polémique sur le rôle joué par M. Drapeau dans la LAC.      |        |
| 24 — LES DOLEANCES D'UN CHAUFFEUR DE TAXI                            |        |
| (Luc de Fougères) .....  | \$1.00 |
| Tout le problème du taxi exposé par un chauffeur de taxi.            |        |
| 25 — LE PARTI LIBERAL (J. W. Pickersgill) .....                      | \$1.00 |
| L'histoire et les principes du Parti Libéral.                        |        |
| 26 — L'ENCYCLIQUE « PACEM IN TERRIS »                                |        |
| (S.S. Jean XXIII) .....  | \$1.00 |
| Le « testament » du pape de la paix.<br>Introduction de Claude Ryan. |        |
| 27 — PERCE ET LES OISEAUX DE L'ILE                                   |        |
| BONAVENTURE (Claude Mélançon) .....                                  | \$1.00 |
| Abondamment illustré de photos et dessins.                           |        |
| AA2 PERCE AND BONAVENTURE ISLAND'S SEABIRDS                          |        |
| (Claude Mélançon) .....  | \$1.00 |
| Edition anglaise du précédent.                                       |        |
| 28 — LA VERITABLE HISTOIRE DU F.L.Q.                                 |        |
| (Claude Savoie) .....  | \$1.00 |
| Le témoignage d'un présumé terroriste.                               |        |
| 29 — POURQUOI LE BILL 60 ? (Paul Gérin-Lajoie) ....                  | \$1.00 |
| Ce document est un acte de foi et de courage !                       |        |
| 30 — PSYCHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE,                              |        |
| 2e série (Théo Chantrier) .....                                      | \$1.00 |
| Toute la sagesse d'un joyeux sage.                                   |        |
| 31 — MA CHIENNE DE VIE (Jean-Guy Labrosse) .....                     | \$1.00 |
| Autobiographie d'un orphelin.  |        |
| 32 — A JOUAL SUR LES MOTS (Renald Savoie) (épuisé)                   | \$1.00 |
| 33 — LA PATENTE (Roger Cyr) .....                                    | \$1.00 |
| Tous les secrets de l'ordre de Jacques-Cartier.                      |        |
| 34 — ECCLESIAM SUAM (S. S. Paul VI) .....                            | \$1.00 |
| Texte intégral; introduction de Claude Ryan.                         |        |



35 — LA VIE EXTRAORDINAIRE DE JEAN DESPREZ (Ingrid Saumart) .....	\$1.00
La vie et la carrière de cette femme aux talents multiples, 28 photos.	
36 — LA SEXUALITE EXPLIQUEE AUX ENFANTS (F. Cholette-Pérusse) .....	\$1.00
Un livre indispensable au foyer.	
37 — SOUS LE SOLEIL DE LA PITIE (Jean-Paul Desbiens) .....	\$1.00
Le deuxième livre du Frère Untel.	
38 — L'AFFAIRE BRADET (Yolande Chéné) .....	\$1.00
La liberté dans l'Eglise.	
39 — LE SCANDALE DES FRAIS FUNERAIRES (Jacques Lamarche) .....	\$1.00
Une enquête, des projets de réforme.	
40 — LA CANADIENNE FRANÇAISE ET L'AMOUR (Pierre Léger) .....	\$1.00
Une enquête révélatrice.	
41 — PARLEZ-MOI D'HUMOUR (Normand Hudon) .....	\$1.00
Des blagues et des dessins.	
42 — L'ASTROLOGIE ET VOUS (André-Pierre Boucher).....	\$1.00
Descriptions très poussées de chacun des signes du Zodiaque.	
43 — LE MOT DU PERE AMBROISE (No 2) (Abbé Ambroise Lafortune) .....	\$1.00
Liturgie et pain quotidien.	
44 — LES REQUINS DE LA FINANCE (Jacques Lamarche) .....	\$1.00
Les abus des compagnies de finance.	
45 — LES ECOEURANTS (Jacques Hébert).....	\$1.00
Roman. Un homme de 40 ans se penche sur un révolté de 17 ans...	
46 — CES MAINS QUI VOUS RACONTENT (André-Pierre Boucher) .....	\$1.00
Un petit livre sur la chiromancie.	
47 — LA MORT DE MON JOUAL (Roland Lorrain) ....	\$1.00
Histoire d'un Canadien français décidé à parler bien.	
48 — TOUS LES SECRETS DE L'HYPNOSE (J.-P. Pageau) .....	\$1.00
Pour triompher des complexes...	
49 — DES MOTS ET DES PHRASES (1er tome) (Gérard Dagenais) .....	\$1.00
Pour mieux parler et mieux écrire le français.	
50 — J'AI VU DES SOUCOUPES VOLANTES (Henri Bordeleau) .....	\$1.00
Des faits troublants...	
51 — SAVOIR S'HABILLER (Jacques de Montjoye) .....	\$1.00
Petit précis d'élégance.	

- 146
- |   |        |
|---|--------|
| 52 — DES MOTS ET DES PHRASES<br>(Gérard Dagenais) 2ème tome .....   | \$1.00 |
| Pour mieux parler et mieux écrire le français.  |        |
| 52 — SORTI DE PRISON (Fernand D...) .....   | \$1.00 |
| L'interview sensationnelle d'un ancien détenu de St-Vincent-de-Paul.                                      |        |
| 54 — VOTRE DESTIN PAR LES CARTES<br>(André-Pierre Boucher) .....  | \$1.00 |
| Petit précis de cartomancie   |        |
| 55 — CENT ANS D'INJUSTICE (François Hertel) .....   | \$1.00 |
| Le Canada un beau rêve ?  |        |
| 56 — CAMPING-CARAVANING GUIDE 1967-1968 .....   | \$1.00 |
| Guide des terrains du Québec, de l'Ontario, des Maritimes et de l'Est des E.U.                            |        |
| 57 — L'HOMME BIEN HABILLE (Paul Vincent Kochak) ....  | \$1.00 |
| Précis d'élégance masculine.  |        |
| 58 — MONTREAL GUIDE (Eloi de Grandmont et Louis<br>Martin Tard) .....                                     | \$1.00 |
| Un guide sûr, complet ... et plein d'esprit.  |        |
| 59 — DE GAULLE VOUS PARLE (discours) .....  | \$1.00 |
| Choix d'allocutions du Général (1953-1967)  |        |
| 60 — DE GAULLE AU QUEBEC (Jean Tainturier) .....  | \$1.00 |
| Un dossier complet des « quatre journées ».   |        |
| 61 — COURS DE SEXOLOGIE, Tome I (Dr Serge Mongeau) .....  | \$1.00 |
| Toute la vérité sur le sexe, les organes génitaux, la psychologie du couple. 40e mille                    |        |
| 62 — LE QUEBEC DANS LE CANADA DE DEMAIN<br>(en collaboration) .....                                       | \$1.00 |
| I.- Avenir constitutionnel et statut particulier.   |        |
| 63 — LE QUEBEC DANS LE CANADA DE DEMAIN<br>(en collaboration) .....                                       | \$1.00 |
| II.- Vers un nouveau partage des pouvoirs.  |        |
| 64 — LA SANTE PAR LE YOGA (Suzanne Piuze) .....   | \$1.00 |
| Un extraordinaire succès ! 20e mille.   |        |
| 65 — TOUE, TAIS-TOUE ! (René Bureau) .....  | \$1.00 |
| Les bons mots et les sottises de nos députés (bleus et rouges).   |        |
| 66 — COURS DE SEXOLOGIE, Tome II<br>(Dr Serge Mongeau) .....  | \$1.00 |
| Toute la vérité sur l'évolution de l'amour, l'orgasme, l'érotisme, les rapports sexuels.                  |        |
| 67 — REPONSES DE PIERRE ELLIOT TRUDEAU<br>(Introduction de Gérard Pelletier) .....                        | \$1.00 |
| Aux questions que les Canadiens se posent, un homme politique donne enfin des réponses claires et nettes. |        |
| 68 — MONSIEUR BRICOLE (André Daveluy) .....   | \$1.00 |
| Comment réparer et rénover sa maison de la cave au grenier.   |        |
| 69 — COMMENT LIRE LA BIBLE (Abbé Jean Martucci) ....  | \$1.00 |
| En 25 leçons faciles.   |        |





**COLLECTION « Sciences et loisirs »**

- G-1 LES PLANTES (Cercle des Jeunes naturalistes) .... \$1.00  
Un petit guide du botaniste amateur.



**COLLECTION « Les idées du jour »**

- D-1 L'EGLISE ET LE QUEBEC (en collaboration) ..... \$1.50  
Clercs et laïques abordent un problème québécois.
- D-2 LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT AU CANADA  
FRANÇAIS ..... \$1.50  
Le point de vue des professeurs de l'Université de  
Montréal.
- D-3 JUSTICE ET PAIX SCOLAIRE (en collaboration) .... \$1.50  
Une étude sur la question de l'heure : l'école laïque.
- D-4 LE RENOUVEAU DU THEATRE AU  
CANADA FRANÇAIS (Jean Hamelin) ..... \$1.50  
Histoire du théâtre, des Compagnons à nos jours.
- D-5 LES ROBES NOIRES DANS L'ECOLE  
(Frère H.-A. Parenteau, i.c.) ..... \$1.50  
Le point de vue des religieux enseignants sur  
l'école laïque.
- D-6 L'EGLISE ET LES LAICS MARIÉS  
(en collaboration) ..... \$1.50  
Des clercs et des couples mariés parlent du rôle  
de la famille.
- D-7 LE SCANDALE EST NECESSAIRE  
(Pierre Baillargeon) ..... \$1.50  
Essai littéraire par un des meilleurs écrivains du  
Québec.
- D-8 LE DEFI DU NOUVEAU-QUEBEC (Michel Brochu) .. \$1.50  
La question esquimaude, les responsabilités du  
Québec.

142

D-9	LE SEXE ET LA LOI AU CANADA (Raymond Rodgers) .....	\$1.50
	Un étude sur le code devant les délits sexuels.	
D-10	LE ROLE DE L'ETAT (en collaboration) .....	\$2.00
	Conférence 1962 de l'ICAP.	
D-11	FAILLITE DE L'OCCIDENT (Jean Pellerin) .....	\$2.00
	Une critique de la civilisation occidentale.	
D-12	NOS HOMMES POLITIQUES (en collaboration) ....	\$2.00
	Conférence 1963 de l'ICAP.	
D-13	CONTRADICTIONS ET BICULTURE (Pierre Dansereau) .....	\$2.50
	Un des livres les plus remarquables jamais publiés au Canada français.	
D-14	L'ENTREPRISE AU QUEBEC — QUEBEC BUSINESS (Paul Cimon, s.j.) .....	\$2.00
	Sondage sur le biculturalisme et la formation professionnelle.	
D-15	LE CANADA FACE A L'AVENIR (en collaboration) .....	\$2.00
	Conférence 1964 de l'ICAP.	
D-16	LE CALEPIN DU DIABLE (Jean Pellerin) (épuisé)	\$1.50
D-17	LES JUIFS ET LA COMMUNAUTE FRANÇAISE (en collaboration) (épuisé) .....	\$2.00
D-18	L'UNIVERSITE LAVAL DEMASQUEE (A.G.E.L.) .....	\$1.50
	Mémoire des étudiants de Laval.	
D-19	L'UTILISATION DES RESSOURCES HUMAINES ....	\$2.00
	Conférence 1965 de l'ICAP.	
D-20	MANIFESTE (Roussil) .....	\$1.50
	Un interview de Claude Jasmin.	
D-21	LE CENTRE MEDICAL UNIVERSITAIRE .....	\$1.50
	Par un groupe de professeurs de l'U. de M.	
D-22	AU DELA DU SEPARATISME (Gérard Paré) .....	\$2.00
	Un missionnaire retrouve Québec après plusieurs années à l'étranger.	
D-23	LES ADULTES A L'ECOLE (Jean-Paul Lefebvre) ....	\$1.50
	Un plaidoyer sur le sens et la portée de l'Education permanente.	
D-24	LES ACTIVITES POSITIVES DES ASSOCIATIONS PARENTS-MAITRES (Joffre Charpentier) .....	\$2.00
	Un guide indispensable.	
D-25	DISPARITES REGIONALES D'UNE SOCIETE OPULENTE .....	\$2.00
	Conférence 1966 de l'ICAP.	
D-26	NOS ECRIVAINS ET LE FRANÇAIS (Gérard Dagenais) .....	\$2.00
	Que vaut la langue de nos meilleurs auteurs?	
D-27	JUIFS ET CANADIENS (en collaboration) .....	\$2.00
	Deuxième cahier du Cercle juif de langue française.	



- D-28 COMEDIENS DE NOTRE TEMPS  
(Olivier Mercier Gouin) ..... \$2.00  
D'Aznavor à Jean Gascon.
- D-29 LOUIS PREFONTAINE, APOSTAT (François Hertel).. \$2.00  
Autobiographie approximative.
- D-30 POUR UNE POLITIQUE QUEBECOISE  
(en collaboration) ..... \$2.50  
Travaux du 12e congrès de la Fédération Libérale  
du Québec.
- D-31 LE CANADA, VU PAR KIERANS (Eric Kierans) .... \$2.50  
Le point de vue d'un homme politique canadien.
- D-32 EVOLUTION DE L'ASSISTANCE AU QUEBEC  
(Dr Serge Mongeau) ..... \$2.00  
Des origines de la colonie à nos jours.
- D-33 ADOLESCENTS EN DETRESSE (Laprade et Robichaud) \$2.00  
Un plaidoyer pour le bon sens en éducation.
- D-34 UN BOURGEOIS D'UNE EPOQUE REVOLUE :  
VICTOR MORIN, NOTAIRE (Renée Morin) ..... \$2.00  
L'histoire d'un citoyen et de son époque.
- D-35 LES INVESTISSEMENTS UNIVERSITAIRES  
(en collaboration) ..... \$2.00  
4e colloque des Diplômés de l'Université de Montréal.
- D-36 UNE VILLE A VIVRE (en collaboration) ..... \$2.50  
Conférence 1967 de l'ICAP.
- D-37 L'AVORTEMENT (Dr Serge Mongeau et Renée  
Cloutier) ..... \$2.00  
Un livre sérieux sur une question brûlante.
- D-38 DEUX PRETRES EN COLERE  
(Charles Lambert et Roméo Bouchard) ..... \$2.00  
Une remise en question des structures de l'Eglise.
- D-39 L'AFFAIRE DU LABRADOR (Roger-J. Bédard) ..... \$2.00  
Anatomie d'une fraude.
- D-40 LE CINEMA CANADIEN (Gilles Marsolais) ..... \$2.50  
Le premier ouvrage sur le sujet. Illustrations.



# COLLECTION « Livres reliés »

- E-1 CHARMANTS VOISINS (Claude Mélançon) ..... \$3.50  
Un livre de référence sur les principaux oiseaux du  
Québec. — Relié et illustré.

144

PAYETTE & SIMMS INC.  
*St-Jean, Montréal, Granby*







Jean-Claude Dussault

Auteur de *Dialogues  
platoniques* et d'un  
*Essai sur l'hindouisme*  
(Editions Orphée),  
Jean-Claude Dussault  
a voulu explorer ici  
la possibilité de fonder  
une société sur la  
recherche du plaisir,  
avec le seul et unique  
souci du bonheur de  
l'homme.

